

AVANT-PROPOS

Au printemps 2014, je reçois un mail de Marie Pierre Vieu, responsable des Éditions Arcane 17 : « Je ne sais pas si c'est parce que je suis pyrénéenne, mais la mort de Franco a été un événement majeur dans ma vie. Je me souviens : ma mère m'avait montré *L'Huma* du jour et m'avait expliqué qu'à une heure de chez nous, il y avait une dictature. D'où l'idée de monter un livre de nouvelles ».

À mon tour, je sollicite des auteur(e)s. Tous trouvent illico que c'est une putain de bonne idée de célébrer l'anniversaire de Franco de porc, pour les 40 ans de sa mort. 40 ans. Le temps a passé, la détestation est intacte. Et l'envie d'écrire immédiate. Franco, les garrots, les fachos, les cocos, les nanars, les Basques, les toubibs, les courtisans, les bigots : vingt auteur(e)s entament ici la grande parade des règlements de compte. Ces snipers de la plume visent juste, et sur tous les tons : drôle, cocasse, grave, ironique, coléreux. À l'arrivée, on se dit que l'affaire n'est pas soldée. D'autant que l'Ogre a fait des petits, beaucoup de petits...

Gérard Streiff

MOI ET FRANCO

Patrick Amand

« Patrick, bonsoir ; comment va ? Suis allé sur ton site, vu tes dernières productions, bravo ; je pilote un recueil de nouvelles noires sur Franco, on fête les quarante ans de sa mort en 2015 ; on serait une douzaine d'auteurs ; 25 000 signes, la nouvelle ; texte à remettre début 2015 ; le livre devrait sortir pour la Fête de l'Huma 2015 ; dis-moi oui ! »

Ce mail reçu le 10 septembre 2014 de Gérard Streiff, écrivain, journaliste, rencontré quelques années plus tôt lors d'un salon, j'aurais peut-être dû le mettre dans la corbeille directement. Mais j'ai dit oui. « Banco ! », plus exactement. Sans réfléchir. Tout en m'apercevant que je me remettais Franco sur le dos. Dans le même temps, je me demandais si ce n'était pas l'occasion unique de solder définitivement mes comptes avec lui.

Car soyons clairs : j'ai toujours eu un problème avec Franco. Autant qu'il m'en souvienne, Franco a toujours été présent autour de moi. Je n'avais que cinq ans en 1975, l'année de sa mort. Quand et par qui ai-je entendu parler du Caudillo pour la première fois ? Sûrement par mes parents. Était-ce quand, en écoutant ensemble *Le bruit des bottes* de Jean Ferrat, je leur demandais ce que voulait dire :

« *En Espagne on vous garrotte* » ? Eux de m'expliquer qu'il s'agissait du mode d'exécution de la peine capitale, par strangulation, sous Franco. Ou bien, cette évocation de Franco remonte peut-être à une excursion au cirque de Gavarnie en entendant mon père franchissant symboliquement la frontière franco-espagnole : « *J'avais bien dit que je ne mettrai pas les pieds en Espagne tant que cette ordure de Franco ne serait pas mort* ». Franco était une ordure et il exécutait. C'était logique, j'étais prévenu. J'avais dix ans et Franco commençait à me poursuivre. Il n'allait plus me lâcher.

Franco, je le recroisai de façon inattendue et multicolore, lorsque j'appris que le sympathique papy coloré sur les séries de timbres de ma collection « *Correos España* », 30 céntimos marron, 1 peseta orange, 3 pesetas bleu, ... n'était autre que l'ordure sous les traits d'un vieux monsieur en costard-cravate.

Puis, c'est au lycée que Franco réapparut lors d'un cours d'espagnol lorsque mon professeur nous fit les louanges de la politique hydraulique sous son règne : « *Sous Franco, un barrage par mois a été construit pendant vingt ans ! Vous vous rendez compte ? Un barrage par mois !* »

Je commençais, mes seize ans révolus, à m'intéresser de plus près à cette période de l'histoire. Ce furent donc pas mal de discussions avec mes parents, lectures, qui me firent découvrir la République espagnole, l'épopée des Brigades internationales, la non-intervention du gouvernement Blum, Guernica, la Retirada, les camps de concentration français d'Argelès, Gurs, Le Vernet... On écoutait quasi religieusement, le dimanche en famille, le 33 tours *Chants de la guerre d'Espagne*. Là, résonnaient alors ces chansons qui devinrent mythiques pour moi : El paso del Ebro, Coplas de la defensa de Madrid, ... Et bien sûr, El himno de

Riego, hymne officiel de la République espagnole. Un air ancré à jamais dans ma tête.

Bien plus tard, en 2011, mon deuxième polar, *Gurs 10.39*, prenait pour toile de fond la guerre d'Espagne. Ce livre allait me faire découvrir pléthore de gens qui avaient eu, ainsi que leur famille, affaire à Franco. Leur haine absolue de cette ordure était perceptible dans chaque regard, dans chaque silence. Je venais de relancer la guerre et je savais, à ce moment, qu'il faudrait bien que j'en découpe avec lui. Le contentieux s'accumulait et je me rapprochais inconsciemment de ce règlement de compte final. Par le hasard d'une rencontre, je devins membre des Amis des Combattants en Espagne républicaine (ACER) qui m'invitèrent à la Fête de *L'Humanité* pour dédicacer mon livre.

La rencontre avec Gérard Streiff sur le futur recueil de nouvelles, quelques jours après son message, ne m'en disait guère plus : le sujet était libre sur la mort de Franco...

Je fis part du projet à un ami de l'ACER, *el compañero* Roberto, devant quelques verres de mojitos. « Génial ! ». L'œil pétillant, il se délectait déjà à l'évocation de ce recueil de nouvelles.

Je sentais que c'était l'occasion d'en finir avec l'ordure. Mais de quelle manière ? Bartolomé Bennassar conclut ainsi la biographie qu'il consacre à Franco : « *Franco, disait Raymond Carr en 1985, est mort dans son lit grâce à son «habileté politique», parce qu'il «terrorisait ceux qui le servaient et avait un contrôle absolu de son destin.»* »

Non, Franco ne pouvait pas mourir dans son lit. Il lui fallait une autre fin. Pour y parvenir, je m'en remettais à Roberto.

– Tu t'y prendrais comment pour tuer Franco ?

– Tuer Franco... Tu sais que c'était l'obsession de

tous les Espagnols. Les anciens, comme mon grand-père, avaient la hantise que Franco meure avant eux ! Tuer Franco, j'y ai souvent pensé. Le tout étant de savoir comment l'approcher. Pas frontalement, mais en cherchant son péché mignon. Côté femmes, rien... Il faudrait plutôt chercher du côté de la chasse je pense. Entrer dans un de ses cercles restreints, comme les chasseurs. Pour le liquider, il faut éviter l'espace public. Mais la chasse c'est le mieux. L'approcher avec un fusil dans son espace intime. C'est là qu'on aurait pu le descendre. J'en connais un qui aurait très bien pu le faire.

– Et qui ?

– César.

– Qui est-ce ?

– César Lamplé, mon père.

– Mmhhh... Toi, tu dois avoir deux ou trois trucs à me raconter sur ta famille, non ?

– Tu m'étonnes ! Ma famille, la famille Lample-Opere, est originaire de petits villages autour de Huesca. Ce sont des paysans, des ouvriers agricoles ou des petits propriétaires. Les Lample étaient connus dans la région. Mon grand-père, Julian, était un homme respecté : il savait lire et écrire, ce qui était rare chez les paysans. Un homme dont l'intégrité était reconnue par-delà les villages alentours. C'est pour cela, pour cette respectabilité, qu'il fut choisi avec un autre paysan, par la communauté des villageois, pour défendre leurs intérêts, lorsqu'en 1931, la République décida d'exproprier les caciques de leurs terres pour les répartir entre les paysans qui les travaillaient. La terre appartient à ceux qui la travaillent ! C'est ce principe qu'il allait mettre en application. Plus tard, à la fin de la guerre, il fut dénoncé pour cela et passa quatre années dans les prisons franquistes, s'attendant à être fusillé à tout moment.

Il en sortit en 1942, après avoir passé quelques mois au Valle de los Caídos. Lorsque la guerre éclata, la famille se mobilisa du côté de la République : quatre Lample et deux Opere s'enrôlèrent dans les milices de la CNT. Dans cette région de Huesca, l'influence de la CNT était très forte parmi les ouvriers agricoles et petits propriétaires. L'activité de ces infatigables militants anarchistes en faveur de l'éducation populaire, leur pugnacité à défendre les intérêts des plus démunis leur conféraient un rôle de premier ordre. Les Lample-Opere s'engagèrent en particulier dans les colonnes Ascaso et Roja y Negra. Ils combattirent pour la plupart autour de Huesca et Saragosse. Cesar avait onze ans au début de la guerre et fut marqué par ce contexte familial. À l'arrestation de Julian, mon père était le seul mâle valide. Cette période le marqua fortement et engendra une haine féroce contre le Régime et l'Église. Il adhéra à son tour à la CNT, puis fit son service militaire à Candanchú près de la frontière française. Il devint alors ambulancier transportant les malades ou blessés, dans la zone de guérilla, des Pyrénées à Saragosse ou Huesca. C'est ce métier qui lui permit de se familiariser avec cette région et les passages frontaliers avec la France. Après l'armée, il milita à la CNT à Barcelone et chercha à rejoindre la guérilla, sans succès. Jeune, avec un appétit féroce de liberté, il décida de passer les Pyrénées. À cause de la guérilla et de la proximité de la frontière, cette zone était militarisée. Après une première tentative avec un ami où ils se firent prendre, il fit quelques mois de prison, et repartit seul, cette fois, avec succès. Arrivé en France, à Urdos, dans la vallée du gave d'Aspe, il fut envoyé pour travailler dans l'agriculture dans la Nièvre, en même temps que la France lui offrait deux accents: il devint César Lamplé, avec les « é » sur son nom. Nous sommes en 1948. C'est là qu'il reprit contact avec la CNT, par l'intermédiaire de José Broto, son

futur beau-frère. Emprisonné à Huesca, alors qu'il avait à peine quinze ans lors de l'insurrection de 1933, Broto avait rejoint Barcelone en juillet 1936 où il s'était engagé dans la colonne Durruti et était parti pour le front d'Aragon. César fut donc approché pour participer à un commando qui devait abattre Franco. Ce projet était commandité directement par la CNT. Pour les anarchistes, c'était clair : on n'arriverait pas à virer Franco. Les républicains espagnols, les exilés, les engagés dans la Résistance française, les soldats de la Nueve qui entrèrent les premiers dans Paris avec la 2e division blindée de Leclerc pensaient que les Alliés allaient foutre l'ordure dehors à grands coups de pied dans le cul... Las ! Le « monde libre » avait laissé tomber la République en 1944. Pour la CNT, il fallait tuer Franco, c'était la seule alternative. Le commando devait être composé uniquement de jeunes hommes, sans enfants. Il devait partir de Toulouse. César en faisait partie. Les instructions devaient parvenir aux membres du commando. Mais l'opération échoua dès le départ. Les responsables de la CNT découvrirent qu'un des membres du commando était père de famille. À cela s'ajouta les réminiscences d'une crise lancinante au sein de la CNT. Certains étaient dits « activistes », c'est-à-dire plus partisan d'un rapprochement avec la mouvance politique antifranquiste, les autres étaient plus dans une position « attentiste », fondement de la tradition anarcho-syndicaliste de la CNT. L'opération fut abandonnée.

Je n'écoutais plus Roberto. Mon esprit vagabondait entre la fiction que j'imaginai et l'histoire de son père. Le « Commando César » ! Un titre hollywoodien avec un scénario où le père de Roberto tiendrait le premier rôle, défilait dans mon esprit. L'ordure était prévenue : ses heures étaient comptées, César Lamplé se préparait !

Pour la CNT, il fallait tuer Franco, c'était la seule alternative. Le commando était composé uniquement de jeunes hommes, sans enfants. Il devait partir de Toulouse. César en faisait partie.

Ils franchirent la frontière sans aucune difficulté. César guidait le groupe avec une réelle aisance. Les passages n'avaient aucun mystère pour lui, l'ancien ambulancier qui avait travaillé sur ces lieux. Les instructions leur parvinrent une fois la frontière franchie et leur ralliement à Huesca effectué. De là, ils devaient rejoindre Madrid, planqués dans la camionnette d'un blanchisseur. C'est dans la cave d'un bar discret de la capitale qu'on leur fournit les armes. Un stock d'armes, planqué par des maquisards FTP espagnols de l'autre côté des Pyrénées, qui avait voyagé depuis la France début 1945. Un arsenal hétéroclite où se mélangeaient un semi-automatique Luger, deux revolvers Enfield, un pistolet-mitrailleur Sten Mk II et surtout un fusil semi-automatique soviétique SVT-40. Ils étaient quatre. Quatre militants de la CNT à jamais liés pour accomplir ce que beaucoup d'Espagnols rêvaient et ce que certains militants de tous bords avaient imaginé et parfois tenté de réaliser : tuer Franco.

Les quatre comparses furent déposés dans une planque à Alcobendas au nord de Madrid. Les militants de la CNT qui hébergeaient César et ses hommes n'étaient pas au courant de leur dessein, bien qu'on leur eût recommandé une attention sans faille pour l'accueil de cette troupe.

Au petit matin du mercredi 20 juin 1951, le « Commando César » fut introduit dans la plus grande discrétion dans la propriété du palais du Pardo. Le palais du Pardo, résidence des rois d'Espagne depuis Charles Quint, était devenu la résidence principale de Franco, après avoir été le QG des Brigades internationales pendant la guerre. Le mont du

Pardo était un lieu atypique. Considéré comme le poumon de Madrid, ce site d'une grande diversité géologique, avec une faune et une flore exceptionnelles, était marqué par l'empreinte d'Henri III de Castille qui y fit construire un pavillon de chasse en 1405.

L'immensité de l'espace du mont du Pardo était l'un des terrains de chasse favoris du Caudillo. C'est en ce lieu que Franco s'adonnait à sa passion et à ses penchants cynégétiques en compagnie de fidèles, la plupart du temps avec quelques-uns de ses ministres les plus proches. Franco avait la chasse en lui. C'était son espace de liberté qui lui permettait de se détacher de ses fonctions, de son rôle, de ses obligations. Franco s'appliquait à avoir une posture digne de son rang. Il conchait toute cette plèbe qu'il n'avait que trop vue parader depuis 1936. Plus que la casquette et le calot révolutionnaire, c'était l'attitude du peuple qui le désespérait. La chasse était alors le dépaysement salutaire indispensable à l'exercice de sa fonction. La nature, la faune ; l'homme était face à lui, sans aucune fioriture ! La terre ne trichait pas. On était loin des considérations matérialistes des républicains.

Il venait régulièrement chasser dans ce coin du mont du Pardo, à quelques kilomètres de sa résidence, parfois trop selon ses conseillers qui lui reprochaient des journées entières loin des affaires du pays. Ces parties de chasse qui se déroulaient quelquefois avec des amis éphémères, étaient bien souvent l'occasion de demander des faveurs au Caudillo : combien d'exemption d'impôts ou d'obtention de permis d'importation ont été obtenues à la faveur du bon vouloir de Franco entre deux gibiers abattus ? Mais il aimait ces moments. La chasse devenait par période une obsession, le poussant à la limite de la folie les jours où il pouvait tirer à lui seul jusqu'à 6 000 cartouches. Son méde-

cin personnel, le docteur Vicente Gil, le mettait en garde contre ces efforts qui l'épuisait et qui, à presque soixante ans, risquaient de lui faire éclater l'aorte.

Il n'était pas certain que Franco se rende sur ce lieu précis ce 20 juin. Mais il était dans une période frénétique de chasse et, par habitude, il semblait qu'il y reviendrait au moins une ou deux fois dans la semaine, une forte concentration de cerfs ayant été repérée dans les environs. Cette habitude avait été rapportée à la CNT qui fixa ce lieu comme l'endroit où le commando interviendrait, sans toutefois savoir qui serait présent à ce moment— outre Franco.

La planque avait été aménagée sous terre, tel un véritable bunker. Cela faisait des mois que des sympathisants de la CNT préparaient le lieu, toutes les nuits, avec la complicité de quelques anciens des alentours et des sympathisants anarchistes. Le terrain de chasse n'était surveillé que lors des sorties de Franco, et de façon aléatoire, plutôt de loin. Il y avait une part de hasard avec laquelle il allait bien falloir composer, pour le meilleur ou pour le pire. Si Franco et ses sbires arrivaient par ce chemin forestier, il était assez aisé de savoir par quel endroit la troupe de chasseurs allait se diriger. Là encore, quelques domestiques de châtelains alentours avaient transmis des informations aux camarades de la CNT. Sans préjuger de l'incontournable hasard, tout avait été prévu pour l'exécution de Franco. Même les cerfs semblaient être dans la combine. L'abri souterrain laissait assez d'amplitude pour balayer un terrain à découvert sur presque 90°. Le plus embêtant allait être la présence des chiens. Ce n'était pas une meute— ils ne devaient pas être plus de trois ou quatre— mais il allait falloir les neutraliser. C'était là le rôle du commando N°1 : en pointe de ce bras de forêt qui débordait comme une coulée verte sur un large champ, il devait capter l'attention des chiens vers lui et les

anéantir avec le Sten. En toute logique, au bruit du crépitement du pistolet-mitrailleur et des hurlements des chiens, le groupe de chasseurs surpris, devait se rabattre sur l'aile droite du bois tout en traversant une zone à découvert. Embusqués dans des trous, les commandos N°2 et 3 protégeaient les deux flancs du bois pour parer à une fuite du groupe.

Le groupe des quatre chasseurs avançait d'un pas alerte. César repéra rapidement Franco avec la lunette de son fusil. Il ne put s'empêcher de sourire en voyant de si près la silhouette du dictateur : costume et cravate grise, gants en cuir beige, lunettes de soleil et surtout son chapeau de type « fedora » qui lui donnait un faux air d'Humphrey Bogart dans *Casablanca*... Les chiens— courant après un cerf complice— furent attirés là où il fallait et abattus avec le Sten. Le groupe des quatre chasseurs paniqué fonça vers le bois. Les deux plus rapides se détachèrent. Franco était en retrait avec le quatrième homme. Ils couraient bien moins vite. Cette relative lenteur figea le temps l'espace d'un siècle et permit à César de respirer profondément avant de bloquer sa respiration, caler le fusil contre son épaule. Les deux cibles marquaient le pas, inconsciemment rassurées par le silence d'après les rafales de pistolet-mitrailleur et des hurlements des chiens. Un des deux hommes ayant atteint le bois plus rapidement, sentant vraisemblablement la fausse accalmie, s'avança vers le Caudillo pour l'amener à couvert. C'est le moment que choisit César pour libérer l'Espagne.

Son index appuya sur la détente à plusieurs reprises. En moins d'une minute, par rafales successives, vingt cartouches de 7,62 mm fauchèrent Francisco Paulino Hermenegildo Teódulo Franco y Bahamonde, plus couramment appelé général Franco. Le corps transpercé de part en part

s'effondra tel un pantin désarticulé, mettant ainsi un clap final à une tragique et sinistre farce pour le peuple espagnol. Son comparse— dont César apprendra plus tard qu'il s'agissait du général Santiago Amado Loriga, ancien commandant de la *División Azul*— s'affaissa définitivement de la même manière. Dans cette partie de chasse tragique, la troisième victime du tir de César était José Antonio Girón, ministre du Travail. C'est le commando N°4 qui alla achever cet homme qui râlait tout en invoquant « *el generalísimo Francisco Franco, Caudillo de España, por la Gracia de Dios* », sa miséricorde, etc. Les trois derniers tirs auxquels rendit écho le parc du Pardo, indiquèrent à César que le commando N°2 venait de régler son compte au quatrième chasseur. Augustín Muñoz Grandes, ministre des Armées, venait compléter ce funèbre Conseil des ministres...

Sans survivant, les tirs tellement habituels et répétitifs de Franco et sa cour n'ayant pas attiré l'attention, César et ses hommes purent quitter la propriété du mont du Pardo tranquillement. L'exfiltration était réglée à la perfection. Après quelques brèves embrassades de camarades de la CNT et quelques larmes, le retour en France se déroula sans encombre. L'Espagne était en effervescence... Les quatre hommes du commando se séparèrent à Toulouse. Chacun rejoignit son domicile, officiel ou non.

César retrouva la Nièvre et attendit la suite des événements.

Le 21 juin 1951, l'Europe se réveilla avec un dictateur en moins, ce qui déclencha la joie de tout un peuple et des exilés espagnols et provoqua le désarroi des gouvernants européens chez qui la mort de Franco annonçait un séisme politique.

Ce séisme s'accompagna d'une grève générale immédiate qui mit une telle pression sur ce qui restait du pouvoir

franquiste que Juan Carlos, petit-fils d'Alphonse XIII et adoubé par Franco en son temps, constitua un gouvernement de transition et provoqua des élections générales aux Cortes.

Fin 1951, la coalition communiste– anarchiste– socialiste– marxiste du « Poum », appuyée par l'ensemble des forces syndicales et menée par Julián Grimau, dirigeant du Parti communiste d'Espagne, de retour d'exil à Cuba, l'emporta à une large majorité. La III^e République fut proclamée, Grimau fut nommé Premier ministre.

L'Occident, ne pouvant pas se payer le luxe d'une guerre civile sur le continent européen et revivre le scénario de la guerre civile grecque de 1946, reconnut la III^e République, d'autant que le gouvernement Grimau venait de donner des gages d'indépendance avec l'URSS et le bloc soviétique.

César Lamplé finit sa bière et referma son quotidien *Mundo Obrero*. L'interview que Julián Grimau venait de donner dès son accession au pouvoir et l'unité politique qu'il prônait, étaient conformes à ses espoirs. L'Espagne redevenait « la vida » ! Une Espagne débarrassée de Franco, l'ordure.

J'envoyais ma nouvelle à Gérard Streiff et j'éteignais mon ordinateur.

Je venais de solder mes comptes avec « Franco la muerte ». L'ordure n'était plus qu'un mauvais souvenir pour moi.

Dernière parution : *Omaha Blues et autres nouvelles*, éditions du Caïman

LE BANQUET DU BAS MONDE

Alain Bellet

Depuis le temps que j'attends l'heure, enfin j'exulte. La nouvelle vient d'arriver chez nous ! Je ne tiens plus en place, j'imagine la focale, le bon angle, le gros plan surprenant et hideux de celui qui aspire au repos promis ! Il est impossible qu'il passe inaperçu, qu'il se glisse dans l'anonymat douillet, il m'appartient d'organiser les choses en grands confettis, comme dit toujours Robert !

Nous allons accueillir un vieillard, nous les jeunes et les moins jeunes, les respectables et les moins respectés, les hommes armés et les désarmés, ceux des phrases officielles et des pouvoirs grignotés, et ceux des images ! Oh, oui ! Surtout des images ! Blanches et noires pour le criminel ! Robert me dira qu'il n'a pas de Leica à sa disposition. Pas davantage de Rolleyflex pour moi, mais on fera comme si. La photo sera bonne, même si personne ne pourra la saisir ! Elle sera excellente même, et nous serons très, très, près de l'objectif !

Un comité d'accueil, c'est cela qu'il faut organiser, juste avant le tintouin officiel du maître des lieux et la réception du nouveau en grandes pompes, le ban, l'arrière-ban, les barbes blanches, les psaumes et les ailes déployées. Je n'ai

pas envie de laisser l'exclusivité aux divinités larmoyantes et moralistes. Quand un salaud débarque, il faut le recevoir avec ce qu'il convient d'éclat !

– Bahamonde, l'immonde, arrive ! Venez vite !

Je gueule, je trépigne, j'oublie mon accent germanique, je mélange les syntaxes, chuinte du catalan, distille du yiddish, rigole en français... Depuis le temps que j'attends cet instant... Quarante ans à repenser à mon anniversaire, mes vingt-sept ans qui se sont achevés sous les chenilles d'un tank républicain voulant défendre l'Escorial ! Le 26 juillet 1937...

Ah... J'ai réussi mon coup, ça bouge là-bas, on vient...

Le premier, évidemment, c'est Robert, mon amoureux. Enfin je dis ça, c'était mon amoureux, en bas, entre deux voyages, deux mitrilles, deux guerres... Je me souviens de son allure, de ses postures conquérantes, son Leica en bandoulière, l'as du photojournalisme avant même que le mot n'existe.

– Que signifie tant d'agitation, ma jolie... ?

– Il arrive ! Robert ! Il arrive ! L'horrible Caudillo arrive !

– Enfin, Gerda, ma toute déchaînée, c'est dans l'ordre des choses...

– Oui, je sais, « Monsieur Capa ». Gardez votre flegme faussement anglo-saxon, mais nous devons le recevoir, tous ensemble, comme il le mérite !

Des pas traînent, des ombres hésitent, des silhouettes s'approchent. Les plus jeunes d'abord. L'allure décontractée, le sourire aux lèvres, une chanson chuintée qui s'échappe...

– El ejercito del Ebro, boum ba da boum boumboum...
El ejercito del Ebro...

– Camarade Buenaventura, tu es toujours dans la fanfare ? Nous avons de la visite et je voulais vous prévenir...

Il arrive vers moi, me demande, les yeux rieurs :

– De la visite, Gerda Taro, quelle visite ?

– Le monstre de rebelle a changé de planète...

– Ah ! Fallait bien. On va faire quelque chose ? J'attends ça depuis le 20 novembre 1936, un bail non ? Comme toi, Gerda, à un an près... J'étais dans les premiers à me faire dessouder par trahison dans les rues de Madrid...

– Oui, je sais bien... J'ai même photographié tes hommes et tes femmes en train de te pleurer, colonel Durruti ! Comme des mômes, ils étaient tous perdus, orphelins d'un coup... Moi, je captais leur tristesse, leurs regards haineux à la recherche des pourris qui t'avaient descendu...

Robert s'approche davantage et, faute d'appareil, une plaisanterie en bandoulière :

– Toujours bien près de l'objectif, camarade Taro... Si tu veux que le cliché soit bon, n'oublie jamais ce conseil !

Une ombre vacillante s'approche à son tour des silhouettes rassemblées.

– Vous cherchez un quatrième pour jouer aux cartes ? On s'ennuie, non... ?

– Jouer aux cartes ! Non, señor Nin, vous n'y êtes pas ! Venez avec nous, vous avez largement votre place pour fêter l'événement ! Le félon arrive...

– Chère Gerda, ce ne sont ni lui ni ses hommes qui m'ont conduit à la porte de sortie sans retour, le 20 juin 1937, vers la Puerta del Sol... Staline ne supportait pas l'importance du Parti ouvrier marxiste plus ou moins trotskyste que je dirigeais...

– Oui, Andrès, certes, mais aujourd'hui les staliniens vont aussi être de la fête... Regardez qui nous rejoint...

– Oh ! Un héros de l'Union soviétique ! Le capitaine Rubén Ruiz Ibárruri, disparu vers Stalingrad, le 3 septembre 1942...

– Quand les anars et les trotskystes discutent, je me méfie encore et viens aux nouvelles...

– Laissez tomber les vieilles lunes, Rubén, Bahamonde-l'immonde arrive et nous voulons le saluer à notre façon !

– Ma mère le sait, Gerda ? Si vous faites quelque chose sans celle que toute l'Espagne appelait la Pasionaria, elle vous en voudra à mort ! Oh, je plaisante...

Je dis que non. Je ne veux pas d'elle dans le comité d'accueil. Robert m'interpelle :

– Et les socialistes, tu les as contactés ?

– Pas encore...

– Faut prévenir les deux vieux, quand même ! Un président et un chef de gouvernement ne peuvent être tenus à l'écart des réjouissances officielles, non ? »

Robert avait galopé sur tous les champs de bataille de la planète, photographié le débarquement américain en Normandie, capté la résistance chinoise contre le Japon impérial, suivi les Français, pour disparaître à Tháí Binh, en Indochine, le 25 mai 1954. Il connaissait bien les deux vieux, comme je les appelais.

– Je m'en occupe, propose Capa, visiblement de bonne humeur. J'ai fait leurs portraits sous tous les angles...

Quelques instants plus tard, il revient vers nous en bonne compagnie. Je plaisante un instant en esquissant un pas de révérence :

– Monsieur le président de la République, mes respects...

– Qui s'en souvient, ma petite ! Qui s'en souvient ?

Manuel Azaña avait réussi à quitter l'Espagne avant d'être tué par un franquiste pour s'éteindre à Montauban le 3 novembre 1940, arrêté par la police de Vichy.

– Personne ne se souvient de rien, en ce qui nous concerne, vous le savez bien, mes amis.

– Mes hommages, el Hombre...

Je l'aimais bien, alors. L'unique Premier ministre de

cette drôle de République qui se baladait toujours un fusil à la main ! Francisco Largo Caballero est le seul à avoir pris le temps de quitter la terre. Depuis Paris, en mars 1946, à l'âge respectable de soixante-seize ans...

Maintenant, tous ces hommes illustres se sont regroupés autour de moi. Une phrase fuse dans la bouche de Durrutti :

– Que va-t-on faire ? Si c'est pour la photographie familiale, nous vous rappelons, chère Gerda Taro, que vous ne possédez pas d'appareil... Ici, pas de représentation, pas d'image des prophètes...

– La photo sera bonne si nous nous tenons le plus près possible de l'objectif...

Bon, Capa rabâche un peu et cela m'attriste.

Des bruits nous parviennent. Des voix résonnent. Les anges et les archanges, sans doute. Nous nous tenons à l'affût, mais je pressens soudain qu'ils nous ont doublés. Tous les patrons d'ici se sont déplacés. Renseignement céleste oblige. Ils jouent même le grand jeu de la Cour extrême des arrivants contestés. Les chefs des trois étages de l'Édifice murmurent entre eux. Qu'ont-ils décidé pour accueillir le nouveau ?

Capa tente de se rapprocher du spectacle. Pour une fois Nin, Durrutti et Ibárruri chantent ensemble, presque à l'unisson :

– Debout les damnés de la terre... Debout les forçats de la faim...

Le vieux salaud nous aperçoit dans le lointain. Il zoome, gros plan sur Caballero et Azaña, puis focale plus serrée sur les trois chanteurs. Il s'étouffe, les reconnaît, balbutie de colère. Enfin, il voit Capa, puis me découvre. C'en est trop. Il s'attendait aux anges, au requiem de Mozart et aux orgues magiques ! Il voulait la reconnaissance éternelle du Grand Édifice pour la bonne et dévouée besogne accomplie.

La voix du Grand Organisateur couvre soudain notre espace :

– Pas de paradis pour les séditeux !

Le Portier enchaîne :

– Pas de béatitude pour les sanguinaires !

Un troisième sage ajoute :

– Pas de repos éternel pour les irrévérencieux !

Le Maître reprend la parole :

– La sentence est claire, général ! Vous serez installé en bas, dans votre langue maternelle, avec les sans-dieu et les iconoclastes, les athées et les agnostiques, et nos amis là-bas rassemblés qui voulaient vous recevoir à leur façon, partageront à jamais votre ordinaire ! Banquet permanent de diables à la table de la République... Je n'aimerais pas être à votre place, Franco !

Alain Bellet

6 février 2015

Passionné d'Histoire, écrivain toujours en quête de la mémoire oubliée des plus humbles, formé par l'éducation populaire et l'action culturelle, Alain Bellet a publié des romans noirs, des romans historiques pour la jeunesse, des récits littéraires et de nombreux livres documentaires sur la mémoire sociale, l'histoire de Paris et de la France médiévale. Parmi ses ouvrages : Les anges meurent aussi (Galimard), Fausse Commune (Éditions Le Passage), Paris de Papa (Terre édition), L'Usine de ma vie (le Cherche-Midi), Toinette, fleur de pavé (Oskar Jeunesse), La Mémoire de l'Aigle (Bibliocratie).

Son site : <http://alain.bellet.pagesperso-orange.fr>

Pour lui écrire : a.bellet@wanadoo.fr

MON VILLAGE FANTÔME
Antoine Blocier

La première fois que mon grand-père José vit une baignoire, fut le dernier jour de sa vie.

Mes origines espagnoles se vérifient par mon nom : Pablo Grimau Cordero et, sans doute aussi, par la facilité que j'ai eue à apprendre cette langue plus ou moins interdite à la maison. Plus mon père restait bloqué là-dessus, plus ça m'intriguait. Fils d'immigré espagnol à la maîtrise parfaite de la langue, je n'ai jamais mis les pieds au-delà des Pyrénées. La seule chose que je savais fut que mon père avait dû fuir l'Espagne à l'aube de ses dix ans pour ne jamais y retourner. Bon prétexte pour s'excuser de ne se rappeler de rien.

Un jour de grand ménage, j'ai trouvé une ancienne coupure de presse jaunie, au papier craquant et fragile d'avoir tant vieilli. Sur la photo, un jeune type filiforme triomphait, le regard fier, une mèche de cheveux dissimulant à peine une large cicatrice sur le front. L'article traitait de l'imminence d'un immense barrage hydrologique.

Le peu d'informations que mon père avait laissé filtrer des années durant, m'a contraint à chercher, fouiller, surfer sur Internet, hanter les bibliothèques et rencontrer d'an-

ciens réfugiés espagnols, pour en savoir plus sur ma propre histoire. À force de le tourmenter de questions, il finit par me concéder un nom : Janovas.

Le barrage de Janovas n'a jamais vu le jour, le village est toujours abandonné. C'est un des nombreux villages vendus aujourd'hui à toute personne s'engageant à les réhabiliter.

Excité de cette nouvelle, j'ai rassemblé mon groupe de copains, convoqué nos économies et nous voici à Janovas avec l'attirail complet du maçon de base.

À la mort du dictateur, des dizaines de villages évacués ont été confiés à des organisations syndicales afin qu'elles s'y consacrent aux loisirs et à la culture. D'autres furent vendus, comme Janovas. Du fait des chantiers de rénovation trop coûteux, les plus nombreux restent des villages fantômes qui ne hantent même pas la bonne conscience ibérique.

Entre deux achats de matériaux, je me suis retrouvé un jour à prendre l'apéritif avec mes amis bâtisseurs/rénovateurs dans un des nombreux bars de la grande place de Huesca. La télévision, allumée en permanence, diffusait le journal d'information régionale. Mon sang se glaça lorsqu'apparut sur l'écran, un homme d'âge mûr, le visage sec, les yeux marron clair et dont la perte des cheveux laissait désormais toute sa place à une grande cicatrice qui lui barrait le front. L'homme était celui de la photo du journal que mon père avait gardée si précieusement depuis tant d'années. Aucun doute possible

– Qui est-ce, là, le type interviewé par le journaliste ? demandai-je au barman.

– Lui ? Mais c'est Victor Ramirez, le maire de Huesca.

– Ah ! OK, merci...

Après tout, un type qui construit des barrages dans sa jeunesse peut bien faire de la politique et devenir maire

d'une ville importante. Je dépliai l'article jauni, précieusement gardé à mon tour dans mon portefeuille et racontai brièvement l'histoire à mes copains autour d'une seconde tournée d'anisette et de tapas. Je hélai de nouveau le barman en lui montrant la vieille coupure de journal :

– C'est bien le même homme, non ? Plus jeune, mais je suis prêt à le parier.

– Peut-être, je ne sais pas... C'est vraiment une très vieille photo.

– Et... Ce monsieur Ramirez, c'est un bon maire ?

– Bof ! me répondit-il, un peu ennuyé...

Le garçon me tourna le dos, sans plus m'adresser la parole et s'enquit de la commande d'une autre tablée. Des jeunes de bonne humeur fêtaient la nouvelle victoire du Barça.

Au moment de régler l'addition, j'expliquai au barman notre projet de rénovation de Janovas et notre besoin de trouver rapidement des entrepreneurs locaux. À commencer par un électricien. Il en connaissait un de toute confiance, il insistait sur « de toute confiance » :

– Je vous écris ses coordonnées au dos du ticket de caisse.

– Merci...

– Appelez-moi Juan. Tous les clients m'appellent Juan, alors si vous devenez des habitués de mon bar...

– Ah, OK... Moi c'est Pablo, répondis-je en lui serrant chaleureusement la main.

Satisfait d'avoir un contact avec un professionnel du cru, je laissai un solide pourboire au garçon. Nous nous apprêtions à quitter le bar lorsque Juan me fit remarquer que j'avais perdu un papier. Je le ramassai mais non, ce n'était pas à moi. J'allais le mettre à la poubelle, quand le garçon de café me conseilla de le garder.

Coup d'œil rapide sur le tract plié en quatre. La photo de Victor Ramirez y était suivie de trois questions simples :

« Que faisiez-vous sous Franco ? D'où vient votre fortune ? Combien de victimes à votre actif ? ».

Le barman répondait-il à mon interrogation de cette bien mystérieuse façon ? Je me voyais mal revenir sur le passé du maire en pleine heure de pointe. Juan était occupé, mais il m'envoya tout de même un sourire entendu.

Outre les considérations techniques liées au chantier que nous lui laissions, le rendez-vous avec l'électricien fut très instructif du point de vue historique. Lui aussi avait des éléments sur le dénommé Ramirez. Du lourd ! À la toute fin de notre négociation sur la hauteur vertigineuse du devis, il m'interrogea :

– Juan m'a laissé entendre que vous vous intéressiez au maire...

– Oui... En fait, j'ai retrouvé une vieille photo de lui étant jeune. Il devait s'occuper du barrage.

– Vous avez vu un barrage quelque part dans le coin ?

– Ben non, justement, avouai-je.

– C'est partout pareil en Espagne, dit l'électricien. On a expulsé des pauvres gens pour de mauvaises raisons. Et personne ne veut faire l'effort de s'en souvenir. Ramirez a du sang sur les mains, nous en sommes sûrs.

– Qui ça : nous ?

– Nous sommes un groupe qui veut faire enfin payer les responsables du passé sombre et peu glorieux du pays. Ça suffit de faire comme si l'addition avait été payée, car ce n'est toujours pas le cas. Avec Juan...

– Juan, le barman ?

– Oui. Avec Juan et quelques autres, nous avons décidé que nos familles, celles qui ont été emprisonnées, torturées, assassinées ou simplement qui ont dû fuir devaient être reconnues comme des victimes et pas comme des délinquantes et des criminelles comme on l'a insinué toutes ces années.

– Mais pourquoi tant de mystère ? Questionnais-je. L'Espagne est devenue une démocratie. On doit pouvoir dénoncer ces choses-là au grand jour.

– Évoquer le passé du maire et de son équipe en public peut toujours être dangereux. Même quarante ans après la mort du Caudillo.

– À ce point ?

– Oui. Victor Ramirez est à la tête de la ville depuis les toutes premières élections libres. Mais, depuis son arrivée, il se murmure beaucoup de choses sur son passé sous la dictature.

– Comment se fait-il alors que personne ne l'ait dénoncé et qu'il puisse couler des jours heureux et, pire, avoir du pouvoir ?

– C'est comme ça chez nous. Personne ne veut rouvrir les anciens dossiers, de peur d'y retrouver des traces compromettantes d'un membre de leur famille.

– Ce que vous me dites, c'est que ce pays n'a toujours pas réalisé son autocritique. Le passé est si lourd que ça ?

– Bien plus que vous ne l'imaginez. La répression était sauvage, la suspicion partout, les gens n'osaient rien dire de ce qu'ils pensaient de peur d'être dénoncés. Y compris par leurs proches. La mort de Franco n'a pas délié les langues. Vous êtes espagnol vous-même, vous devez comprendre.

– En fait, je suis français, mais mon père est espagnol, il a quitté le pays lorsqu'il était enfant avec ma grand-mère au décès de mon grand-père.

– Victime du franquisme ?

– Je n'en sais rien. Mon père a toujours refusé d'évoquer sa vie ici. À chaque fois que je voulais évoquer le sujet, il n'avait qu'une réponse : « Nous devons tourner la page ».

De retour à Paris, j'invitai mes parents à dîner pour leur relater l'avancée du chantier et l'énormité de ce qu'il fal-

lait entreprendre— sûr que nous y laisserions nos salaires pendant des années entières— mais surtout, je fixai mon père droit dans les yeux pour l’informer des éléments que j’avais pu recueillir sur Victor Ramirez.

Après des années de silence, il dut, enfin, me raconter la vie de mon grand-père dans une ferme isolée des environs de Janovas.

Mon grand-père José avait toujours vécu dans cette bergerie à flanc de montagne. Personne ne savait combien de générations de Grimau Cordero avaient hanté ce coin perdu, un corps de ferme chauffé à blanc par le soleil, à quelques centaines de mètres en surplomb de Janovas. À cette époque, on se concentrait sur l’élevage et l’agriculture et l’on se souciait peu des paysages. Il aurait pourtant suffi de chiper quelques minutes du temps de cueillette ou de traite pour porter son regard vers l’horizon : des sierras à perte de vue, une magnifique vallée dont le fond verdoyant contrastait si fort avec l’aridité des hauteurs, un ciel désespérément bleu du 1er janvier au 31 décembre mais d’un rouge flamboyant au coucher du soleil, le chant imperturbable des cigales que venaient juste troubler les bêlements du troupeau arrachant les herbes rares qui s’aventuraient à pousser dans la pierraille et la terre craquelée... Le soleil d’été cognait dur, autant que l’hiver pouvait pincer.

Un toit de tuiles plates protégeait les murs de pierres difformes. Le sol en terre battue de la seule et unique pièce à vivre, durci par des décennies de piétinement, paraissait éternel. La ferme vivait au rythme de la nature, se couchant et se levant avec le soleil, la lampe à huile servait rarement. Été comme hiver, on se lavait au puits.

Quelques chèvres, des poules, des oliviers et un lopin de terre pour potager suffisaient la plupart du temps aux besoins de José et de sa famille. Le rendement était chiche,

mais permettait parfois de vendre le maigre surplus au marché de Janovas.

José n'était qu'un gosse lorsqu'éclata la guerre civile. Le bruit des armes ne montait pas jusqu'à Janovas, encore moins jusqu'à la ferme des Grimau Cordero. Il avait cependant toujours su ce qui se tramait « en bas ». À Janovas, peu de choses hors des rumeurs, des regards en coin et des commérages. Les colporteurs étaient plus intéressants ; sans épargner les détails, ils rapportaient la dureté et la violence des combats à Huesca, la grande ville où personne chez les Grimau Cordero n'avait encore eu besoin de se rendre.

Les résistants républicains qui venaient se cacher dans la montagne, loin des villes, afin de préparer tranquillement leurs prochaines offensives, satisfaisaient sa curiosité avec précision. De même, la proximité de la frontière française faisait de la ferme un point de passage des combattants européens venus aider la jeune République dans un sens, et des familles qui couraient se réfugier en France dans l'autre sens.

Loin des combats, mais au cœur de l'action, les Grimau Cordero se contentaient d'accueillir et d'héberger. Jamais ils n'auraient porté une arme, jamais ils n'auraient brutalisé quiconque.

Du haut de ses douze ans, José comprit l'essentiel : les militaires réprimaient sauvagement ceux qui prétendaient améliorer la vie du plus grand nombre. Ils imposaient au pays un régime brutal où aucune liberté de mouvement et d'opinion ne saurait être tolérée.

La guerre avait fini par cesser. Deux questions hantèrent José jusqu'à ce qu'il devienne un homme à son tour : comment était-il possible que les gentils perdent ? Pourquoi les méchants ne se contentaient-ils pas de savourer leur vic-

toire et poursuivaient, si longtemps après, leur répression avec une telle sauvagerie ?

À la naissance de Pedro, son seul fils, donc mon père, il se promit de lui offrir une vie meilleure que la sienne. Il l'enverrait à l'école de Janovas et tenterait de lui inculquer les valeurs qu'il avait décelées chez les combattants républicains qui avaient croisé sa route. Mon grand-père José était un taiseux, un montagnard plus à l'aise avec les animaux et la pierraille qu'avec les humains. Il ne savait ni lire ni écrire, mais était empreint d'une rare humanité.

Après tant d'années d'obscurantisme non assumé, Franco décida que l'Espagne devait s'ouvrir au modernisme. Selon la version officielle servie aux journalistes et aux ambassades des pays qui commençaient à prendre leurs distances avec la dictature. Cela se traduirait par construire de belles et grandes agglomérations, édifier de solides barrages hydroélectriques, créer des usines gigantesques, inaugurer des fermes aux technologies innovantes. Les mauvaises langues prétendirent que la manœuvre servait surtout à éradiquer les petites niches d'habitations trop éparpillées, pour les surveiller et les contrôler efficacement.

L'État confia la totalité de la vallée à l'entreprise Iberduero pour, enfin, développer le projet du plus grand barrage du nord de l'Espagne et dont les premiers plans dataient déjà de 1917.

Comme dans le reste de l'Espagne, Janovas s'assombrir. Les plus belles choses devinrent ternes, de bleu le ciel devint vide, ses nuages flamboyants du soir devinrent tourmentés, le vent frais devint violent, le calme devint sinistre et la campagne devint désert inhospitalier.

L'ordre d'évacuation du village de Janovas et des fermes alentour était sans appel : un mois pour tirer un trait sur une vie et organiser l'exil.

« Ce foutu barrage a déjà attendu plus de quarante ans, il peut bien attendre encore un peu », murmurait José à son fils Pedro. Opinion partagée par les deux cents âmes du village et du reste de la vallée. Personne ne fit le moindre baluchon, les hommes continuaient à vaquer à leurs occupations, essentiellement de l'élevage et de l'agriculture, les femmes s'occupaient des volailles et de la maison, les enfants jouaient et se retrouvaient chaque jour à l'école... comme si aucune menace ne planait réellement sur leur existence.

Cette tranquille opposition se transforma en cauchemar lorsque les hommes de main d'Iberduero et ceux de la Guardia Civil se firent subitement pressants.

Les brutes forçaient les portes des maisons lorsque les hommes en étaient absents, renversaient tables et buffets, détruisaient ce qui passait à portée de main. Des têtes de bétail étaient égorgées durant la nuit. Des incendies se déclaraient sans raison dans les fermes.

Le point de départ d'une « vraie » résistance organisée, fut donné lorsque le tout jeune représentant d'Iberduero s'en prit à l'école. L'institutrice refusa de sortir et tenta de protéger ses élèves. L'employé de l'entreprise hydrologique, un gringalet qui ne devait pas avoir vingt ans, devint comme fou, attrapa l'enseignante par les cheveux et la tira de force dans la cour, la roua de coups de pied, de poing, jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. Ivre de colère et de haine, l'agresseur transpirait à grosses gouttes, moulinait de grands gestes et tournait sur lui-même en relevant d'un geste brusque sa longue mèche noire. Tétanisés par la violence de la scène, les trente écoliers s'agglutinèrent devant la porte de la classe. Aucun n'osa proférer la moindre parole, effectuer le moindre mouvement. Jusqu'à ce que le type maigre, hors de lui, les fit s'égayer comme une volée de moineaux apeurés.

Spontanément, les mères se rassemblèrent devant l'école, l'une épongeant le sang de l'institutrice, une seconde remettant en place le mobilier scolaire jeté à terre, une troisième ramassant les livres déchirés par les gendarmes. Les autres récupérèrent les enfants partout dans le village pour les ramener à l'école, improviser une classe et demeurer la tête haute dans l'attente de la réaction des militaires.

Le Tribunal de répression de la maçonnerie et du communisme dépêcha ses enquêteurs les plus vicieux. Les villageois et les fermiers tremblèrent, tant la sauvagerie de ce tribunal était célèbre et crainte depuis sa création en 1941. Une compagnie de gendarmes entière envahit les ruelles de Janovas, une autre arpenta les montagnes à la recherche des fermiers récalcitrants. Les soldats et les employés d'Iberduero réunis étaient bien plus nombreux que ceux qu'ils voulaient expulser. Les autorités ne sauraient supporter que des paysans incultes osent se rebiffer, après les avoir tant d'années réduits au silence et à la peur.

Le freluquet d'Iberduero mena la perquisition chez mon grand-père, les gens de la Guardia Civil lui obéissaient comme s'il avait été un haut gradé. Il ne s'était pas calmé depuis l'épisode de l'école et sa hargne contre l'institutrice. Sa violence redoubla lorsque mon grand-père lui planta ses yeux clairs dans les siens.

– Ta place n'est plus ici, cracha-t-il au visage de José. Va élever tes chèvres plus haut et laisse le progrès développer la grande Espagne.

– Jamais je ne partirai d'ici. C'est toute ma vie. Mon fils va à l'école, c'est un bon élève. Je dois rester pour lui, pour son avenir.

– L'école, voyez-vous ça ! persifla-t-il en prenant les gendarmes à témoin. Et bon élève en plus. Dans la nou-

velle Espagne, les fils de paysans restent paysans. Pourquoi auraient-ils besoin de savoir autre chose ? Pour leur bourrer le crâne d'idées subversives ?

À l'évocation de son futur, mon père se réfugia dans la grande robe noire de sa mère, effrayé de tant de haine contre lui, contre son père, contre le village... Mon grand-père s'excusa presque :

– Je veux juste qu'il ait une vie moins difficile que la mienne. Je veux qu'il apprenne un métier pour qu'il puisse tenter sa chance en ville. À Huesca et, pourquoi pas, à Madrid.

La colère creusait encore plus les joues de l'avorton émâcié. Repositionnant sa mèche noire sur sa cicatrice, il aboya des ordres définitifs :

– Puisqu'il veut que son fils connaisse la ville, embarquez-moi toute la famille. Direction Huesca. Le centre d'interrogatoires.

Deux jours. Longs. Terribles.

Les coups pleuvaient. Les poings, les pieds, les gourdins s'enchaînaient sans discontinuer. Mon grand-père avait été battu jusqu'à ce qu'à bout de force, il s'engage à quitter sa ferme. Mon père n'avait que dix ans, mais il garde ces deux jours de sauvagerie intacts dans sa mémoire.

– C'est bien mon petit José, c'est bien ! s'ébaudit le type d'Iberduero. Tu deviens enfin raisonnable. Regarde ta femme, regarde ton fils, ils ont tremblé, ils ont eu peur pour toi. Tu aurais pu leur éviter ça, c'est de ta faute. Uniquement de ta faute.

L'avorton semblait avoir encore maigri durant ces deux jours. Comment était-il possible qu'un corps si frêle renferme une telle dureté ? Soulagé d'avoir obtenu l'évacuation de toute une vallée, le jeune envoyé d'Iberduero se frotta les mains et laissa ma famille en proie au délire des

bourreaux du Tribunal de répression de la maçonnerie et du communisme.

– À nous deux ! se félicita un gros type adipeux, au regard cruel. Que tu quittes ton coin paumé, nous on s'en fout. Mais tes idées communistes, ça c'est notre boulot. On va te les faire oublier, crois-moi.

Ma grand-mère et mon père furent bousculés dans une vaste pièce carrelée, attachés à un pilier, afin qu'ils ne ratent rien de ce qui allait suivre. La réputation des hommes du tribunal n'était pas usurpée.

Déjà lourdement tuméfié des coups reçus deux jours durant, mon grand-père José fut traîné sur un instable tabouret à trois pieds, il perdait l'équilibre à chaque nouveau coup asséné. Les mains dans le dos, il lui fallait désormais avouer son appartenance au Parti communiste espagnol. Ce qui n'était pas le cas. Jamais dans son coin éloigné de tout il n'avait participé à une quelconque réunion. Pas plus à un syndicat qu'à une loge maçonnique. Les dingues du « Tribunal » voyaient des rouges partout.

Aveuglés de haine et trop ignorants pour comprendre qu'on ne peut avouer que ce que l'on sait, les bourreaux s'acharnaient sur José. Pour la vingtième fois, les gifles succédaient aux coups de poing. José tomba à terre, un escogriffe prit le relais du gros pour le bourrer de coups de pied. Plié en deux sur le carrelage, la douleur le fit vomir, redoublant la hargne du tortionnaire. Le sang coulait de partout. De son œil droit suintait un étrange liquide. José se pissait dessus, incapable de la moindre volonté. Il gisait là, sur le carrelage maculé des traces de leurs précédents interrogatoires, impuissant contre la folie de ses tortionnaires.

Deux sbires le soulevèrent alors et le plongèrent dans une grande baignoire. L'eau glacée le fit tressaillir. Ma

grand-mère restait stoïque, le regard froid et déterminé. Mon père sanglotait dans sa jupe.

– Tu ne veux toujours pas parler ? bava le gros type. Qui sont tes responsables ? Où vous réunissez-vous ?

Devant l'hébétitude de mon grand-père, le gros lui plongea une première fois la tête dans le liquide. Jusqu'à ce qu'il suffoque. De nouveau des questions, des coups, la tête sous l'eau. Encore et encore.

Le bourreau s'énervait, il en avait assez de ce paysan dont il n'y avait plus rien à tirer. La lassitude se lisait sur son visage gras et bouffi de haine. Il décida d'en rester là et appuya fermement une dernière fois la tête de mon grand-père sous l'eau. Son corps fut d'abord secoué de soubresauts. Puis plus rien.

– Foutez-moi tout ça dehors ! hurla le gros type.

Ma grand-mère ne fut pas autorisée à récupérer le corps de son mari. Elle resta à Huesca le temps d'être prise en charge par des militants clandestins pour être envoyée en France avec son fils.

Retour à Janovas. Seul, sans mes copains bâtisseurs.

J'ai rendez-vous avec Juan le barman et Luis l'électricien. J'ai appris à les connaître, ainsi que quelques autres militants de leur groupe. Ils n'ont qu'un seul objectif : faire payer ceux qui se sont comportés comme des salauds durant la dictature, ceux qui en ont bien profité mais n'ont jamais été réellement inquiétés. Il leur faut faire vite, avant qu'un à un ils ne meurent tranquillement dans leur lit.

Certes, le quotidien a évolué depuis Franco, les libertés individuelles et les mœurs ont progressé souvent plus vite et plus profondément que dans certaines vieilles et prétentieuses démocraties, mais remuer le passé semble suspect aux yeux de trop d'Espagnols, qui préfèrent taire et enter-

rer définitivement le passé. Raison pour laquelle le réseau de Juan et de Luis agit dans l'ombre.

Pour eux, Victor Ramirez a trop longtemps profité d'une immunité que seule la complicité des autorités avait permis. Le récit de mon père leur a été très utile pour régler le compte de Ramirez. Monsieur le Maire va devoir enfin rendre des comptes.

La méthode de mes amis espagnols est expéditive. D'abord, on lui fait parvenir des messages très clairs, l'incitant à son coming out politique, faute de quoi, la presse sera informée. Il tergiverse, ne répond pas aux injonctions... Alors, via les réseaux sociaux, on inonde d'informations sur le passé trouble du maire... Une vraie-fausse conférence de presse est organisée à Janovas. Personne ne se risque au grand jour à accueillir la presse, mais les journalistes trouveront un peu partout dans le village des éléments de preuves : témoignages, très anciens articles, photos explicites...

La pression est telle sur Victor Ramirez qu'il s'enferme dans le silence. Personne ne l'a vu depuis plus d'une semaine. On suggère un enlèvement.

Le journal télévisé du soir annonce le suicide de Victor Ramirez.

Mes nouveaux amis espagnols se satisferont du silence et de la langue de bois. Pour une fois, c'est pour la bonne cause.

Dernière parution : *Maëlys et la 6^e 7*, Éditions du Bout de la rue.

**MAURICIO LOPEZ
EST COMMUNISTE !**
Frédéric Bertin-Denis

8 Août 1942

Je suis Pedro, mais on m'appelle « El Cabrero »¹. Aujourd'hui, je fête mes quatorze ans, pourtant personne ne s'en soucie. Et pour cause ! Depuis la mort de mes parents, il y a des années, je suis au service de la famille Sequeiro y Bourbon. Trois cent soixante jours par an, je garde seul leurs troupeaux dans les pâturages rocailleux de la Sierra Morena.

En cette belle soirée d'été, je viens de ramener deux cents brebis en pleine santé à la propriété. Satisfait, mon patron m'a donné cinq jours pour profiter de l'État Nouveau... Je ne comprends pas ce que cela veut dire, mais je m'en fous, j'ai des vacances !

Avec Ernesto, mon âne fidèle, je prends le chemin qui va me conduire à La Quinteria, mon village natal. C'est le seul endroit où il me reste des connaissances avec qui parler. Bien que la nuit commence à tomber, la chaleur colle ma chemisette à mon corps chétif. La ficelle qui me sert de ceinture semble s'être desserrée sous l'effet de la

1. El Cabrero : Le Chevrier

faim. Heureusement, il me reste du pain et du fromage. Je m'installe sur une pierre et déballe mon repas. Ernesto me guette du coin de l'œil. Je lui tends le pain sec qu'il mâche, reconnaissant.

Alors qu'il nous reste à peine deux kilomètres à parcourir, j'aperçois le halo cahotant des phares d'un véhicule. Le crissement des freins du camion est assourdissant quand ils se bloquent à notre hauteur. Aussitôt, une dizaine d'hommes vêtus d'uniformes bleus sautent de la plateforme. Leur chef s'approche très près de moi. Son haleine empeste l'ail et l'alcool.

– Où tu vas avec ton âne ?

– À La Quinteria.

– Tu as vu l'heure ?

Je hausse les épaules. Elles n'ont pas le temps de retomber que ma joue s'enflamme sous l'effet de la plus grosse gifle que j'ai jamais reçue.

– Et le couvre-feu ? Tu en fais quoi ?

– Le couvre quoi ?

Ce coup-ci, je me retrouve un genou au sol et une énorme cloche résonne dans ma tête. À travers mes larmes, je distingue un des jeunes phalangistes qui parle à l'oreille de son supérieur. Je le reconnais.

– Jésus Ramos ! m'écrié-je plein d'espoir.

– Ta gueule « Cabrero » ! me répond-il en lançant son godillot dans mes côtes.

Entre deux halètements, je repense à cette face de rat bouffée par l'acné. Comment ai-je pu croire que ce tortionnaire de chatons allait vouloir m'aider ? Qu'est-ce que je peux être con ! Déjà gamin, il profitait de son droit d'aïnesse pour maltraiter les plus petits et s'écrasait comme une merde devant plus fort que lui.

Peu à peu, je reprends mon souffle et réintègre la réalité.

Jésus et son chef continuent à discuter, mais Ernesto braie comme s'il voulait rendre sourd tout l'univers. Le coup de feu éclate et le silence s'impose. Je fixe le regard perdu de mon compagnon. Ses pieds s'entremêlent et il s'écroule sur le flanc. Le cri que je lance reste coincé au fond de ma gorge tandis que Jésus me plaque son revolver sur le front.

– Debout connard ! Mon chef veut te parler.

L'horreur le dispute à la peur. J'obtempère. Gueule puante revient à la charge.

– Qu'est-ce que j'apprends, tu es le fils de saloperies rouges ? Ça ne m'étonne pas quand je vois une pleureuse comme toi ! Mais bon, Jésus me dit qu'on s'est débarrassé de ces merdes bolchéviques dès 36 ! Par contre...

Le salopard laisse un long silence. Je transpire de plus en plus. Je sens mon estomac se tordre. Ne pas me chier dessus. Ne pas leur faire ce plaisir... Je tiens. Il reprend.

– ...Tu connais Mauricio Lopez. Tu sais, un grand costaud.

– Euh oui, je le connais. On a grandi ensemble au village.

– Enfin, une bonne réponse. Tu vois quand tu veux ! Alors tu vas pouvoir me dire un petit truc sur lui et on te laissera partir.

Le sourire narquois et le ton doucereux n'annoncent rien de très bon, mais, avec un peu de chance, l'ivrogne dit la vérité.

– Donc, toi qui le connais bien, tu vas pouvoir me dire si Mauricio Lopez est communiste ?

– Ben, aux dernières nouvelles, il était apprenti boucher...

– Tu me prends pour un con ? hurle le milicien.

– Pas du tout ! C'est vrai.

– Je ne te le demanderai pas une autre fois. Il est COMMUNISTE ? Oui ou non ?

La sueur coule à flots de mon front. Je regarde à droite

et à gauche. Je ne connais pas ce putain de métier et encore moins si Mauricio l'exerce. J'hésite et me lance.

– Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. Peut-être que maintenant il travaille pour la commune...

Le phalangiste me dévisage, hésite et éclate de rire. La troupe se joint à l'hilarité. Tous se gondolent, sauf mon pauvre Ernesto qui ne bougera plus jamais... Quelques secondes plus tard, l'ordre claque.

– Ça suffit ! Embarquez-moi cet abruti. On s'occupera de lui en ville.

15 Août 1942

Je pue l'urine et la merde. L'annulaire et l'auriculaire de chacune de mes mains sont broyés, mon corps a été lacéré par les ceintures de cuir. Mes couilles ont été traversées par des milliers de volts. La faim, la soif, rien à foutre ! Ce ne sont pas ces douleurs qui me font mal ! J'ai TRAHI...

Je revois ces salopards me faire craquer. Quand ils balancent en rigolant ce pauvre docteur Marcos depuis le 7^e étage, je comprends que je suis le suivant. Ils s'approchent de moi avec un masque à gaz qu'ils m'appliquent sur le nez. Consciencieusement, ils obstruent toutes les arrivées d'oxygène. Mes poumons explosent, un voile rouge envahit mon cerveau, je vais basculer vers le néant... Ils retirent le masque juste avant que je ne perde conscience. Après quelques secondes, ils remettent ça. À la cinquième fois, dans un souffle que j'espère le dernier, j'annonce une phrase dont je ne comprends toujours pas le sens :

– Mauricio Lopez est communiste.

Mon tortionnaire me dévisage. Un sourire satisfait déforme son faciès.

– Ramenez-moi ça dans sa cellule.

Fin de matinée, la face macabre de Jésus Ramos s'encadre à la porte de ma cellule.

– Salut, « El Cabron »². Je t’ai apporté des fringues propres pour ton procès. Tu ne peux pas y aller comme ça, t’es vraiment trop répugnant !

– Va te faire foutre ! Je ne veux rien qui vienne de toi...

– Je ne fais qu’obéir aux ordres. Si cela ne tenait qu’à moi, tu aurais rejoint depuis longtemps ton copain Mauricio.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Tu n’as pas compris ? T’es décidément trop con ! Quand on t’a ramassé, on avait déjà fusillé ton pote !

– Mais alors...

– Ben, oui. Tu as dénoncé ton ami pour rien. Seulement, maintenant, on te tient et on ne te lâche plus...

– Pourquoi ?

– Parce que tu as du sang républicain dans les veines et on déteste ça.

– Je ne sais même pas ce que veut dire « républicain » ou « communiste ».

– C’est possible, mais c’est dans tes gènes. Le grand professeur Antonio Vallejo Nágera³ l’a prouvé. Allez, assez causé. Je dois t’emmener au tribunal, enfile ces frusques et signe ta déposition.

– Je ne sais pas écrire.

– Pas grave, je signe pour toi !

16 Août 1942

Hier, le procès a duré en tout et pour tout huit minutes. Je suis condamné à trente ans de travaux forcés pour intelligence avec l’ennemi. Ils viennent de me charger avec vingt autres détenus dans un camion bâché. Aucun d’entre nous

2. « El Cabron » : Le Cocu

3. Antonio Vallejo Nágera : psychiatre militaire proche de Franco qui se livra à des expérimentations sur des prisonniers politiques afin de prouver « les relations intimes existant entre le marxisme et l’infériorité mentale ».

ne sait où nous allons. Personne n'ose le demander aux gardiens. Nous affichons tous des stigmates des interrogatoires que nous avons subis. Chaque cahot de la route est une nouvelle torture. Je suis assis au fond du camion contre la cabine de conduite. Mon seul voisin, sur ma gauche, est un solide gaillard d'une quarantaine d'années. Son visage n'est qu'ecchymoses, mais les coups n'ont pas altéré la fierté de son regard.

Notre camion progresse très lentement sur les routes andalouses écrasées par la chaleur. Après cinq heures de route, les gardiens entrouvrent la bâche arrière. Ils ne supportent plus l'odeur de pus, de transpiration et de merde qui émane de nous. Par l'ouverture, j'aperçois une pancarte : Écija. Nous allons donc vers l'ouest. Je connais cette route car c'est par là, du côté de Séville, que mon patron, Don Sequeiro y Bourbon, m'a emmené une fois pour acheter des brebis. J'avais adoré cette escapade.

Comme mes compagnons d'infortune, je crève de soif. Évidemment, nos geôliers n'en n'ont que faire. Je finis par m'écrouler sur l'épaule de mon voisin. Quand je me réveille, la pénombre règne et la chaleur s'estompe. Je me redresse rapidement en constatant la position inconfortable que j'ai imposée à mon voisin.

– Excusez-moi, balbutié-je.

– Ne t'inquiète pas, tu me fais penser à mon fils. Installe-toi bien.

– Merci, mais ça va aller maintenant.

– Je m'appelle Ramon. Et toi ?

– Pedro, mais tout le monde m'appelle « El Cabrero ».

– Vos gueules ! menace un gardien en braquant son fusil.

Nous obtempérons et le voyage reprend son cours. Il doit être deux heures du matin quand le camion s'arrête définitivement.

– Grouillez-vous ! Descendez, raclures rouges !

Nous nous retrouvons devant une grille sur laquelle trône une pancarte : « Los Merinales– Dos Hermanas– Colonia Penitenciaria Militarizada ».

Le comité d'accueil se résume à trois gardiens en armes, une dizaine de prisonniers-surveillants et un petit homme en costume à la voix aiguë.

– Je suis Juan Serrano Muller, directeur de ce camp de travail. Vous avez été placés sous ma responsabilité par le service des colonies pénitentiaires militarisées. La plupart d'entre vous ne sont qu'un ramassis de communistes, d'anarchistes et autres saloperies socialistes. Pourtant, dans sa grande mansuétude, l'État Nouveau dirigé par notre adoré généralissime Franco, vous donne une chance de vous racheter. Par votre travail, vous allez pouvoir contribuer à la grandeur de l'Espagne éternelle. Dès demain, vous serez assignés à un bataillon de travailleurs, puis vous serez convoyés sur le plus beau chantier dont peut rêver un Andalou : le canal du Guadalquivir. L'État Nouveau, dans sa grande générosité, vous nourrira et vous logera. Bien sûr, toute fainéantise et tout manquement à la discipline se verront punir sévèrement. Pour ce qui est du règlement intérieur du camp, il vous sera communiqué par le prisonnier-surveillant chef de votre baraquement. Maintenant, il ne me reste plus qu'à vous demander de prouver votre reconnaissance envers notre grande patrie en reprenant avec moi : Vive le Christ-Roi ! Vive Franco ! Vive l'Espagne.

Ébahis, aucun d'entre nous ne suit l'énergumène. Ses lèvres se serrent et barrent son visage. Il emprunte un pistolet à un soldat et, sans ciller, tire une balle dans la tempe du prisonnier le plus proche de lui.

– J'ai dit : Vive le Christ-Roi ! Vive Franco ! Vive l'Espagne.

– Vive le Christ-Roi ! Vive Franco ! Vive l'Espagne, reprenons-nous résignés.

À coups de crosses, nous sommes conviés à pénétrer dans le camp. Ramon attrape mon bras.

– Reste près de moi.

Notre groupe est séparé en deux. Nous suivons une large allée bordée de baraquements. Nous stoppons devant le troisième. Notre surveillant, un grand type à la gueule vérolée, se présente.

– Je suis Juan, mais vous m'appellerez Chef. Primo, sachez que je hais toutes les merdes rouges que vous êtes. Deuxio, je donne les ordres et vous obéissez. Tercio, si vous désobéissez, contestez ou posez une question vous êtes morts. Maintenant, vous allez dormir ! Réveil : 5 heures. Je ne veux pas un bruit.

Une chaleur étouffante nous engloutit dès notre entrée. Le baraquement n'est qu'un dortoir dans lequel s'entassent deux fois plus d'hommes que de lits disponibles. Pour cette première nuit, Ramon et moi choisissons un coin dans lequel nous nous écroulons.

17 août 1942

Cinq heures, braillements de Juan. Les corps malingres se meuvent péniblement. Je suis le mouvement des prisonniers : rassemblement devant le baraquement pour l'appel, latrines par groupe de vingt, distribution d'un bouillon salé et embarquement dans les camions.

Nous roulons une vingtaine de minutes avant que l'on nous déverse au milieu de nulle part. Notre bataillon de travailleurs est chargé de consolider les rives du futur canal. D'emblée, on me colle une pelle dans les mains. J'ai du mal à la manier, mes doigts écrasés refusent de m'obéir. À trois reprises, la douleur me fait lâcher l'outil. Un des

gardiens s'approche et me colle un coup de matraque dans les côtes. Dernier avertissement.

Dès que la brute a le dos tourné, Ramon se glisse près de moi, il déchire une lanière de tissu de sa chemise et solidarise mes doigts mutilés avec le majeur. Ça me soulage rapidement.

La journée s'écoule, sans fin. Des tonnes de béton sont charriées le long des rives du sillon de terre. Sporadiquement, des hommes s'affaissent comme des pantins. Ils sont aussitôt évacués du chantier par les prisonniers-surveillants. Chacun sait qu'on ne les reverra plus...

Vers quinze heures, une cuve pleine d'eau croupie est déposée au centre du chantier. Nous avons dix minutes pour nous désaltérer. Sous bonne surveillance, nous avons droit à une lampée dans un bol qui sert à tous les travailleurs. Alors que je m'approche pour boire, Juan m'interpelle.

– T'as soif ?

– Oui.

– Alors gueule Vive Franco !

Les larmes me montent aux yeux, mais j'exécute l'ordre. Tous les surveillants s'amusent de ma honte. Les prisonniers, eux, me montrent leur compassion en me donnant une tape sur l'épaule quand ils passent à ma hauteur. Sans un mot, nous reprenons notre labeur.

Le soir arrive, les camions nous ramènent à Dos Hermanas. Après le repas, un quignon de pain et une soupe claire de pois chiches, nous sommes autorisés à nous déplacer dans le camp. Ramon m'entraîne vers un groupe qui écoute parler un homme d'une cinquantaine d'années. Je comprends que ce dernier est en train d'enseigner la lecture.

– Cet homme s'appelle Danton. C'était l'instituteur de mon village, mais aussi le chef de mon réseau, me chuchote mon ami, j'aimerais que tu suives son cours si tu es d'accord ?

J'accepte avec enthousiasme. Mes parents étaient des journalistes, ils n'avaient pas les moyens de m'envoyer à l'école. Pourtant je me souviens qu'ils rêvaient que j'apprenne à lire et à écrire. Dans mes souvenirs, ils soutenaient que l'éducation était le seul moyen d'améliorer le monde et d'échapper à la servitude. Je me dois de leur donner raison !

Quand le cours se termine, Ramon me présente à Danton. La voix du professeur est rude, autoritaire, mais tout le reste de son être traduit sa bonté.

– D'accord, tu seras mon élève ! À partir de demain, je veux que tu sois à mes côtés sur le chantier. Tu apprendras tout en construisant ce fichu canal ! Maintenant laissez-nous, je dois parler à mon lieutenant...

Février 1943

Ça fait six mois que j'étudie et je commence à pouvoir lire plus facilement. Mon écriture en revanche est laborieuse. J'en bave à cause de mes doigts qui n'ont jamais retrouvé leur agilité.

Maintenant, Danton s'attache à enrichir mon vocabulaire. Je ne sais pas comment il s'y prend, mais il fait entrer des montagnes de bouquins dans le camp sans que personne ne s'en aperçoive. Hier, il m'a offert un dictionnaire. Le premier mot que j'y cherche est « communiste ». Ce mot qui a changé mon destin et dont je ne connais toujours pas le sens. Je découvre des notions telles qu'« abolition de la propriété », « partage des richesses », « refus de l'exploitation de l'homme par l'homme ». Je suis naïf, mais je ne comprends pas pourquoi tout le peuple espagnol n'a pas suivi des idées aussi bonnes pour lui. J'ai décidément encore beaucoup à apprendre.

Les jours se suivent et se ressemblent avec leurs lots de drames et de violence. Au cours du mois écoulé, huit prisonniers ont été fusillés sous prétexte qu'ils n'avaient pas

salué le directeur avec assez de déférence, trois autres se sont suicidés et je ne parle pas des morts de faim et d'épuisement. En plus, il pleut sans discontinuer depuis des semaines. La vie sur le chantier n'en est que plus difficile. Chaque pas dans la glaise argileuse coûte davantage que le précédent, l'engourdissement saisit tous les membres, la fièvre est la compagne fidèle de beaucoup des travailleurs. On a beau étayer, les parois du canal s'effondrent sous le ruissellement de l'eau. Combien de copains seront restés dessous à la fin du chantier ?

Janvier 1945

Je suis au côté de Danton et Ramon au fond du canal. Comme souvent, ils me parlent politique et ressassent les incohérences qui ont conduit à la défaite du camp républicain. Comment des luttes fratricides entre socialistes, communistes et anarchistes ont laissé la place aux fascistes, aux grands propriétaires et aux curés ?

– Merde, sur le fond, on avait plus de points communs que de divergences ! s'emporte l'instit.

Ramon approuve. Moi aussi.

Aujourd'hui, je ne suis plus le gamin inculte rentré dans le camp il y a deux ans et demi. Grâce à Danton, à Ramon, puis à d'autres camarades-esclaves du camp, j'ai découvert Marx, Bakounine, Proudhon entre autres. J'ai appris aussi à penser par moi-même. Ces abrutis de franquistes n'ont réussi qu'une chose avec moi : transformer un petit paysan servile qui serait resté fidèle à son seigneur et maître en un révolutionnaire prêt à lutter jusqu'à la mort !

15 Mars 1945

Depuis quelques temps, je ne supporte plus de voir Danton s'affaiblir de jour en jour. Il ne tiendra plus longtemps. Ramon n'est plus que l'ombre de lui-même et pour ma

part, je ne dois pas peser plus de quarante kilos. Il faut absolument se barrer d'ici !

J'attends toute la soirée. Les camarades tuent l'ennui à grands coups de nostalgie. Chacun y va de son souvenir et le temps s'écoule. L'heure du coucher arrive. L'un après l'autre, les bavards s'en vont. Enfin seuls avec Ramon et Danton. Je me lance fébrilement.

– Je sais comment on peut s'évader !

– Tu es malade ! me rétorque Ramon.

– Laisse-le parler ! réprimande Danton.

– Souvenez-vous l'autre jour sur le chantier quand Manolo a été enseveli. Les gardiens n'ont pas bronché. Du coup, les potes de Manolo s'en sont pris à eux et pendant au moins cinq minutes, personne ne s'est plus du tout occupé des autres prisonniers...

– Et alors ?

– Eh bien, je pense que si l'on pouvait créer le même type de diversion, on pourrait peut-être se faire la malle !

Danton me fixe en caressant son crâne dégarni. Puis il tourne la tête vers son fidèle lieutenant.

– On en reparle demain.

16 Mars 1945

Encore une journée de pluie. Comme toujours, je suis au côté de Danton qui me lance avec un œil malicieux :

– Aujourd'hui pas de politique, un peu de poésie.

Et il déclame :

– « Grande.

Vois comme vole l'aigrette !

Blonde.

Vois comme chante la lune !

Teresa.

Vois comme j'écris ton nom dans le sable ! »

– C'est beau ! C'est de qui ?

– C’est d’un poète de notre terre assassiné par des incultes fanatisés.

C’est à ce moment-là que je me rends compte que, depuis deux heures, il pioche la base d’une paroi.

– Arrête, lui dis-je, ça va se casser la gueule !

– Je sais ce que je fais.

Il fait signe à Ramon, lui parle à l’oreille. Son fidèle lieutenant se tourne vers moi.

– Pedro, viens m’aider !

Et, les yeux mouillés de larmes, Ramon m’entraîne à l’autre bout du chantier. Je vais l’interroger sur sa tristesse quand soudain j’entends :

– C’est la lutte finale,

Groupons-nous et demain

L’Internationale sera le genre humain...

Aussitôt, quatre gardiens se précipitent vers Danton qui hurle l’hymne des opprimés. Le vieil instit attend qu’ils soient à sa hauteur et assène un dernier coup de pioche. Les garde-chiourmes comprennent trop tard, la paroi s’écroule...

La suite se déroule comme dans un rêve. Ramon me tire par le bras. Nous escaladons le mur du canal, entrons dans une oliveraie et disparaissions au son des paroles de l’Internationale reprises par des centaines d’esclaves en hommage à Danton l’Humaniste qui vient de se sacrifier.

20 Août 1963

Dix-huit ans que je me bats contre le franquisme. Dix-huit ans de marches sur tous les chemins de la résistance. Dix-huit ans d’embuscades, de braquages et d’attentats. Dix-huit ans que je vois mourir mes camarades. Dix-huit ans de tergiversations de nos dirigeants avec l’éternelle question : noyautage des institutions ou action révolutionnaire ? Bilan, comme en 36, c’est Franco qui gagne !

Il y a deux jours, j'ai appris l'exécution de Granado et Delgado pour l'attentat contre la Direction générale de la Sûreté et contre la Délégation syndicale à Madrid. Je ne les connaissais pas, mais je sais très bien que ceux qui ont posé les bombes sont mes camarades Antonio Martin et Sergio Hernandez... La justice franquiste continue son sans faute dans l'ignominie !

Aujourd'hui, j'ai revu Ramon. Il est vieux et fatigué. Dans ses yeux, je lis qu'il pense la même chose de moi. Il a raison, j'ai trente-cinq ans, mais les années de clandestinité et de guérilla pèsent comme des siècles sur mes épaules. Il me serre dans ses bras et me chuchote à l'oreille :

– Je sais où est Jésus Ramos. Le colonel Jésus Ramos, devrais-je dire.

J'encaisse la nouvelle. Celui qui accompagne les cauchemars de ma vie depuis si longtemps est enfin à ma portée.

9 Septembre 1963

Cordoue, treize heures. Je reconnais immédiatement la gueule de rat si caractéristique du colonel Jésus Ramos qui sort de la caserne de la Guardia Civil. Je lui emboîte le pas. À hauteur du pont romain, il traverse le Guadalquivir, puis se dirige vers la Mezquita. Tout dans sa démarche trahit la superbe des vainqueurs. Le gamin hypocrite et servile s'est métamorphosé en une caricature de mâle dominant. Il toise chaque homme qu'il croise et se permet une remarque salace quand une jolie jeune femme passe à sa hauteur. À aucun moment, il ne me remarque. Je suis un fantôme parmi les fantômes.

Quand nous nous enfilons seuls dans la ruelle del horno del Cristo, je sais que le moment que j'attends depuis vingt et un ans est venu. Il se retourne en entendant l'accélération de mes pas. Je m'avance à contre-jour. Il cligne des yeux. Je ne suis plus qu'à trois mètres de lui. Je sors mon

revolver. Il cherche à réagir à l'instant où il me reconnaît. La première balle l'atteint à la cuisse, la seconde au thorax, la troisième lui arrache le crâne. Je m'approche du cadavre et vide mon barillet dans son visage.

Sur les marches du porche d'un patio, une petite fille aux couettes brunes me regarde.

30 Septembre 1963

La gamine a parlé aux flics, ce qui me conduit tout droit dans une pièce sombre de la prison de Cordoue. Entouré d'uniformes galonnés, je suis menotté à ma dernière chaise. Son dossier est un mât de bois percé d'une manivelle reliée au garrot fixé à mon cou. Un curé s'approche. Je lui crache à la gueule. Je ris en voyant les mines outrées des juges et militaires présents. Seul le bourreau semble se foutre de mon dernier doigt d'honneur au régime qui me tue.

Premier tour de manivelle, j'étouffe.

Deuxième tour, je suffoque.

Troisième tour, mon larynx se broie.

Quatrième tour, je sombre...

Mes parents, Mauricio, Ramon, Danton et tous les camarades tombés me sourient. Ernesto lance une ruade joyeuse...

Et puis...

Dernière publication : *Viva la muerte !*, Kyklos Éditions

LE RAID DU F-BEQB
Didier Daeninckx

L'inspecteur Bernabé s'apprêtait à mordre dans son casse-croûte garni de jambon et de cornichons quand le téléphone s'était mis à sonner. Il avait posé le sandwich près de la double page des faits divers du *Dauphiné libéré*. Le journal titrait sur l'arrestation, survenue la veille à Paris, de René Girier dit René La Canne, un bandit lyonnais derrière lequel Bernabé s'était épuisé. Les souvenirs étaient remontés à la surface : le gang des Tractions, Pierrot le Fou, la tentative d'enlèvement de Rita Hayworth, l'attaque du Train d'or, le vol des économies d'Édouard Daladier, un ancien président du Conseil... C'est peu dire qu'il lui en avait fait voir ! Les phrases, dans l'écouteur, s'étaient transformées en bruit, et il lui avait fallu demander à son correspondant de tout reprendre depuis le début.

– Il y a de la friture sur la ligne... Je n'ai pas bien compris... Vous pouvez répéter ?

L'autre avait élevé la voix.

– Je vous appelle depuis la sablière du Roulet, à Villeurbanne. Il y a le tapis roulant à côté. Le problème, c'est que je ne peux pas faire mieux, le fil est trop court...

– C'est bon. Je vous entends mieux maintenant...

– Je ne sais pas si ça peut vous intéresser, mais tout à l’heure en arrimant une péniche, l’un de mes ouvriers est tombé sur une plaque minéralogique... Elle a dû être arrachée par une branche basse, au passage. Un peu plus loin, il a vu des traces de pneus qui coupent le petit talus et se dirigent droit sur le canal de Jonage... Il est venu me chercher. J’ai pris une gaffe pour sonder les profondeurs. L’eau est trouble, on ne voit rien, mais j’ai bien l’impression qu’il y a quelque chose en dessous...

– Ne touchez plus à rien et faites attention à ce que plus personne n’approche. Vous pouvez me donner le numéro de la plaque ?

– C’est le 1878-E69...

– Merci. J’arrive.

Bernabé avait raccroché avant de composer l’indicatif de la société Picard spécialisée dans le sauvetage fluvial. Il s’était mis en rapport avec le service des immatriculations puis, accompagné par le gardien Dubreuil, il s’était dirigé vers la confluence du canal de Jonage et du Vieux Rhône, au volant de la 202 de service. Arrivés sur place, ils avaient arpenté la berge jusqu’au chemin qui mène au pont de Croix-Luizet où Dubreuil avait identifié, dans la boue, les dessins des pneus visibles quelques centaines de mètres plus loin. C’était donc bien par là que la voiture était arrivée. Alors qu’ils étaient revenus à l’endroit où le véhicule avait vraisemblablement plongé dans le canal, Bernabé s’était accroupi près d’un tailleur pour ramasser une casquette. Il l’avait retournée afin de soulever le bandeau et dégager l’étiquette du fabricant : « Pelayo, Barcelona ».

L’équipe de renflouage s’était annoncée une heure plus tard, un camion Berliet suivi d’un Dodge kaki rescapé de l’armée américaine qu’un bricoleur avait transformé

en dépanneuse. L'homme-grenouille de service s'était glissé dans sa combinaison semi-autonome avant de s'abîmer dans les eaux noires. Les ouvriers de la sablière, les chauffeurs des poids lourds, les mariniers, tous rassemblés derrière la clôture, suivaient des yeux les bulles d'air qui venaient crever à la surface. Il avait réapparu deux minutes plus tard, confirmant d'un geste de la main et d'un mouvement de tête qu'il y avait bien une épave engloutie. Le treuil du Dodge s'était mis à dérouler son filin crocheté dans des crissements qui agaçaient les dents. Le scaphandrier avait plongé une nouvelle fois pour arrimer la voiture dont l'arrière ruisselant de vase avait fini par apparaître. L'inspecteur Bernabé s'était aussitôt approché de la carrosserie de la Citroën, une 15-6 noire, pour jeter un œil à l'intérieur et vérifier qu'elle ne contenait pas de cadavre, puis il avait ouvert le coffre d'où s'échappait des quantités d'eau pour faire le même constat.

À son retour, le commissaire Robert Fromentin, le visage barré par une moustache poivre et sel dont il ne cessait de mordiller les poils, l'attendait sur le perron. Il ne lui avait pas laissé le temps d'ouvrir la bouche.

– Je crois qu'on est sur un gros coup...

– De quoi vous parlez ?

– Du numéro que tu as donné à Astier, au service des immatriculations. Il l'a croisé avec les alertes : il correspond à celui des tueurs de la rue Duguesclin qu'on recherche depuis une semaine...

L'inspecteur Bernabé avait glissé la main dans sa poche de pardessus à la recherche de son paquet de cigarettes que recouvrait la casquette roulée. Il avait été un des premiers à arriver sur les lieux, le jeudi 18 janvier 1951, à moins de cent mètres du bureau de poste de la rue Duguesclin. Des hurlements montaient de tous les coins, poussés par la

dizaine de blessés allongés sur les trottoirs, dans les caniveaux, au milieu de la chaussée. La porte arrière du fourgon, ouverte, offrait un spectacle encore plus sanglant : un convoyeur tué, un autre mourant. Un quart d'heure plus tôt, un commando de trois hommes équipés de mitraillettes avait ouvert le feu, certainement surpris par la présence de gardes armés. Ils avaient fui à bord de la Citroën dont un passant avait relevé le numéro, sans se saisir du moindre butin et en arrosant les façades pour couvrir leur retraite. Le matin, avant même que le patron des sablières ne décroche son téléphone, le deuxième convoyeur avait rendu l'âme à l'hôpital de Lyon. Les médecins ne donnaient pas cher de la survie d'un passant plus gravement touché que les autres.

Fromentin avait fait rouler la molette de son briquet devant l'extrémité de la cigarette que Bernabé avait coincée entre ses lèvres.

– Tu as vu quelque chose d'intéressant dans la voiture ?

– Non. Les gars de l'Identité vont l'examiner en détails, elle va peut-être parler... Mais j'ai mis la main sur ça...

Le commissaire Fromentin s'était saisi de la casquette pour, lui aussi, soulever le bandeau de tissu, à l'intérieur.

– « Pelayo, Barcelona »... J'en étais sûr depuis le début ! Le gang des Espagnols ! C'est curieux que ce soit toi qui ouvres la piste...

– Qu'est-ce qu'il y a de curieux ?

– Je me suis laissé dire qu'il y en avait pas mal dans l'armée de Tassigny. C'est bien là que tu étais, tu as dû en fréquenter, non ?

Bernabé avait longuement évacué la fumée qui emplissait ses poumons.

– Il y en avait beaucoup au maquis, aussi. Après, on s'est retrouvés dans les Forces françaises libres, si c'est ça que vous voulez dire, commissaire...

Dès le lendemain matin, plusieurs centaines de policiers lyonnais, renforcés par davantage de gendarmes et de CRS, avaient quadrillé tout le secteur situé à l'est de Villeurbanne, les analystes de la préfecture étant persuadés que les meurtriers s'étaient débarrassés de la voiture, volée une semaine plus tôt dans l'Ain, à proximité de leur refuge. Malgré les douze mille vérifications d'identité, les centaines de maisons fouillées, les perquisitions dans les foyers espagnols comme la cité où logeaient les mineurs du tunnel de la Croix-Rousse, la baraque du cours Émile Zola, la Cour des Miracles de Vaise, aucune information décisive n'était remontée. Mais une première synthèse des innombrables poussières d'informations récoltées lors de ce vaste coup de filet avait permis, quatre jours plus tard, d'identifier Juan Sanchez, réfugié en France depuis la fin de la guerre civile au cours de laquelle il avait combattu dans les rangs anarchistes. Interpellé dans sa planque, interrogé énergiquement par des spécialistes dépêchés depuis Paris, Sanchez avait fini par reconnaître son implication dans le hold-up sanglant dont le but consistait, selon lui, à financer la résistance à la dictature du général Franco.

L'inspecteur Bernabé avait fait partie de l'équipe chargée d'arrêter ses deux complices, les frères Bailo Mata. Le premier, José, s'était laissé passer les menottes le 1^{er} février sans user de l'arme glissée sous sa ceinture, mais trois jours plus tard, Francisco, épuisé par deux semaines de traque, s'était suicidé d'une balle dans la tête au milieu d'un parc public de Vénissieux. Deux complices qui n'avaient pas participé directement à l'attaque du fourgon blindé avaient fini par se rendre. Tout au long des deux mois suivants, les Espagnols de la région lyonnaise qui avaient, volontairement ou par inadvertance, croisé la route d'un des cinq assaillants, étaient passés entre les mains de fer des limiers de la Sûreté. L'inspecteur Bernabé ne supportait pas ce

retour de méthodes dont il avait lui-même été victime quelques années auparavant et il était entré dans le bureau du commissaire Fromentin sans même prendre la peine de frapper à la porte.

– Je connais l’homme qu’ils sont en train de tabasser, commissaire... C’est le responsable du Fonds de solidarité aux prisonniers politiques en Espagne. Il a deux gamins. Ça n’a rien à voir avec les attaques de banque : il fait des collectes, il organise des fêtes, des tombolas... Je vous en prie, faites quelque chose !

Fromentin s’était contenté de hausser les épaules tout en lissant sa moustache. Il avait ouvert une boîte de pastilles Vichy, l’avait présentée à Bernabé qui avait décliné l’offre.

– On le connaît le résultat de la tombola : trois morts, huit blessés... Ils n’ont pas fait dans la dentelle, eux non plus... Je pensais que tu avais l’estomac mieux accroché avec tout ce que tu as vu. Approche, maintenant que tu es là...

Bernabé avait contourné le large bureau sur lequel étaient disposées une dizaine de photos saisies lors des perquisitions.

– Regarde si tu identifies quelqu’un... Prends la loupe, ce sera plus facile...

L’inspecteur s’était penché pour promener le verre grossissant au-dessus des clichés où figuraient tous les acteurs du drame. Repas de famille, pistes de danse, sieste au bord du Rhône, visite au parc de la Tête d’Or... Il s’était arrêté à hauteur d’une photo qui représentait une scène plus particulière. Cinq hommes habillés avec élégance posaient de part et d’autre de l’hélice d’un petit avion sur la piste d’un aéroport de campagne dont on distinguait les hangars de tôle, en arrière-plan. Il avait pointé le doigt sous les visages.

– Sanchez, Guardia, Catala, José Bailo Mata...

Le commissaire avait voulu conclure :

– La bande est au complet avec celui qui pose la main sur l'aile du zinc : c'est bien le frangin de José, celui qui s'est suicidé...

– Non, il lui ressemble beaucoup, mais ce n'est pas Francisco. Je crois bien que j'ai une petite idée sur son état civil...

Bernabé n'avait pas trop insisté pour se voir confier la mission de débusquer le cinquième homme du champ d'aviation. Une reproduction de la photographie en poche, il avait pris le train pour Paris. De là, une locomotive poussive avait traîné ses wagons bringuebalants jusqu'à Elbeuf. Pendant le voyage, il avait largement eu le temps de lire la biographie de Laureano Cerrada Santos, un personnage qu'il pensait bien connaître et dont il découvrait nombre d'exploits d'une ampleur insoupçonnée. Il n'ignorait rien de son parcours pendant la guerre d'Espagne, sa conduite héroïque lors de l'assaut de la caserne d'Atarazanas, la prise de la gare de Barcelone grâce aux groupes de défense des cheminots de la Confédération nationale du Travail. Il savait que plusieurs centaines de résistants français avaient dû leur salut aux faux papiers qu'il imprimait dans ses ateliers clandestins d'Angoulême ou au réseau de planques, de refuges, qu'il avait patiemment organisé... Son nom avait même été évoqué, pour une décoration. Bernabé l'avait perdu de vue un an après la Libération quand il avait pris la décision de s'engager dans la police pour prolonger les combats de la résistance. Un rêve qu'il ne pensait pas perdu d'avance, et qui s'était rapidement fracassé sur le mur des réalités... D'après la documentation rassemblée, Laureano Cerrada Santos semblait n'avoir jamais cessé de mettre son énergie au service de la cause des libertaires

espagnols. Les notes des services lui attribuaient des activités de faux-monnaieur, principalement des pesetas, de falsificateur de bons du Trésor, de trafiquant d'armes. Tout l'argent était réinvesti dans des hôtels, des entreprises d'import-export, au profit des activités clandestines de la CNT, mais la sophistication des montages financiers l'avait toujours mis à l'abri des poursuites judiciaires. Ses ennuis se limitaient à des arrestations, toutes plus spectaculaires les unes que les autres, suivies de quelques jours de garde à vue. On l'avait même soupçonné, longtemps, d'avoir organisé l'attaque d'un fourgon blindé du Crédit lyonnais, en février 1946 à Paris, avant que les véritables auteurs, les membres du gang des Tractions de Pierrot le Fou, ne soient identifiés.

L'inspecteur avait mangé un petit salé aux lentilles dans un restaurant qui faisait face au tout nouveau Prisunic. Il était descendu à pied en chantonnant vers la rue Saint-Jean, dans le vieux quartier du Puchot. L'imprimerie était adossée au mur d'angle d'une vieille filature délaissée qui fixait la rue de ses fenêtres borgnes. Il avait poussé la porte et traversé l'atelier, jetant un coup d'œil aux pages grises du bulletin paroissial qui tombait dans la recette d'une presse typo. Il en prit un exemplaire au passage, sur une pile, et cogna à la porte vitrée où se lisait « Direction », en relief. Laureano se tenait debout devant des étagères emplies de livres, son chapeau sur la tête, un pardessus beige passé sur un complet sombre. Il ajusta une écharpe autour de son cou avant de tendre la main à Bernabé.

– Content de faire ta connaissance. J'ai beaucoup entendu parler de toi, à l'époque...

L'inspecteur sourit en entendant l'accent rocailleux de Guadalajara qui habillait le français impeccable de l'exilé.

– Content également. On est beaucoup à se souvenir

de ce qu'on te doit. Mais si je suis ici, c'est que j'entends beaucoup parler de toi. Pas au passé : au présent...

– On peut faire quelques pas dans le quartier pour en discuter ?

Bernabé lui avait tendu la photo dès qu'ils s'étaient mis à longer la façade de l'usine. Laureano avait ralenti le pas pour la regarder plus attentivement, un sourire nostalgique aux lèvres.

– Je me doutais que c'était pour cette histoire de fourgon blindé que tu voulais me voir. Dès qu'il y en a un qui se fait braquer, les yeux se tournent vers moi... Tu te doutes bien que j'ai un alibi en béton pour le 18 janvier... En plus, ce cliché remonte à plus de trois ans. Je ne les ai jamais croisés depuis cette époque... Tu peux vérifier...

– Rassure-toi, je n'y manquerai pas. Je veux simplement savoir ce que tu trafiquais avec cette bande de bras cassés et à quoi servait l'avion... Après, je te laisse tranquille.

Laureano avait offert une cigarette à bout doré à l'inspecteur, puis ils avaient repris leur marche en silence jusqu'au coin de la rue où une haute cheminée penchait dangereusement.

– Je suis d'accord pour t'éclairer, Bernabé, mais à une condition...

– Je t'écoute...

– Tes collègues de Lyon se conduisent comme ceux d'en face. On m'a raconté la manière dont ils ont traité Paco Perez qui n'a jamais rien eu à voir dans cette histoire. On l'a obligé à se tenir agenouillé pendant des heures sur une règle après lui avoir défoncé l'estomac à coups de botte, sachant qu'il avait un ulcère... Ce que je veux, c'est qu'ils libèrent Melchora Manero avec qui j'ai combattu devant Brihuega tenue par les Italiens de Mussolini... Elle n'a rien à faire entre leurs mains.

L'inspecteur s'était appuyé sur un muret pour noter le nom dans son carnet.

– Si tu m'avais demandé pour Perez, je t'aurais franchement dit que ce n'était pas possible. Ils le tiennent enfin et ils en profitent pour le charger au maximum. Melchora, c'est dans mes moyens. Je m'en occupe dès mon retour, tu peux compter sur moi.

Ils étaient entrés dans un café pour boire une bière. La voix de Piaf sortait d'un poste radio posé sur une étagère et s'insinuait dans le brouhaha :

*C'est peu de chose la vie en somme,
Tout ça, c'est d'la faute à ses yeux
Aux tiédeurs des matins
À son corps près du mien...*

Laureano avait commandé les consommations au bar et ils s'étaient dirigés vers une petite pièce déserte, leurs demis à la main.

– La photo a été prise sur l'aérodrome de Dax, dans les Landes, en juillet 1948. Je revenais d'une mission clandestine en Espagne. Les autres étaient venus m'accueillir.

– Tu pilotais ?

Il avait ri en se rejetant contre le dossier de sa chaise.

– Piloter, moi ? Non, je n'ai même pas le permis de conduire ! Le compagnon qui tenait le manche s'est aujourd'hui retiré de l'action... Écoute : avant-hier, après ton coup de fil, j'ai repris contact avec certaines personnes qui, si elles désapprouvent le carnage de la rue Duguesclin, n'accepteront jamais de le dire publiquement. Elles sont conscientes que l'attaque sanglante du fourgon a fourni un prétexte en or à l'État français pour liquider la résistance libertaire à Franco. Ton enquête sur cette vieille histoire en est une preuve supplémentaire. Jusqu'où allez-vous remonter ? Jusqu'en 1936 ?

Ne sachant que répondre, Bernabé s'était focalisé sur l'aspiration de la mousse compacte qui flottait à la surface de sa bière. Il commençait à bruiner quand Laureano l'avait accompagné jusqu'à la gare, de l'autre côté de la Seine. Il avait attendu l'immobilisation du train le long du quai pour glisser quelques mots à l'inspecteur, en confidence, juste avant qu'il n'escalade les marches de la voiture :

– Si j'étais à ta place, j'irais faire un tour sur l'aérodrome de Guyancourt. C'est tout ce qu'on m'a autorisé à te dire. Bon voyage !

L'inspecteur était arrivé à temps à Paris pour s'offrir une séance de cinéma sur les Grands Boulevards. Il s'était laissé tenter par *Quand la ville dort*, curieux de voir si le cinéaste était à la hauteur du roman dont il s'était inspiré. En sortant, il s'était contenté d'un sandwich au jambon et d'un verre de beaujolais, accoudé au zinc d'une brasserie de la rue Taitbout. Il avait quitté son hôtel du quartier de la gare de l'Est assez tôt, le lendemain matin, pour prendre un taxi qui l'avait emmené vers Guyancourt, un bourg perdu dans une morne campagne, bien après Versailles. L'aérodrome se trouvait à quelques centaines de mètres du clocher. Des hangars, des abris fortifiés, des casernements datant de l'occupation allemande, bordaient un vaste champ nivelé sur lequel stationnaient une quinzaine d'avions. À l'entrée des bureaux, l'inspecteur avait exhibé sa carte de police, et on l'avait laissé aller à sa guise à l'intérieur des installations. Il avait d'abord traîné sur la piste, la photo à la main, mais aucun des avions ne correspondait à celui qui l'intéressait. Puis, deux ouvriers lui avaient ouvert les lourdes portes des hangars dont les murs portaient encore les traces d'inscriptions en lettres gothiques. Après avoir contourné un hydravion de chez Latécoère et un antique biplan qui avait dû survoler le Chemin des Dames au temps des égor-

gements, Bernabé s'était immobilisé devant l'hélice en bois d'un zinc qui ressemblait en tout point à celui qu'il cherchait. La forme allongée du fuselage, les ailes, le cockpit, les fenêtres latérales, tout correspondait.

À sa demande, le responsable de l'aérodrome avait sorti d'une armoire métallique le dossier concernant l'appareil.

– C'est bien le Norecrin immatriculé F-BEQB dont il est question... Tout est en règle, à première vue... Il n'a pas bougé de sa place de garage depuis plus de deux ans, mais le propriétaire s'acquitte régulièrement des cotisations et des frais...

– Et quand il bougeait, il allait où ?

Il avait feuilleté les liasses classées dans la chemise.

– Angoulême et Saint-Jean-d'Angély en 1949, Dax et Biarritz l'année précédente, à l'automne 48...

– On peut savoir à qui il appartenait, et qui le pilotait ?

– Pour chaque plan de vol, j'ai la signature du même pilote, Primitivo Gomez, avec les références de sa licence qu'il a obtenue en 1945 à Saint-Jean-d'Angély justement... Il est de nationalité espagnole. Le propriétaire est un dénommé Georges Fontenis. Il a déclaré une adresse à Paris, le 3 rue Ternaux dans le 11^e.

Bernabé avait sursauté à l'énoncé du nom de Fontenis, un type décidé qui avait pris la direction de la Fédération anarchiste française quelques mois plus tôt. Le chauffeur de taxi l'attendait au bar de l'aéroclub, et l'inspecteur l'avait invité à manger une omelette au fromage avant de reprendre la route. Il s'était fait déposer devant le 3 de la rue Ternaux qui correspondait au siège du *Monde libertaire*, l'hebdomadaire de la Fédération anarchiste. Bernabé avait poussé la porte de la boutique. Les murs de la pièce étaient recouverts d'affiches et il fallait pour avancer faire attention aux piles de journaux, de livres, de brochures

posées n'importe où. Il s'était approché d'une jeune femme occupée à plier des tracts qu'elle glissait ensuite dans des enveloppes Kraft.

– Vous pouvez me dire où je peux trouver monsieur Georges Fontenis ?

Elle n'avait pas interrompu son travail pour lui répondre.

– Ça dépend de qui le demande...

– Inspecteur Bernabé de la police lyonnaise. Si vous le croisez, dites-lui que je ne suis pas en mission officielle, et que je voudrais bien faire un petit tour en avion en sa compagnie. À Guyancourt par exemple. Il comprendra... Il peut me rejoindre devant un demi au café Charbon de la rue Oberkampf, à droite du bar.

Une demi-heure plus tard, alors qu'il entamait sa deuxième bière, un homme de taille moyenne au front dégagé, la trentaine sportive, était venu s'asseoir face à l'inspecteur avant de planter son regard clair dans le sien.

– Georges Fontenis. On m'a dit que vous me cherchiez...

Bernabé avait poussé la photo vers lui.

– Oui, pour une conversation amicale... Il y a cinq hommes devant la carlingue, mais c'est le zinc qui m'intéresse. J'ignorais que les anarchistes se passionnaient pour le Ciel, mais je sais qu'il vous appartient et qu'il prend la poussière dans un hangar de l'aérodrome de Guyancourt.

Fontenis avait fait glisser son doigt sur la photo pour souligner les visages.

– Vous me prenez pour un idiot : il y a au moins un des Lyonnais impliqués dans la fusillade de la rue Duguesclin dans le lot...

– J'en vois trois pour ma part, mais je vous répète qu'en ce moment je veux simplement comprendre pourquoi vous vous êtes porté acquéreur d'un avion Norecrin il y a un peu plus de trois ans alors que, manifestement, la voltige n'est pas votre loisir préféré !

Le militant anarchiste s'était fait servir un panaché, s'amusant à trinquer avec le policier.

En septembre 1948, vos collègues de la Direction de la Sécurité du Territoire m'ont convoqué dans un endroit beaucoup moins agréable que celui-ci pour me poser les mêmes questions. Je vais me contenter de vous faire les mêmes réponses : j'assume pleinement le fait d'avoir servi de prête-nom pour l'achat de cet avion que j'ai payé avec le million et demi de francs remis par une organisation combattante antifranquiste. J'ignore à quoi il a pu servir, mon rôle consistant à payer tous les frais d'entretien et de stationnement avec le solde de l'argent. Maintenant je vous laisse. On est en plein bouclage de la prochaine édition du *Monde libertaire*, il faut que je relise encore deux ou trois papiers.

À Lyon, le quadrillage des quartiers habités par les Espagnols avait baissé d'intensité mais plusieurs centaines de personnes restaient, d'une manière ou d'une autre, à la disposition de la police. Bernabé s'était plongé dans la consultation des rapports de perquisitions, une lecture laborieuse qu'il s'appropriait à abandonner quand un nom avait soudain attiré son regard : celui du pilote de l'avion, Primitivo Gomez. Il avait immédiatement décroché son téléphone pour appeler le gardien Robert dont le nom et le matricule figuraient sur le procès-verbal.

– Inspecteur Bernabé à l'appareil... J'aurais besoin de savoir où a été transféré Primitivo Gomez que vous avez arrêté il y a trois jours à la Guillotière ?

– Primitivo Gomez ? Il faut que je m'y retrouve dans tous ces noms à coucher dehors... Voilà... Il se planquait dans un gourbi de la rue de la Thibeaudière sauf que ce n'est pas lui qu'on a alpagué, inspecteur. Il s'était déjà envolé...

– Je viens de lire votre rapport, Robert ! Vous avez bien écrit que vous lui aviez mis la main dessus ! Non ?

La voix du policier s'était soudain rabougrie.

– C'est ce que je croyais... Ils se ressemblent tous... En fait, celui qu'on a mis dans le fourgon s'appelle Antonio Ortiz Ramirez. Un dur à cuire... Il ne s'est pas laissé faire !

L'inspecteur failli lâcher le combiné.

– Vous êtes sûr ? Vous pouvez répéter son nom ?

– Antonio Ortiz Ramirez... On l'a traité ici, au commissariat du 7^e, mais comme ça débordait de partout il a été transféré dans le centre de regroupement, aux casernes de la Part-Dieu, l'entrée côté boulevard Deruelle...

À peine le téléphone raccroché, Bernabé introduisit un formulaire officiel entre les rouleaux de la Japy et remplit les cases en frappant les touches à l'aide de ses deux index. La feuille retirée de la machine, il la décora de deux tampons et d'une signature. La 202 de service était libre. Il ne lui fallut qu'une dizaine de minutes pour se rendre sur place. Surveillés par quelques gardes mobiles, une vingtaine d'hommes étaient parqués dans une salle des anciennes écuries du 2^e régiment de Dragons dont la devise, « *Da materiam splendescam¹* », disparaissait lentement sous les coulures. Il présenta l'ordre de transfert et sa carte tricolore à un militaire qui chargea l'un de ses collègues d'aller chercher le prisonnier. Quand ce dernier leva la tête, arrivé près de la porte, il écarquilla les yeux et réprima un cri en découvrant le visage de celui qui venait le chercher.

– Vous êtes tout seul pour convoier cet énergumène, inspecteur ?

Bernabé obligea Antonio Ortiz à joindre ses mains dans son dos pour lui passer les menottes.

1. *Donne-moi l'occasion de briller.*

– C’est urgent... Une confrontation... Si on attend d’être en effectif, on ne s’en sort pas...

Il avait attendu que la voiture dépasse la rue Garibaldi pour s’arrêter et libérer Antonio Ortiz des bracelets. L’Espagnol l’avait pris dans ses bras.

– Comment tu as fait pour me retrouver, vieux frère ?

L’inspecteur Bernabé l’avait regardé avec insistance, incapable de prononcer le moindre mot. Les images, d’une netteté émouvante, défilaient dans sa tête : les combats contre l’Afrika korps de Rommel dans les rangs des Forces françaises libres du général de Lattre de Tassigny, la campagne de Tunisie la prise de Bizerte, le débarquement en Provence, la libération du Sud de la France, la percée jusqu’au cœur de l’Allemagne, la distinction remise par le général de Gaulle à l’ancien commandant de la 25^e division de l’Armée républicaine espagnole pour sa bravoure face aux nazis...

L’inspecteur passa furtivement le revers de sa main sur ses yeux pour effacer le trouble.

– Ce serait beaucoup trop long à t’expliquer... Je te dépose où tu veux...

– J’ai des amis sûrs près de Cailloux-sur-Fontaines, au-dessus de Rillieux-la-Pape... Allez, raconte !

– Tu vas être déçu, mais la vérité m’oblige à dire que je ne te cherchais pas : on est ensemble par hasard. Je travaille sur l’enquête qui a déclenché tout ce bazar. C’est même moi qui en suis à l’origine : j’étais de permanence quand on a retrouvé la voiture des tireurs fous, dans le canal de Jonage. La tournure que ça a pris ne me plaisait pas du tout. Je me suis plus spécialement occupé d’une enquête annexe à propos d’une photo prise sur l’aérodrome de Dax, en septembre 1948...

– Et j’aurais été dessus ? Ce n’est pas possible, j’ai toujours fait attention à ne pas laisser de traces...

L'inspecteur franchit le fleuve à hauteur du parc de la Tête d'Or, n'empruntant que de petites routes peu fréquentées.

– Tu n'y étais pas, mais il y avait Laureano Cerrada Santos qui m'a mis sur la piste du Norecrin planqué dans un hangar de Guyancourt. De fil en aiguille, j'ai remonté la piste jusqu'à Georges Fontenis, votre prête-nom, collectant au passage l'identité du pilote, Primitivo Gomez chez lequel tu avais trouvé refuge.

– Beau travail, inspecteur ! Tu n'aurais pas une cigarette ?

– C'est comme ça que tu me remercies, en te foutant de ma gueule ? Si tu me disais plutôt ce que tu faisais avec ce zinc ?

Antonio Ortiz avait tiré deux longues bouffées avant de lui répondre.

– Primitivo était pilote dans l'aviation républicaine, puis il avait obtenu sa licence française juste après la guerre. Je crois que c'est lui qui a eu l'idée d'acheter un avion pour passer du matériel ainsi que des clandestins en Espagne. Un jour qu'on refaisait le monde devant une bonne bouteille, l'un d'entre nous a proposé d'aller plus loin. En étudiant l'agenda de Franco, il s'était aperçu que le Caudillo présidait chaque année, au début du mois de septembre, les régates de San-Sébastien, entouré par toute une armada d'officiels, de gradés, de ministres. Grâce à Laureano, on a pu récupérer une dizaine de bombes incendiaires piquées par son groupe de résistance dans un dépôt de la Luftwaffe... On a ouvert une trappe dans le plancher du zinc et on s'est envolés de Dax, le dimanche 12 septembre au matin pour offrir un feu d'artifice à Franco.

L'inspecteur ne cessait de quitter la route des yeux, captivé par ce qu'il entendait. Plusieurs fois, les roues de la 202 tutoyèrent le bas-côté.

– Primitivo avait établi le plan de vol. Un peu plus de

cent kilomètres pour l'aller alors que l'autonomie était quatre fois plus importante. Une bonne demi-heure pour atteindre l'objectif. On avait prévu de se poser dans un champ, près d'Hernani, de faire sauter le zinc avant de gagner le maquis vers une base de repli... On était en vue de la baie de la Concha quand ça s'est gâté. Une formation de quatre avions de chasse a fondu sur nous pour nous intimider et nous contraindre à atterrir. Primitivo a retrouvé ses réflexes des combats de la guerre civile. Il a piqué droit sur la mer en nous gueulant dessus pour qu'on largue les bombes dans la flotte. On a pu reprendre de la vitesse, puis l'avion a longé la côte en rase-motte jusqu'à l'espace aérien français. Je crois que l'Espagne a protesté contre la violation de son territoire, et que Fontenis a eu des ennuis avec vos services secrets...

– Oui, c'est ce qu'il a laissé entendre avant-hier quand je l'ai rencontré.

L'inspecteur Bernabé déposa le commandant Antonio Ortiz Ramirez à l'entrée du village de Cailloux-sur-Fontaines. Il attendit que sa silhouette disparaisse derrière le muret d'une ferme pour faire demi-tour. Le commissaire Fromentin l'attendait au commissariat central pour lui signifier sa mise à pied. Convoqué devant la commission de discipline, il fut radié de la police nationale quinze jours plus tard. Personne ne lui transmit la carte postale envoyée de Bolivie au dos de laquelle un correspondant qui signait Norecrin F-BEQB avait écrit : « *Merci pour la balade* ».

Dernière parution : *Novellas* (tome 1), le Cherche midi ; *Caché dans la maison des fous*, Bruno Doucey éditeur.

PORQUE TE VAS
Jeanne Desaubry

Valérie avance dans les rues de Paris. Ses yeux cueillent les néons, les affiches, les vitrines... Difficile de cacher sa curiosité provinciale. Pourtant, elle serait prête à tout afin de passer pour une jeune Parisienne blasée plutôt que pour une oie blanche nancéenne. Ce qu'elle est.

Dans sa démarche, transparaît le ravissement de se tenir là, en plein Quartier Latin. La sacoche qui bat sa hanche contient les papiers enfin dûment tamponnés. Bien sûr, elle habitera la banlieue, loin du cœur palpitant de sa future vie, mais elle sera là, au sein du Paris étudiant, intellectuel, foisonnant, dont elle a toujours rêvé... Elle écouterait d'émérites professeurs lui parler de Sartre et Camus, de Borges et de Deleuze. Elle fréquentera la bibliothèque vénérable sous son dôme, elle s'assiéra sur des bancs qui ont vu passer le cul de l'intelligentsia française. L'idée la fait sourire.

Elle n'a aucune conscience de sa beauté. Elle sait que les hommes la regardent, mais elle n'y voit que leur appétit pour le rut qu'elle affronte depuis bientôt dix ans. Depuis que le tonton a commencé à lui caresser subrepticement les cuisses, et puis le curé qui la serrait sur ses genoux, et son voisin en

quatrième qui se branlait en classe... Elle se demandait bien ce qu'il fabriquait sous sa table en la regardant, celui-ci. Sa copine Julie, plus avisée qu'elle sur ces choses-là, lui avait expliqué... Et tous les autres depuis, dans la rue ou le métro, ceux qui sifflent ou qui la hèlent avec des mots qu'elle refuse d'entendre... Presque chaque jour.

Elle croit que c'est comme ça pour toutes les filles, subit en soupirant les yeux qui collent à sa poitrine, à ses fesses.

Le vent se lève soudain rue des Écoles, une bouffée chaude qui soulève les longues mèches blondes qui entourent un délicat visage pâle de madone médiévale. La finesse de ses attaches, la démarche légère, le sourire de joie intérieure. Oui, on se retourne sur elle, mais elle, elle l'ignore.

Action Custine. *Cría Cuervos*. Carlos Saura... L'affiche lui met immédiatement en tête la chanson qui tourne en boucle sur les radios depuis que le film a eu le grand prix du jury à Cannes, le mois dernier. Valérie regarde sa montre. Aura-t-elle le temps ? La tentation est grande. Si elle ne voit pas le film maintenant, il lui faudra attendre plusieurs semaines dans sa ville de province. Son emploi d'été, destiné à couvrir une partie des frais de ses études, lui laisserait-il le temps d'y aller ? Et puis sa mère lui reprochera encore d'avoir des goûts morbides, le film a mauvaise réputation auprès des grenouilles de bénitier qui n'y comprennent rien... Elle a beaucoup travaillé pour avoir une mention à son bac, elle a bien le droit à une récompense, non ?

Angoisse soudaine. Elle ne connaît pas le prix du billet de cinéma. La honte empourpre ses joues, aller se renseigner ? Elle qui voudrait passer pour une Parisienne détachée... Son petit porte-monnaie ne contient plus grand-chose. Elle a fait une folie tout à l'heure. En sortant des bureaux de la Sorbonne, elle a pris un « pot » en terrasse,

place Saint-Michel. Le prix de l'Orangina l'a sidérée, mais elle a gardé l'air détaché en sortant son billet. Avouer qu'elle a pioché dans le sac de sa mère ? Jamais... Mais ce n'est pas avec son argent de poche misérable qu'elle pourra mener la vie dont elle rêve. Son père lui a souvent promis des sous, mais il les laisse plutôt au bistrot, quand il refait le monde avec les copains après la distribution de *L'Huma*. Valérie aime bien les potes de son père. Ils la connaissent depuis qu'elle est petite, et ça l'amuse de les entendre râler après les patrons. Sa mère, elle, elle crache sur les cocos.

Non, il ne lui reste plus grand-chose dans son porte-monnaie, assez, pas assez ? Valérie s'approche pour regarder, l'air de rien, si le prix est affiché.

Étudiant, prix réduit, elle ne voit pas bien l'affichage. Un groupe de jeunes est massé, les filles rient aigu, les garçons se bousculent. L'un d'entre eux se retourne brutalement, la heurte, le porte-monnaie tombe, ils se penchent en même temps pour le ramasser, les fronts se choquent. Ils se sourient, le cœur de Valérie saute, le garçon est magnifique. Peau de velours, bouche gourmande, prunelle chaude, une mèche caresse le front. Un coup de chaleur, une mollesse au ventre de la jeune fille, elle se sent gauche, sottée, gourde, ne sait que dire, se masse le front.

Il est espagnol. Son accent la fait fondre à chaque mot. Il s'excuse, se présente. Il se prénomme Miguel. Il lui propose de payer sa place, car la monnaie échappée a roulé dans une rainure inatteignable. Elle bredouille, ne sait quoi dire, finalement hausse des épaules minces :

– D'accord, c'est gentil. Mais il ne faut pas vous sentir obligé.

De bonne grâce, les autres l'incorporent dans le groupe. Les filles sont vêtues de longues tuniques multicolores, leurs cheveux sont teints de toutes les couleurs, elles portent

de gros bijoux exotiques. Elles, elles sont allemandes. Les garçons sont espagnols. Ils viennent d'un foyer pour jeunes étudiants, y ont fait connaissance.

Valérie sourit, se sent soudainement abominablement tarte avec son jean patte d'éph à taille basse et son pull court. Quand elle s'assied, on voit ses reins, sa mère hurle que c'est indécent, elle s'est échappée avant qu'elle ne la voie partir.

Miguel s'assied à côté d'elle sur le fauteuil de cinéma. Il veut savoir son nom, ce qu'elle fait, elle ment un peu, elle dit qu'elle est étudiante en lettres, qu'elle prépare sa licence. Elle se donne un ou deux ans de plus, elle mouille ses lèvres, et son cœur cogne, cogne...

Miguel étudie la médecine à Madrid.

– L'Espagne est oune pays dé mierda. Tou sais, ils né veulent pas qu'oune fille a oune petit ami... Pas avant dé sé marier. Ensuite, tou peux faire cé qué tou veux, tout le monde s'en fiche. C'est oune pays de l'hypocrissie ; tou comprends ?

Valérie s'amuse, sourit, ses fossettes allument des étincelles dans le regard du jeune homme. Il sent un peu la sueur, elle hume, choquée de se sentir attirée par l'aisselle qui s'ouvre quand il pose son bras sur le dossier derrière elle, une main ferme, conquérante, sur l'épaule gauche de sa voisine.

Sur l'écran, la petite Ana ferme très fort les yeux pour faire apparaître sa maman, rejette la tendresse de sa tante, met en joue le séducteur, parle à ses poupées, et Valérie oublie un peu son voisin, happée par la magie de la toile et la mélancolie féroce du film. Un peu seulement, car la présence magnétique de Miguel l'aimante.

Miguel a remonté la main, joue dans les frisons de la nuque, caresse le cou de la jeune fille. Quand les lumières se rallument, il se penche vers elle, l'embrasse doucement.

Reste avec moi, reste, tu veux ?

Rester, où ?

C'est d'abord en groupe rieur chez un ami, une chambre minuscule, au 7^e, en passant par un escalier de service étroit et raide comme une échelle. La boisson, un mauvais mélange de picrates plus ou moins frelatés qui se prétend sangria, tisse un filet amer dans la bouche de Valérie, mais les baisers de miel de Miguel chassent l'amertume et lui laissent le cœur bégayant. Et puis soudain, c'est la dispute. Une fille se lance dans une diatribe politique qui fait bondir Miguel. Il lui crache son mépris.

Pauvre conne gauchiste !

Les autres se moquent, il semble à Valérie qu'une des Allemandes les regarde de travers. Elle avait des vues sur le bel hidalgo, peut-être ?

Miguel part en la tirant par la main, la tête de la jeune fille tourne un peu, elle ne reconnaît pas l'Espagnol ; sa colère l'effraie soudain.

Valérie sait que l'heure du dernier train est passée. Il lui faut trouver un téléphone, mais sa tête tourne décidément. Quand elle arrive enfin à trouver la monnaie pour une cabine publique dans la rue qui les emmène, où ? elle racroche presque au nez de sa mère qui hurle une angoisse et des reproches qu'elle répétera des semaines, la jeune fille le sait. Son ingratitude, tous les sacrifices qu'elle fait sans cesse pour elle, sa responsabilité, la revanche sur le père qui les a laissées, un beau salaud celui-là... Valérie sait tout ça par cœur, et ce soir, elle ne veut pas l'entendre.

Tou reste avec moi ? Reste avec moi cette nuit... jé té désire comme oun fou, tu es si belle... Tou vois les étoiles qui brillent pour nous ? Tou crois au destin ?

Miguel s'est calmé, le voici de nouveau irrésistible, tendre, charmeur. Comment lui dire non ?

Conciliabule. Il est plus de minuit. Miguel l'entraîne en riant sous cape dans un escalier, chuchotant, lui faisant signe de ne pas faire de bruit, marchant sur la pointe des pieds.

C'est ouï ami colombien, il va nous laisser sa chambre.

Valérie ne discute pas, elle veut juste s'allonger, laisser les mains de Miguel courir sur sa peau, l'échauffer comme un soleil, et peu importe les draps douteux du copain qui s'éloigne en maugréant après un regard concupiscent sur les hanches de la fille.

Le reste appartient aux étoiles, que Miguel a invoquées et qui brillent sur les deux jeunes corps.

Putain, mon salaud, tu vas avouer, je te le promets.

Miguel est assis sur une chaise inconfortable et ça fait des heures que ça dure. Le poignet droit étiré, menotté au radiateur qui fonctionne à bloc. La vessie prête à éclater, travaillé au corps par les flics qui l'ont secoué, taloché, bousculé sans se gêner, et maintenant depuis des heures, cet homme qui lui répète toujours la même chose.

Miguel a renoncé à se défendre, il est au bord de s'évanouir de fatigue, de faim. Son ventre se tord, il ne peut pas s'empêcher et vomit une bile qui macule sa chemise et tapisse le sol entre ses pieds.

Mais c'est un dégueulasse !

Le flic jaillit de son fauteuil et fond sur le jeune Espagnol. La claque part, éclatant la lèvre de Miguel qui se met à gémir. Sa vessie lâche, le flic se déchaîne. Les coups pleuvent.

Fernandez, arrête tes conneries. Lâche-le maintenant, ça va comme ça !

Le poing s'arrête au-dessus du jeune homme étendu à terre. La chaise s'est renversée et dans l'épaule étirée au maximum par les menottes, quelque chose a craqué. La

douleur s'est répandue soudain comme une vague brûlante qui fait hurler Miguel.

Fernandez sort en claquant la porte violemment.

Une silhouette massive se penche sur le jeune homme, le relève, le pose sur sa chaise.

Merde. Il t'a pas fait de cadeau !

Le spectacle est pitoyable. Sang et morve maculent le visage de celui qui n'est plus qu'un gamin apeuré.

Ton épaule est démise, on dirait ?

Miguel a perdu son français depuis qu'on lui fait répéter inlassablement son nom, sa date de naissance, son adresse à Madrid, la profession de ses parents, et ce qu'il fait en France, et pourquoi il ne veut pas dire ce qu'il faisait mardi entre dix heures et treize heures ?

On va te trouver un docteur. T'as pas eu de chance de tomber sur Fernandez. Tu sais comment il a appelé son petit dernier ? Salvador, à cause de Puig i Antich. Ah, je vois que tu commences à comprendre. L'anarchiste condamné à mort il y a deux ans, et exécuté au garrot. Fernandez, lui, il est né dans un camp près de Valence. Son père exécuté par les fascistes, pardon, les militaires. Forcément, ça laisse de la rancune. Et toi, avec ton père officier...

Yé né comprends rien. Yo digo que no entiendo ¡ Nada ! Nada...

Depuis le bureau sur lequel il s'est posé d'une fesse, le grand flic regarde le gamin.

De toute façon, on ne va pas te garder beaucoup plus longtemps... Le consulat a appelé. Avoir un papa général c'est bien utile, parfois. Quelque chose me dit que tu dois le savoir.

Vitry-le-François dans quinze minutes. Le contrôleur tape depuis un moment à la porte des toilettes d'un wagon de seconde classe.

Il y a quelqu'un ? Contrôle des billets. Sortez s'il-vous-plaît !

Quand il se décide à manœuvrer la fermeture avec le carré de service, la porte continue à résister. Quelque chose coince. Dans l'interstice, sur le sol souillé, l'homme en uniforme bleu marine voit un pied. Une petite pointure, un jean... Une femme ou une jeune fille...

Vache, c'est quoi ce bordel ?

L'homme pousse sur la porte qui s'ouvre un peu. La jeune fille est tassée au sol, la tête détournée comme si elle ne voulait pas voir la suite. Le sol sale sur lequel ses mains traînent. Son chemisier déchiré. Sa langue qui sort, obscène. Le jean à demi baissé. Le contrôleur déglutit par réflexe. Les yeux de la victime sont fixes, sur le visage s'étalent des plaques violacées, dans les yeux des vaisseaux ont éclaté. L'homme ne se pose même pas la question des premiers secours à donner. Des pensées pour ses filles adolescentes se bousculent dans sa tête, une émotion lui serre le ventre. Pendant un temps, il ne sait quoi faire, à part respirer fort pour tenter de contrôler des spasmes qui le secouent.

Avec une infinie tristesse, il déboutonne sa vareuse de service, et l'étend au sol sur la gamine massacrée.

Il se dirige ensuite vers le téléphone qui le relie à la cabine du conducteur. Pas la peine de demander un médecin. Au prochain arrêt, le train sera détourné sur une voie de garage. On devra déplacer les voyageurs, il faudra rattraper le temps perdu, arriver à l'heure. Il bloque un sanglot sec. La gamine n'arrivera nulle part. Ce sont les flics qui l'attendent, et puis, plus tard, l'obscurité d'une tombe. Il pense à la mère, au père, il se dit que c'est un jour noir.

– Tu vois Miguel, si on savait ce que tu as fait mardi matin, ce serait bien.

Le grand flic vient d'entrer dans la chambre d'hôpital. Miguel s'en sort sans casse. Épaule luxée, deux points de suture sur l'arcade. Il n'est plus menotté au lit, comme au départ, après son transfert à l'Hôtel-Dieu.

Le consul d'Espagne est passé le soir, lui a remis des vêtements propres, un billet de train. Les vacances sont terminées.

Fernandez, c'est un têtard. Il ne lâchera pas. Est-ce que tu sais ce que c'est, les commissions rogatoires internationales ?

Miguel qui ignorait le flic se tourne vers lui, involontairement.

Tu vois, s'il trouve assez d'éléments, il demandera au juge le droit d'aller te voir chez toi. Et je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il en fait une histoire personnelle. Il ne te lâchera pas.

Miguel est allé chercher ses bagages à l'auberge de jeunesse. Le dortoir a été retourné à deux reprises par des policiers sans délicatesse. Tout y est passé. La directrice était furieuse. Tellement, qu'elle n'a rien fait pour les aider. Elle ne leur a même pas dit que, lorsqu'ils ont embarqué Miguel, il a demandé à ses copains espagnols de donner ses affaires à la belle aubergiste. En attendant qu'il revienne. Un petit jeune sympa, poli et tout. Et elle, les flics, depuis 68, elle ne les porte pas dans son cœur.

Quand il est repassé, quelle misère, le bras en écharpe, une arcade ouverte, un œil violacé, tas de fachos ! Elle lui a rendu son petit sac de voyage et lui a souhaité bon retour. Un jour, elle ira en Espagne. Il y a bien les généraux, c'est vrai, mais il y a aussi des plages fantastiques. Elle soupire.

Miguel est dans le train. Dans le filet, au-dessus de sa tête, son sac qu'il voudrait bien attraper, mais avec son bras

en écharpe, pas facile. La jolie jeune femme brune, en face de lui, se fait un plaisir de lui descendre. Tandis qu'elle tend les bras en l'air, Miguel admire les seins sous le tissu tendu de son chemisier. Il lui fait son sourire craquant, glisse le sac sous ses pieds, tend la main pour attraper un rectangle de papier.

Dans le couloir, un fumeur a laissé une vitre baissée.

Miguel se plante devant. S'aidant des dents, il déchiquette le billet Paris-Nancy poinçonné qu'il avait gardé comme souvenir. Les confettis s'envolent. La frontière n'est pas loin. Tant pis pour les souvenirs. Il peut s'en faire d'autres avec la jolie brune, par exemple. En espérant que celle-ci ne se lance pas comme l'autre cinglée dans des discours politiques procommunistes. Il ne supporte pas. C'est vrai aussi qu'il a pris un pied pas possible à lui serrer le cou jusqu'à ce qu'elle se taise.

Et ça a été meilleur que de la baiser. Rien que d'y penser...

Miguel retourne s'asseoir en face de la brunette.

Vous parlez espagnol, mademoiselle ?

Dernière parution : *Poubelle's girls*, éditions Lajouanie

**LE CIMETIÈRE
DES DEUX MÈRES**
Pierre Domenges

« Esteban, je vais compter lentement jusqu'à cinq et vous vous réveillerez ! »

L'homme entama le décompte puis claqua des doigts. Esteban ouvrit doucement ses paupières et resta quelques secondes les yeux fixés vers le plafond garni de moulures anciennes. Puis d'une voix encore lointaine, il se mit à raconter toujours le même rêve.

Les gens couraient dans cette grande maison, ils se dirigeaient vers une porte et tentaient de l'ouvrir, une femme criait en se tenant la tête de ses deux mains, il me semble la connaître.

Le thérapeute quitta le siège installé près du canapé et reprit sa place derrière son bureau.

C'est encore cette scène de panique dont vous me parliez déjà lors de notre dernière séance, y avait-il plus de détails cette fois-ci ?

Non je ne pense pas, c'est déjà si loin, au contraire tout semble se brouiller.

C'est encore tôt, les bienfaits de la séance peuvent se révéler bien plus tard.

Esteban repartit dans ses pensées encore entravées par l'hypnose :

J'ai toujours cru que j'étais un enfant volé... Après tout, ma salope de mère reniflait sans cesse le cul des curés et des cornettes, ils étaient responsables de ce trafic. Peut-être suis-je vraiment un de ces enfants, peut-être n'ai-je rien à voir de l'ordre du génital avec Rosalia Suarez...

Le patient prononçait ce nom en appuyant chaque syllabe tout en forçant une grimace de dégoût. L'évocation de cette femme semblait le tirer des restes de son sommeil.

Dès qu'il fut sorti du cabinet, il se rendit à pied au cimetière de *La Almudena*, emprunta la longue allée au bout de laquelle se trouvait l'imposant tombeau de Rosalia Suarez, il s'assit au bord de la stèle et sortit une bière de sa besace. Il tournait le dos à la grande croix qui portait en son centre le médaillon de la femme brune au regard féroce, ses yeux balayaient les autres monuments funéraires. Esteban ne pouvait s'empêcher de penser que la tombe de sa vraie mère était blottie, anonyme, abandonnée entre les grandes carcasses de pierre arrogantes et austères des dignitaires du régime franquiste.

En quelque sorte, il était lui aussi un dignitaire déchu du régime. Il avait passé son enfance à « El Canto Del Pico », le nid d'aigle de Franco à quelques kilomètres de Madrid. Le Caudillo s'y réfugiait lorsque des rumeurs d'attentat circulaient. À l'époque, le manoir construit au début du siècle ressemblait déjà à une maison hantée. Il était entretenu par Rosalia Suarez qui y logeait avec son fils depuis la mort d'Antonio Suarez, phalangiste zélé et ami de Franco. Esteban ne connaissait de cet homme que le portrait terrible dans un cadre doré et le souvenir d'un regard de lame, le même que celui de sa mère. Un visage de pierre grise, pareil à ces tombeaux oubliés fleuris de couleurs plastiques

délavées. Il lui restait aussi l'angoisse de ce moment, ce geste quotidien, lorsque sa mère, avant d'amener Esteban à l'école, s'arrêtait devant la photo d'Antonio Suarez et forçait son enfant à saluer son père mort en tendant le bras. Esteban avait peur de ce dieu de pacotille et Rosalia Suarez prenait de force le bras de son enfant et le tirait violemment en le serrant jusqu'à ce que chaque petit doigt se déplie. Vingt ans après, il se retrouvait à boire des bières assis sur le corps de granit de cette femme de pierre. Aucun trait de ce qui pouvait ressembler à l'âme d'une mère ne s'invitait dans ses souvenirs. Rosalia n'était rien d'autre que l'épouse de cet homme dont on parlait souvent dans des articles de journaux qui commençaient à évoquer les nombreux tortionnaires du temps de Franco. Antonio Suarez y était souvent cité, héros militaire, fervent catholique qui se vantait de savoir s'occuper des communistes. La maladie emporta le soldat, Esteban était très jeune. Franco, reconnaissant, confia sa maison-refuge à Rosalia. Elle y éleva Esteban dans l'austérité des boiseries inquiétantes et des roches scellées qui constituaient les parois des murs sombres. Franco ne s'annonçait jamais, la maison devait être toujours prête pour le recevoir avec sa garde rapprochée constituée de policiers, de quelques conseillers et d'une cohorte de médecins. Esteban l'avait croisé quelques fois, c'était un vieil homme, mais il ne faisait pas peur, il paraissait inoffensif, il parlait peu. Parfois, il regardait l'enfant et marmonnait d'une voix tremblante : « *Tu es le fils d'Antonio Suarez* ». Ce fut la seule parole qu'Esteban entendit de lui.

Il ne restait aucune bière, le froid de novembre se faisait plus mordant, l'orphelin prit le chemin de la sortie du grand cimetière. Cette fois-ci, ce n'étaient que de petites dalles qui occupaient son regard, les sépultures des pauvres dans lesquelles gisaient les cadavres des innocents. Este-

ban cherchait un signe abandonné entre les herbes mortes au creux de chaque fissure qui aurait pu lui murmurer doucement : « *Je suis là, je suis celle, je suis celle-là...* ». Un signe que lui seul aurait senti et qui lui aurait permis d'enterrer à jamais sa fausse mère et son imposant caveau.

Le bruit du boulevard ensevelissait un peu plus l'arrogance des bourreaux et le silence des anonymes, sa gorge se serrait à mesure qu'il retrouvait le monde des vivants, la fanfare des amnésiques.

Madrid s'étendait autour de ses propres drames, obstinément plantée au centre de l'Espagne. Sa couronne se déployait, étirant ses larges bras comme pour tenter de rejoindre océan et Méditerranée. Comme si le destin de la capitale orpheline la condamnait à cette quête marine. Il ne lui suffisait plus d'être fille de désert, de plaines et de montagnes.

Esteban avala plusieurs pilules de Fluoxetine, prit le premier bus vers le centre et descendit tout près du café *La Alcubilla*. Il y avait ses habitudes. Il entra dans le vieux bistrot, à cette heure, très fréquenté. De jeunes gens en tenue de phalangistes discutaient attablés et buvaient des verres de vin ; Esteban reconnut dans chacun d'eux le regard des Suarez. Le plus âgé avait à ses côtés un drapeau espagnol roulé dans sa hampe, l'homme portait sur le crâne un béret noir vissé comme une plaque d'égout. « *Salopards de fascistes* », pensa Esteban en buvant de grands verres de cognac.

Dans l'indifférence générale, le groupe d'hommes se leva. Dès qu'ils furent près de la sortie, ils tendirent leur bras de concert en criant : « *Arriba España !!* », puis sortirent rejoindre d'autres personnes qui se dirigeaient vers la *calle Bailen* et le *Palacio d'Oriente*, devant lequel aurait lieu, dans quelques heures, l'hommage au père de la patrie.

Esteban marmonnait et tanguait au comptoir :

« *Comme s'il n'y avait pas assez de bars dans le quartier, faut que je me retrouve au milieu de ces cons !* »

À l'extérieur comme à l'intérieur, le ballet des phalangistes endimanchés se faisait plus dense; quelques femmes accompagnaient leurs vieux pères qui, pour l'occasion, avaient orné leur veste d'anciennes médailles. Ils avançaient lentement aux bras de leur descendance comme de tragiques sapins de Noël glissant sur des patins. Esteban voyait défiler les complices de son enfance volée, il sentait le mausolée des Suarez derrière chaque pas, chaque bannière, chaque insigne. Il commanda d'autres cognacs. Le barman n'avait pas l'air de s'offusquer de son état ni de ses gestes qui devenaient maladroits à mesure que l'alcool et les médicaments entamaient leur étreinte funèbre, pas plus qu'il n'avait été choqué par les beuglements des nostalgiques du Caudillo. En Espagne, il n'y a ni bourreaux ni victimes, les morts, les vivants, les morts-vivants sont réconciliés par décret et chacun porte sa croix comme un buisson d'aubépine. Il était près de treize heures ce 20 novembre 1995, et le café n'en finissait pas de se remplir d'allers et retours, de *cortados* et de cognacs. De nouveaux pingouins prenaient leur service et assuraient la salle et la terrasse qui se garnissait malgré le froid, fournis parmi les fournis que seuls les uniformes de barman et les plateaux différenciaient des clients. Au cœur de ce sempiternel mouvement, Esteban retrouvait son rêve obsessionnel : ces gens qui s'affairaient près de cette porte, tournant la poignée, frappant, cognant le panneau de bois, d'autres couraient chercher des outils pour forcer la serrure, une femme hurlait en posant son oreille contre la porte.

L'océan d'alcool et de médicaments souleva d'un coup l'estomac d'Esteban qui eut à peine le temps de se retran-

cher dans les toilettes du troquet. Il s'écroula, son front heurta le petit lavabo. Il chercha à se relever en s'agrippant au siège. Il dut rester un long moment coincé, à moitié allongé entre le mur et la porcelaine, parmi les odeurs de pisser et de merde. Il sentait à peine les coups de boutoir contre la porte dont ses jambes entravaient l'ouverture et qui faisaient naître des secousses régulières. Chaque coup traversait son corps qui se pliait puis se raidissait comme un bandonéon muet que l'on tenterait de réanimer.

Lorsque la serrure céda et que les hommes purent enfin ouvrir, Rosalia Suarez hurla en voyant le vieil homme en uniforme assis sur le siège des toilettes, la joue collée contre le mur. Les médecins la repoussèrent en criant : « *Par pitié, éloignez cet enfant !* » La femme emporta dans ses bras le jeune Esteban en s'époumonant : « *Il est mort, il est mort !* »

Franco venait de mourir d'une rupture d'anévrisme, de trop forcer de trop pousser sur son pitoyable trône. Les médicaments qu'il prenait depuis ses nombreuses opérations avaient provoqué une constipation telle que le commandant devait sentir en son ventre un énorme bloc de plomb que rien ne permettait d'évacuer. Une dalle constituée de pouvoir sans partage, de haine, de secrets, peut-être de remords accumulés durant quarante années de règne et dont Dieu ne voulait plus. Qu'aurait-il bien pu faire de tant de péchés ? La seule implication divine en ce jour de novembre 1975 fut qu'il ne permit pas à Franco de mourir en soldat.

Deux employés du bar réussirent enfin à ouvrir les toilettes. Ils relevèrent Esteban qui gisait dans son vomi, un peu de sang avait coulé du coin de son front. Entre ses gémissements, il s'adressa à eux : « *Quelle mère êtes-vous ? Quelle mère êtes-vous ?* ». Dans la grande salle, les clients

se postaient vers la terrasse pour voir le cortège de quelque deux cents personnes qui défilait bras tendu, derrière des drapeaux floqués des cinq flèches de la Phalange. Certains applaudissaient à leur passage.

Esteban, je vais compter jusqu'à 5 et vous vous réveillerez...

Franco fut déclaré mort le 20 novembre 1975 à six heures dix. La veille, toutes les chaînes du pays avaient stoppé leurs programmes habituels et diffusé des documentaires animaliers... L'un d'eux s'intitulait C'est dur d'être un pingouin.

Dernière parution : *Territoire ennemi*, Éditions Arcane 17.

L'OMBRE DE LA SANTA CRUZ
Maurice Gouiran

Le dîner des patries avait pris des accents surréalistes. Le pinard aidant, la constellation des nationalismes européens prenait ouvertement son pied. Même en ces temps de repli sur soi, de xénophobie, de chasse aux boucs émissaires, ce n'était pas tous les jours qu'on mettait à l'honneur le NPD allemand, le BNS bulgare, La Fiamma tricolore italienne ou le Renouveau français !

C'était cocasse de penser que tous ces représentants, qui clamaient haut et fort leur patriotisme et entonnaient de concert des chants guerriers, se foutaient certainement sur la gueule si un nouveau conflit éclatait. Avaient-ils oublié leurs affrontements passés pour notre bonne vieille Alsace-Lorraine ou cette ex-Yougoslavie écartelée à l'approche du XXI^e siècle ? Avaient-ils oublié que la plupart des guerres ne sont que le résultat de conflits entre des nationalismes exacerbés par la finance ?

Chaque 19 novembre, la Phalange invitait les représentants les plus présentables de ces extrêmes-droites européennes qui, poussées par l'air du temps, mettaient au rancard l'habituelle discrétion. Je n'ignorais pas que le lendemain soir, lors du rassemblement à la plaza del Colón,

des groupuscules moins convenables se joindraient au cortège qui parcourt tous les ans les rues de Madrid en hurlant « José Antonio presente ». Les héritiers et les nostalgiques du franquisme, les cabezas rapadas et les étudiants de l'ultradroite de la CEU y accueilleraient leurs collègues du MSI, chemisés de noir et brandissant le drapeau de la République de Salò, les skins du British National Party, les militants de la Third Position, les délégations de salazaristes portugais, les Néerlandais racistes du CD, les orthodoxes patriotards de la Phalange russe, les hordes de Teutons en tenue de SA, sans oublier nos chers petits compatriotes venus en voisins, pas tous très jeunes mais toujours très fiers d'être là.

Nos franchouillards ne lésinaient jamais à arborer le drapeau tricolore et à exhiber des portraits du maréchal Pétain. Les plus jeunes d'entre eux, des forts en gueule aux épaules de bagarreur, se mêleraient aux hordes de l'Œuvre française, du Cercle franco-hispanique, de l'association Pétain-Verdun, et fraterniseraient avec des vieillards fripés comme des pommes reinettes oubliées dans un grenier, des semi-cadavres flottants dans des chemises bleues trop amples, des nostalgiques de la Bandera Jeanne d'Arc et de ses cinq cents volontaires venus bouffer du rojo dans les rangs de la croisade franquiste. Et puis, les Français aiment pousser la chansonnette, c'est bien connu. Pas forcément La Marseillaise, notre hymne n'est bon que pour les rassemblements hexagonaux du FN ou les identitaires de la droite parlementaire, non, plutôt de bons vieux tubes revigorants comme Maréchal nous voilà, Nous voulons rester français ou La France de demain.

Au dîner des patries, il y eut aussi des chants.

À peu près les mêmes.

Mais après les discours.

Avant de rejoindre leurs hôtels dans la nuit madrilène, ils échangèrent leurs impressions sur les visites de l'après-midi. La journée avait été bien remplie : la joie des retrouvailles, le repas à l'amicale des anciens de la Legión, puis la visite du bureau de Franco qui commanda cette unité de 1923 à 1935, instaurant la loi du talion au Maroc, histoire de se montrer impitoyable face aux révoltes indigènes. Une bonne révision avant le coup d'État. Avec un tel programme, beaucoup d'autres auraient préféré s'accorder un peu de repos avant les agapes du soir, mais pas eux. Ils avaient tenu à enfiler leur tenue de pèlerins pour satisfaire leur devoir de mémoire.

De leur mémoire.

Car c'est bien d'un pèlerinage qu'il s'agit lorsqu'on va se recueillir sur la tombe de Louis Darquier de Pellepoix, commissaire général aux Questions juives sous Vichy, condamné à mort par contumace en 1947, réfugié en Espagne, protégé par Franco – mais pas que, puisque le bougre n'est mort dans son lit qu'en 1980. Nos Français ont tenu à honorer celui qui affirmait en 1978 à un journaliste de l'Express : « Je vais vous dire, moi, ce qui s'est exactement passé à Auschwitz. On a gazé. Oui, c'est vrai. Mais on a gazé les poux ». D'autres ont préféré la sépulture d'Ante Pavelic, chef de l'Oustacha, povlanik pro nazi de Croatie, exterminateur de plus de 200 000 Serbes, 35 000 Juifs, 25 000 Tziganes et de milliers d'opposants croates, mort lui aussi dans son lit, à Madrid, en 1959, ou le sinistre monument Mota-Marin de Majadahonda, dédié à la Garde de fer roumaine, friande et grande spécialiste des pogroms et des assassinats politiques.

Comment croire que Franco était mort depuis un demi-siècle...

Mais était-il, est-il vraiment mort ?

Ils ont fait durer son agonie deux mois durant. Ils ont nourri et entretenu artificiellement ce qui n'était plus qu'un cadavre jusqu'au 20 novembre, une date symbolique, l'anniversaire de la mort de José Antonio Primo de Rivera. Ainsi, chaque 20 novembre, on fêterait les deux hommes les plus importants de l'Espagne nationaliste et catholique, sans avoir à dire celui des deux qui était le plus grand. Au cours du repas, on avait pu nourrir l'impression que c'est le bel José Antonio, plus encore que le petit caudillo falot et bedonnant, qu'on était venu honorer à Madrid.

Je me souviens de ce jour de la fin novembre 75 où de longues files de Madrilènes piétinaient pour avoir l'honneur de saluer, d'un signe de croix ou d'un salut fasciste, le petit macchabée rabougri et desséché, exposé dans la salle des Colonnes du palais d'Orient. Dans son cercueil ovale, celui qui avait ensanglanté les champs et les villes d'Espagne reposait dans la dentelle, vêtu de son grand uniforme bleu. On aurait dit une de ces momies d'enfants en marinière qui hantent les catacombes dei Cappuccini, à Palerme.

Si Pedro avait été là, il aurait fait la queue, comme les autres.

Il aurait attendu.

Des heures peut-être.

Pour cracher au visage de cire grise de l'homme qui lui avait volé sa jeunesse, sa famille et ses amis. Sa vie, quoi...

Mais Pedro n'était pas là.

Pedro était mort depuis presque quarante ans.

Mon père m'a souvent raconté comment les franquistes avaient arrêté Pedro, en pleine nuit.

Ils l'avaient tiré de son lit et emmené avec quatre autres voisins, à l'écart du village. Mon père n'avait que six ans à l'époque, mais il se souvenait de tout. Je suis certain qu'il est mort avec l'image des militaires surgissant de la pénombre pour s'emparer de son père à lui.

Pedro et ses quatre camarades ont été fusillés deux heures plus tard en pleine campagne, puis jetés dans un puits. Mon père et sa famille ont fui vers le nord, vers la frontière, loin du village maudit. On leur a raconté bien plus tard, après la Retirada, que les restes de Pedro et de ses amis avaient été récupérés pour être sommairement enterrés.

Si Franco était mort, le franquisme ne l'était pas. Son souffle putride empuantissait encore les sierras ibériques et les rues de Madrid. Sinon, pourquoi l'ancien ministre du Caudillo, Manuel Franca, aurait-il reçu les honneurs de la nation à sa mort en 2012 ? Pourquoi le roi, le président du Parlement et le chef du gouvernement se seraient-ils déplacés à cette occasion ? Pourquoi Rajoy l'aurait-il salué comme « l'un des plus grands hommes politiques du siècle » et Posada aurait-il renchéri en affirmant qu'« il a exercé un leadership intellectuel, moral et sentimental ».

Imagine-t-on les obsèques de Laval, Darnand, Henriot ou Déat empreintes d'une telle déférence ?

La fondation Francisco Franco avait pignon sur rue. Le clan Franco, emmené par sa fille Carmen Franco Polo, faite duchesse et grande d'Espagne par la volonté du roi Juan Carlos, gérait la fortune du dictateur, estimée à un milliard de pesetas à sa mort. Pas mal du tout pour celui qui ne possédait que sa solde à sa prise du pouvoir...

Oui, le franquisme était là, rampant à chaque coin de rue, armé du sabre et du goupillon. Puissant économiquement et politiquement, il s'exprimait sous des formes diverses lors de chaque événement marquant de la société espagnole.

C'est aussi pour cela que j'étais là...

Pendant que tous ces vieux fachos allaient roupiller, le ventre plein, en rêvant aux célébrations fraternelles du lendemain et à ce jour béni – mais plus lointain... – où de futures épurations nettoieront enfin la planète et la repeindront d'un

blanc catho impeccable, j'ai récupéré Toto et Chiquito dans ma chambre d'hôtel. Ils m'attendaient sagement. Je les ai installés à l'arrière de ma Seat de location.

J'ai quitté Madrid sans la moindre difficulté, compte tenu de l'heure tardive. J'ai emprunté l'autopista del noroeste jusqu'à la sortie 47. Après quelques kilomètres sinueux dans la carretera al Valle de Los Caídos et la calle Los Camareros, la gigantesque croix de 150 mètres de haut m'est apparue au détour d'un virage. Noire et menaçante dans le ciel blême. Le plus spectaculaire vestige du franquisme ne pouvait être que lugubre, sépulcral et ténébreux, à l'image du régime qui replongea l'Espagne du XX^e siècle dans les errances du Moyen Âge.

La lueur de la pleine lune m'a permis de distinguer l'immense aigle de pierre posé au pied de la croix. Il n'était pas question, pour moi, de m'aventurer plus loin sur le site, les moines y faisaient bonne garde. Pour eux, Franco siégeait à la droite de Dieu et la moindre critique à son égard devenait blasphématoire. J'ai préféré grimper avec Toto et Chiquito au sommet de la colline, derrière le monument. C'était un endroit discret et abrité où personne n'aurait l'idée de venir se balader lors de la manifestation du lendemain.

Une bise glaciale lacérait la sierra. Qu'importait, Toto et Chiquito ne craignaient pas le froid. Je les ai donc abandonnés sur les hauteurs de la sierra où ils passeraient la nuit.

Je suis resté un moment auprès d'eux, le temps d'examiner la basilique souterraine qui s'étendait sous mes pieds. Ici, le roc était compact. Les forçats, des prisonniers républicains réduits en esclavage, l'avaient creusé durant dix-sept ans, de 1942 à 1957, pour la plus grande gloire du Caudillo.

Je suis né à la fin des années cinquante, à l'époque où le monde s'extasiait devant les exploits du Real Madrid de Kopa, Di Stefano et Gento, de ce club mythique qui

remporta les cinq premières coupes d'Europe. Ce même monde ignorait-il qu'à quelques lieues du stade Bernabéu, il y avait des gars qui s'usaient et crevaient sur le granit gris pour satisfaire la mégalomanie d'un morne dictateur ?

Combien d'hommes avaient laissé leur vie sur ce chantier ?

Le saura-t-on jamais ?

J'ai eu une pensée pour Pedro. Je ne l'avais évidemment pas connu, mais on m'avait beaucoup parlé de lui. Mon père, bien sûr, mais d'autres réfugiés aussi... Il reposait quelque part sous ce monument macabre, et ça m'a fait quelque chose de le sentir aussi près. Pedro méritait une autre sépulture. Une tombe sous le soleil. Pourquoi pas avec vue sur la mer, comme Brassens à Sète ? Mais une tombe sans croix. « Surtout pas de croix sur mon tombeau s'il m'arrive malheur », avait-il confié à son épouse en prenant les armes le lendemain du coup d'État. Tandis que là...

Je suis rentré à Madrid et j'ai rejoint mon hôtel de la Puerta del Sol vers quatre heures du matin.

Avec ce qu'ils avaient picolé, tous les vieux fachos devaient roupiller à poings fermés. La nuit serait courte. Surtout pour moi.

J'ai réglé l'alarme de mon portable.

Je ne voulais surtout pas manquer la cérémonie du lendemain.

Mon père m'avait raconté, un peu avant de mourir, que les ossements de Pedro et des quatre autres gars fusillés en même temps que lui avaient été exhumés, puis rassemblés et jetés dans le même carton. Franco avait prévu d'enterrer des républicains à Los Caídos, histoire de pouvoir affirmer que son monument était dédié à toutes les victimes de la guerre civile, quel que soit leur camp, mais

les familles s’y étaient toujours opposées. Pour elles, la basilique était LE monument de la dictature franquiste, et rien d’autre. Son unique ambition était de sacrer la victoire du pronunciamiento national-catholique sur la République sortie des urnes.

Les franquistes déterrèrent alors les restes de quelques-uns de leurs adversaires sans demander d’autorisation et les stockèrent dans deux recoins de l’immense cathédrale.

C’est pour cela que Pedro dormait à un jet de pierre de son bourreau.

Ce 20 novembre, Madrid s’éveilla sous un soleil pâle et voilé.

Je connaissais par cœur l’ordre du jour des célébrations à venir, tant il était huilé. Seules les contraintes imposées par Zapatero au nom de la loi sur la mémoire historique, visant à dépolitiser la basilique de la Valle de Los Caídos pour la consacrer uniquement à sa vocation religieuse, en avaient modifié l’ordonnancement. Ainsi, la matinée serait consacrée à une visite de la basilique. On se contenterait désormais d’un instant de recueillement sur les tombes de Primo de Rivera et de Franco, situées de part et d’autre de l’autel. On réciterait un chapelet, et ce serait tout. Bien sûr, dans l’assistance, on regretterait les grandes et belles célébrations martiales d’antan en se répétant que même si les socialistes, ces fils de rojos, avaient tenté de tout gâcher, personne ne pourrait jamais entraver la poignante communion de tous les fascismes sous l’immense croix.

Décidément, tout se perdait...

Les Français le savaient bien, eux qui avaient pris l’habitude de se rendre, tous les 20 novembre à onze heures tapantes, à l’église Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Le fief parisien des intégristes catholiques de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X célébrait religieusement les deux défunts

devant une assistance composée de militants du Parti des Forces nouvelles et d'Ordre nouveau, mais également des proches de Léon Degrelle, l'initiateur de la SS Wallonie. Le nouveau prier avait récemment décidé de supprimer toutes les messes et cérémonies publiques à caractère politique. Terminés donc les hommages en cantiques à Franco, Primo de Rivera ou autre Marie-Antoinette...

Après la visite de la basilique, ce serait l'Alcazar à Tolède. Un pèlerinage là où les nationalistes résistèrent durant deux mois. Le franquisme avait sacrément besoin de se fabriquer des héros...

Ce n'est que vers vingt et une heures que les choses commenceraient vraiment devant la maison natale de Primo de Rivera, calle Genova. Il y aurait des discours musclés des cadres de la Phalange. On se rendrait à l'arc de la Victoire, puis à la plaza del Colón pour le défilé en l'honneur de José Antonio. On donnerait ensuite le départ de la marche de la couronne qui rappelle le transfert des cendres de Primo de Rivera d'Alicante à l'Escorial. Un périple de cinquante bornes, réservé aux plus résistants, durant lequel les phalangistes portent une couronne de fleurs en souvenir de leurs morts.

J'ai quitté mon hôtel en pensant à cette mise en scène rigoureuse, et j'ai esquissé un sourire car j'allais perturber ce programme intangible.

Pedro serait sans doute content de moi.

J'ai traversé le centre de Madrid, histoire de prendre le pouls de la capitale. Ça s'agitait déjà près du lieu de départ de la marche de la couronne. Des vendeurs à la sauvette se mettaient en place. Tous les gadgets du franquisme, les déclinaisons de la tronche du Caudillo sur tous les bibelots possibles et imaginables, étaient là. J'ai aperçu aussi quelques brassards à croix gammées et des fanions du III^e

Reich. De quoi décorer joliment les appartements... mais rien de bien extraordinaire, en fait. On pouvait trouver toute cette binteloterie sur Internet.

Je suis parvenu à Valle de Los Caídos, bien avant la foule des fanas de Franco et de Primo de Rivera, afin de retrouver discrètement Toto et Chiquito.

Ils étaient prêts.

Puis, les autres sont arrivés. Voitures et autocars. Étenards et uniformes. Ils étaient chez eux. Le gotha de la fachocratie européenne se pressait devant les grilles. C'était à celui qui pénétrerait le premier dans la basilique, celui qu'on apercevrait au premier rang, au pied des deux tombes.

Certains ont commencé à entonner Cara el Sol. On leur a fait comprendre que l'heure était plutôt au recueillement et aux cantiques, mais cela n'a pas tempéré leur enthousiasme.

J'ai abandonné Toto et Chiquito et j'ai démarré ma Seat pour aller me garer au fond du grand parking, un peu à l'écart de l'effervescence. J'avais repéré cet endroit discret qui me permettait d'observer à la fois la basilique et la colline où Toto et Chiquito attendaient sagement mes ordres.

Être enterré ici constituait un véritable viol pour ceux qui étaient tombés pour défendre les valeurs de la République. Ils reposaient sous la même inscription que le Caudillo et ses reîtres : « Morts pour Dieu et pour la Patrie ». Pedro n'était pas mort pour Dieu, mais pour la Liberté. Il dormait ici depuis des décennies, mais il dormait mal. Il avait à subir le claquement des bottes et les appels à la haine des nostalgiques de l'ordre fasciste venus s'incliner devant le duo monstrueux.

Et puis, Pedro ne voulait pas de croix sur son tombeau.

Là, il était servi : celle qui surplombait sa dépouille mesurait 150 mètres !

C'est Toto que j'ai actionné d'abord.

Comme je l'espérais, un vent de panique souffla sur l'assistance lorsqu'il survola la basilique. Il y eut ensuite des cris d'horreur et de haine lorsqu'il déploya l'immense drapeau tricolore. Mauve, jaune et rouge. Morado, rojo y amarillo, aimait à commenter mon père. Le mauve de la révolution, le jaune et le rouge de l'Aragon.

À l'étonnement succéda la colère.

Le crime de lèse-majesté suscita la fureur.

Tandis qu'ils invectivaient le drapeau honni en brandissant leur poing serré, Chiquito décolla à son tour, avec difficulté. On aurait dit un gros insecte ventru maladroit, mais ils ne le remarquèrent même pas tant ils étaient obnubilés par l'étendard ennemi qui les narguait en passant et repassant juste au-dessus de leurs têtes.

Chiquito était nettement plus lourd que Toto.

À cause de son fardeau.

Je m'étais longuement entraîné à piloter les drones et je crois bien que j'excelsais dans cet exercice. Chiquito se posa délicatement et se cala sur l'aigle de pierre posé au pied de la croix.

Il me suffisait alors de jouer avec mon portable.

La puissance de la déflagration les surprit. Ils prirent la fuite lorsque l'immense croix tangua, avant de s'abattre dans un fracas de fin du monde. Fallait voir tous ces fiers-à-bras dévaler !

Bien sûr, j'aurais préféré me payer la basilique, l'éventrer, l'ensevelir sous des tonnes de granit, l'effacer à jamais, mais elle me paraissait indestructible.

La croix, c'était déjà ça.

Oui, la croix, finalement c'était bien...

J'ai su, à ce moment-là, que Pedro était fier de son petit-fils.

J'avais exaucé son vœu.

Il pouvait dormir en paix.

Il n'y avait plus de croix pour faire de l'ombre à son tombeau.

Dernière parution : *Une nuit trop douce pour mourir*, 2015, édition Jigal

EL OGRO
(L'OGRE)
Gildas Girodeau

1

3 décembre

Le sculpteur guida le camion qui manœuvrait devant le petit immeuble sis au numéro 104 de la rue. C'était juste, mais le bloc de granit qu'il avait choisi pour son travail était lourd. Plus le camion pourrait s'approcher du soupirail, moins ils auraient à engager d'efforts pour le glisser dans l'atelier en sous-sol où le sculpteur avait prévu de déployer son art. Ses deux collègues s'agitaient autour du camion, des jeunes gens. Il leur fallait bien dépenser cette énergie propre à la jeunesse qui les agitait en permanence, au grand dam du sculpteur. Il laissa faire, puis, le moment venu, donna quelques ordres brefs pour que les bastaings de bois soient mis en place. Ainsi fait, il dirigea le lent glissement de la pierre jusqu'au sous-sol. Ce ne fut pas chose aisée, il dut plusieurs fois intervenir pour que l'un ou l'autre des jeunes gens ne se blesse. Des passants s'arrêtaient parfois et posaient des questions. Le sculpteur y répondait aimablement : un atelier de sculpture, oui il venait de s'installer, non il ne vendait rien ici et ne travaillait que sur commande... Quand ils le purent,

ils renvoyèrent le camion afin de ne pas inutilement gêner la circulation dans la rue, ce dont les voisins leur surent grés tant le camion sentait mauvais. C'était un vieux machin du temps de la guerre civile. Son moteur, mal réglé, produisait une fumée désagréable qui faisait tousser vieillards et jeunes enfants. Finalement, le bloc fut dressé au centre de la pièce.

Ils refermèrent alors soigneusement le soupirail. La poussière en recouvrait les carreaux, empêchant la lumière du jour d'éclairer directement la pièce, mais ils ne l'ôtèrent pas. Si on lui posait la question, le sculpteur savait quoi répondre : sculpter la pierre générait beaucoup de poussière, impossible de la nettoyer à chaque fois, il valait mieux travailler sous la lumière d'un projecteur. Des réponses, il en avait plusieurs en réserve. Pourquoi un atelier en sous-sol ? À cause du bruit, qui serait plus amorti, et du loyer, moins cher. Pourquoi dans Madrid même ? Parce que sa clientèle y était. Pourquoi... ? Le sculpteur était expert en réponses. D'ailleurs, ils avaient décidé que ce serait lui qui répondrait aux inévitables questions. Son âge, son aspect, son port de tête, tout en lui attirait le respect et la bienveillance.

Maintenant ils étaient seuls, le travail allait pouvoir commencer. Le sculpteur saisit un paquet de toile épaisse qu'il posa sur la table trônant dans un coin de l'atelier. Il en défit la sangle qui le fermait et le déroula, découvrant une série de ciseaux à pierre soigneusement rangés dans des poches individuelles. Après avoir consulté un papier froissé tiré de sa veste, il choisit un burin assez large, s'empara d'un marteau et s'agenouilla devant le mur côté rue, celui percé d'un soupirail. D'un geste sûr, il traça dans le plâtre qui s'effritait un carré de 60 cm par 60 cm. Quand ce fut fait, il se tourna vers ses aides.

C'est là qu'il faut creuser ! dit-il d'un ton assuré en tendant ses outils à l'un des deux hommes.

2

Le travail était lent et laborieux, et puis il y avait la poussière qui les faisait tousser. Pendant que les jeunes s'évertuaient à creuser, le sculpteur supervisait le chantier. Il avait été parfaitement briefé par un ancien mineur sur les techniques de creusement des galeries. Il savait comment étayer la voûte pour qu'elle ne s'effondre pas, ce qui serait le pire des scénarios. Pour ça, ils avaient conservé bastaings, planches et traverses métalliques ayant servi à faire glisser la pierre jusqu'au sous-sol, manière adroite de les introduire dans l'atelier sans attirer l'attention. Bien sûr, il y avait aussi le bruit sourd des coups de barre à mine et de pioche. Mais pour ça, le sculpteur était au point. En fait, cette idée venait de lui, évidemment. Pendant que les jeunes creuseraient une galerie, lui sculpterait la pierre, légitimant les coups sourds qui ébranleraient l'immeuble. Il avait longtemps hésité sur l'œuvre qu'il allait entreprendre, sachant par avance qu'il ne pourrait l'achever et surtout qu'elle serait perdue à jamais. Finalement, il s'était décidé pour une pierre tombale, ou plutôt une stèle. Le slogan qu'il avait prévu de graver dessus, en belles lettres rondes, l'amusait beaucoup. Il s'était décidé pour « A los Caídos por Dios y por la Patria ». Slogan que les franquistes apposaient sur une ribambelle de monuments au travers du pays, en hommage à leurs morts de la guerre civile. Et bien lui, le sculpteur, s'était aussi décidé à leur rendre hommage, mais à sa façon. Il trouvait ça marrant et ne pouvait s'empêcher de rire en pensant à la tête que feraient ceux qui découvrirait la stèle, si tout fonctionnait comme prévu. Les jeunes, eux, n'avaient pas ri, ce qui l'avait contrarié au début. Ce slogan ils le haïssaient. Mais d'après lui, on ne pouvait jouer impunément avec la mort comme ils le faisaient sans garder un certain sens de l'humour. Le tragique

l'emmerdait. Lui, ce qui l'amusait, c'était la vie, la vraie, avec ses larmes et ses fous rires. L'opération qu'il dirigeait n'était rien d'autre qu'une farce, une farce détonante. Il se mit au travail sur le bloc de granit, réservant la partie haute de la stèle pour un motif encore indéfini. C'est en faisant les courses pour leur petite communauté, dans les magasins proches de l'atelier, qu'il tomba par hasard sur le dessin de Une du quotidien *Arriba*, proche de la Phalange. On y voyait un ogre en blouse blanche qui dévorait des enfants. L'ogre était communiste, un docteur, les enfants symbolisaient le peuple russe : tentative imbécile pour faire croire que la médecine russe n'était qu'une science aux mains de l'appareil répressif. D'habitude, *Arriba* était davantage sur les thèmes antisémites, c'est ce qui avait attiré son attention. L'idée de l'ogre lui plut. Eux qui creusaient la terre étaient les enfants qui allaient dévorer l'ogre franquiste. Il venait de trouver le motif qui serait gravé sur la pierre : un ogre dévoré par des enfants, une allégorie sur le thème de la Libération.

3

Quand ils eurent creusé sur une distance suffisante, le Français vint les trouver. C'était le spécialiste des explosifs dont ils avaient besoin. Dès le début, le sculpteur s'en méfia, ce n'était qu'un mercenaire d'une cause qui n'était pas la sienne. L'homme leur fit transporter les soixante-dix-huit kilos de la charge explosive depuis sa voiture jusqu'au sous-sol, et se contenta de surveiller l'opération de loin. S'ils s'étaient faits repérer ou si ça tournait mal, lui s'échapperait, les laissant se débrouiller avec la *Bene-mérita*, la Guardia Civil, ou, pire, les agents de la SECED, le service antiterroriste. Mais tout se passa sans anicroche. Cependant, la charge sembla bien faible au sculpteur pour

l'effet qu'ils recherchaient. Il pensait que bien plus de cent kilos d'explosifs seraient nécessaires, et s'en ouvrit au Français. L'homme eut un sourire méprisant.

C'est du C4, dit-il d'un air entendu.

Comme le sculpteur le regardait sans comprendre, il rajouta avec suffisance :

Un explosif spécial, utilisé par l'armée américaine. Crois-moi camarade, quand ça explosera il vaudra mieux que vous ayez quitté cet atelier et que vous soyez loin...

Ils n'abordèrent plus le sujet, mais le sculpteur se demanda comment un tel explosif était arrivé jusque dans leur trou. Le Français installa la charge et la positionna pour que l'effet de souffle soit orienté vers le haut. Le but n'était pas de creuser plus profond, mais de faire sauter ce qui se trouverait au-dessus. Une fois le détonateur en place, il les rassembla pour donner ses dernières instructions. Au fond, rien de bien compliqué : le tunnel serait rebouché à l'aide des déblais de creusement, la pierre du sculpteur placée devant son entrée pour retenir la terre et favoriser l'effet vertical de l'explosion. Il suffirait de faire attention à ne pas endommager les fils électriques, et de simplement les connecter au boîtier de commande de la manière qu'il leur indiqua. Comme les fils étaient fixés sur les étais de la voûte, ils pourraient remblayer le tunnel sans trop de précaution. Restait à déclencher le détonateur à distance raisonnable, le faire depuis l'atelier les condamnait à une mort certaine. Ils finirent par accepter la suggestion du Français : il fallait tirer deux fils électriques supplémentaires en façade sur une cinquantaine de mètres, jusqu'à un petit local désaffecté où ils pourraient connecter la commande et activer l'explosion sans se faire remarquer. Pour ça, il leur faudrait se déguiser en électriciens et simuler des travaux. Le risque d'attirer l'attention étant considérable,

ils décidèrent de ne le faire que la veille de l'explosion, quand la nuit serait tombée. Ainsi pourraient-ils prétexter une intervention urgente et provisoire pour dépanner un abonné dans le besoin.

Au moment de repartir, le Français se planta devant la pierre. L'épithète le fit rire bruyamment, il sembla apprécier l'humour du sculpteur, question de génération ?

Et là ? Que sculptes-tu ?

C'est un ogre, dit le sculpteur. Un ogre dévoré par des enfants...

L'homme eut un sourire, il semblait avoir compris l'allégorie.

J'espère que tu échapperas à l'ogre, dit-il en tendant une main rugueuse au sculpteur, qui la lui serra en retour.

Aux jeunes, le Français ne dit rien, se contentant d'un vague signe de tête à leur intention avant de refermer la porte derrière lui. Le sculpteur comprit qu'il ne les croyait pas capables de sortir vivants de cette opération. Lui-même n'y croyait qu'à moitié, mais au fond cela lui était égal.

4

On leur fit rapidement parvenir les blouses d'électricien et les caisses à outils nécessaires. Il ne fallait pas traîner, chaque jour qui passait pouvait les faire repérer, où laisser à l'homme qu'ils pourchassaient l'opportunité de changer ses habitudes. Le soir même, dans un bar que le sculpteur fréquentait depuis peu, un messenger transmit l'ordre d'agir dès le lendemain. Les jeunes se chargèrent alors de tirer le fil en façade de l'immeuble, affublés de leur uniforme de la compagnie d'électricité. Seul un concierge les interpella, demandant si leurs travaux indiquaient que le téléphone allait enfin arriver jusque-là. Ils dirent qu'il s'agissait d'électricité, et s'en débarrassèrent avec quelques considé-

rations désabusées sur la lenteur d'avancement du modernisme en Espagne. Personne d'autre ne leur posa de question ou ne fit de remarque, ils n'étaient pas connus dans le quartier. À leur retour à l'atelier, ils effacèrent les dernières traces qui pourraient permettre de les identifier. Quand ce fut fait, le sculpteur sortit de son sac une bouteille de vin, un *Getariako Txakolina*, vin blanc sec légèrement pétillant que produisait son beau-frère à *Aia*, dans la province de *Gipuzkoa*. Ils la burent en silence en mangeant des *pinxtos* préparés à la hâte par l'un des jeunes avec ce qui restait de nourriture. Ils savaient que demain serait le jour qui marquerait de façon indélébile le reste de leur vie, et peut-être y mettrait un terme. Ils dormirent peu. Le tour de garde près du soupirail, qu'ils s'imposaient depuis que le Français avait porté l'explosif, rythmait désormais leurs nuits. Mais malgré la fatigue imposée par ces veilles, le sommeil ne vint que difficilement. Au petit matin, ils déjeunèrent frugalement. Ce dernier repas pris en commun marquait la fin de quelque chose de fort. Ils s'étreignirent comme après une belle marche en montagne, quand chacun rentre chez soi avec déjà en tête les impératifs du nouveau rythme à venir. Le moment venu, l'un des jeunes partit chercher l'Austin Morris blanche destinée à ralentir la voiture dans laquelle voyagerait leur cible. Cette voiture avait été préparée par le Français, elle contenait dix kilos d'explosifs type Goma 2. Il suffisait de la garer en double file devant l'atelier pour qu'elle remplisse sa fonction au bon endroit. Accessoirement, elle devait aussi sauter par contagion, amplifiant l'effet des explosifs situés sous la chaussée. Son camarade se posta au coin de la rue dans l'attente de leur objectif. Plus tôt, le sculpteur avait enfilé son bleu d'électricien. Une forme de nostalgie dont il ne se croyait pas

capable l'obligea à s'arrêter une dernière fois devant la pierre qu'il sculptait depuis plusieurs semaines. Elle avait été repoussée contre le mur et bouchait l'entrée du tunnel. Il s'accroupit et la contempla avec bienveillance. C'était une jolie stèle, il manquait peu pour qu'elle soit définitivement terminée. Il passa sa main sur l'épithaphe, en explora le relief de ses doigts écorchés, un sourire éclaira son visage. Un méchant ogre, coiffé de la casquette plate des *Beneméritas*, en ornait la face avant. Des enfants s'acharnaient à lui dévorer les jambes. Il se redressa, le moment était venu. Muni d'une caisse à outil justifiant de sa profession d'électricien, il se rendit dans la petite église où leur cible avait l'habitude de venir communier tous les matins. Ce faisant, il prenait un risque sérieux. Mais il avait tenu à voir de ses yeux l'homme qu'ils pourchassaient avec tant d'acharnement depuis des semaines, voire des mois pour ce qui le concernait. Du fond de la petite église, il assista donc à l'arrivée du chef du gouvernement, accompagné de trois gardes du corps. Mais la vision de cette silhouette, si insignifiante d'apparence et si puissante dans ses pouvoirs, ne le détourna en rien de l'objectif qu'il s'était fixé : l'assassiner. Il sortit avant la fin de la cérémonie. Au loin, à l'angle de la rue conduisant à l'atelier, il aperçut le jeune en train de tranquillement fumer une cigarette et s'assura qu'il l'avait bien vu sortir de l'église. Il continua à marcher dans sa direction en l'ignorant. Si tout se déroulait comme prévu, ils n'échangeraient aucun signe de connivence. Dans l'air frais de ce matin de décembre, une paix infinie l'habitait soudain. Désormais, rien ni personne sauf le hasard ne pourrait enrayer la machine de mort qu'ils avaient si longuement préparée.

20 décembre

Un peu après neuf heures, une fenêtre s'ouvrit au troisième étage d'un bâtiment jouxtant la petite église, une demeure appartenant aux Jésuites. Une main apparut qui agita un mouchoir de couleur bleue. Le jeune guetteur qui patientait au coin de la rue écrasa nerveusement sa cigarette au sol, c'était le signal qu'il attendait. La limousine arrivait, une Dodge Dart 3700 de couleur noire, imposante, suivie par le véhicule des gardes du corps. Une impression de puissance s'en dégageait, elle roulait lentement mais personne ne s'aviserait de lui couper la route. Parvenue à l'angle de la rue *Coello*, elle tourna et s'y engagea résolument. Mais bientôt il lui fallut ralentir. Une voiture blanche garée en double file gênait la circulation. Le chauffeur ralentit encore, c'était juste mais il pourrait passer. Il remarqua bien un trait de peinture rouge sur la façade frôlée par son rétroviseur, mais n'y prêta pas attention. Comment aurait-il pu savoir que ce trait marquait la position exacte du tunnel à l'homme qui allait déclencher l'explosion ? Tout à coup, la rue sembla se soulever. Sous le regard ahuri des gardes du corps, la limousine qu'ils étaient censés protéger s'envola dans les airs et disparut. Une détonation effroyable, suivie d'une pluie de gravats retombant de toutes parts. Le sculpteur et le jeune guetteur s'enfuirent en courant.

Une explosion de gaz ! Il y a eu une explosion de gaz ! hurlaient-ils en traversant les ruelles proches.

Le désordre était indescriptible, les gens sortaient, abasourdis, certains s'enfuyaient, d'autres appelaient les pompiers ou les services de la compagnie du gaz, personne ne comprit immédiatement qu'il s'agissait d'un attentat,

la voiture avait réellement disparu. Par un hasard invraisemblable, la violence de l'explosion l'avait projetée par-dessus les immeubles de la rue, pourtant hauts de six étages. Elle retomba dans une cour intérieure, sur le toit de la dépendance d'une institution religieuse, et il faudra un long moment avant que les secours interviennent efficacement. Pendant ce temps, le sculpteur suivait le jeune qui avançait devant lui. Ils avaient cessé de courir mais marchaient vite au milieu des curieux affolés. Le troisième homme les attendait à quelque distance de là, dans une voiture. Ils n'osaient pas encore se réjouir de cette victoire sur leurs ennemis. Trois hommes venaient de mourir, dont le notable qu'ils pourchassaient avec une énergie farouche, mais ils ne le savaient pas encore. De toute façon, maintenant, il leur fallait fuir, car la ville était quadrillée depuis quelques jours par les forces de police. Pas pour eux, non, le hasard du calendrier faisait que s'instruisait au même moment dans la capitale le procès de syndicalistes ouvriers. Ils roulèrent en silence. Leur plan était simple mais risqué, ils n'allaient pas très loin, juste à la périphérie de la ville. Un ami les y attendait, la planque était supposée être sûre, ils devraient s'y terrer un bon mois avant que la tension ne retombe, c'est ce qui était prévu. De toute façon, il était désormais impossible de quitter la capitale sans tomber sur des barrages, qui se multipliaient partout. Un mois dans les griffes de l'ogre sans qu'il le sache, un mois en se retenant même de respirer, tellement le monstre allait déployer de moyens pour recueillir des indices de leur présence.

Mais l'organisation dont ils faisaient partie avait prévu une parade pour alléger la pression policière. Quelques jours plus tard, dans le sud-ouest de la France, une conférence de presse était organisée. Quatre hommes se présentèrent à la tribune ornée d'un sigle encore assez peu

connu : un serpent enlaçant le manche d'une hache surmonté des trois lettres ETA, pour *Euskadi ta Askatasuna*, Pays basque et liberté. Cagoulés, ils revendiquèrent l'organisation de l'attentat. Ils auraient échappé aux forces de police en se rendant très vite dans un port de la côte ouest, où un bateau les aurait conduits jusqu'en Bretagne. Pendant ce temps, le sculpteur et ses amis se terraient dans leur cache en tentant de se faire oublier.

6

20 décembre, cinq ans plus tard

Maintenant, le sculpteur habitait un petit appartement du sud-ouest de la France. Finalement leur plan était bon, lui et ses amis avaient échappé aux griffes puissantes de l'Ogre. Mais la bête assoiffée de sang réclama d'être nourrie pour se calmer, un jeune militant anarchiste lui fut sacrifié à *Barcelona*. Depuis, les événements s'étaient succédé dans un tourbillon de bonnes et de mauvaises nouvelles, portant les espoirs et les craintes d'un pays tout entier. Le dictateur était mort paisiblement, sa dictature n'y avait pas survécu. Une transition démocratique l'avait remplacée, qui évitait le retour de la guerre civile mais n'apportait pas la justice espérée. C'était du moins le sentiment du sculpteur. La paix pouvait-elle se construire sur ce mensonge qui voudrait qu'ils aient été égaux dans la barbarie ? L'oubli pouvait-il effacer le souvenir des exécutions sommaires au petit matin ? Les arrogantes croix de marbre dressées dans tout le pays en hommage à *Los Caídos por Dios y por la Patria* seraient-elles pour toujours égales aux fosses communes où gisaient, pêle-mêle, ces hommes et femmes qui luttaient pour la liberté ? Autant de questions alimentant son engagement actuel, car le sculpteur en était

persuadé, l'Ogre, bien que blessé, n'était pas mort. Pour ça, il aurait fallu lui trancher la tête une bonne fois pour toutes, et encore, même là rien n'aurait été certain. Surtout, il devenait de plus en plus évident que la paix tant espérée profiterait surtout aux bourreaux qu'il avait combattus. Des cauchemars agitaient parfois ses nuits. Dans le lit où il restait couché à cause d'une mauvaise grippe, ces pensées tournaient en boucle au détour de sa fièvre. Il s'agitait, grelottait, aujourd'hui encore il ne sortirait pas. Ce qu'il ne savait pas, c'est que dans l'ombre se jouait le dernier acte d'une tragédie qui lui était consacré. La bête endormie ne l'avait pas oublié. C'était une bête méchante et rancunière qui ne connaissait pas le pardon, le cadavre du jeune catalan n'avait pas suffi, il en fallait plus, encore et encore. Dès le mois de juin, ses agents avaient localisé le sculpteur. Depuis, ils auraient facilement pu lui régler son compte, mais pour que la vengeance soit complète il fallait aussi que la mise en scène soit parfaite. Ce moment était arrivé. La voiture du sculpteur, une modeste Renault 5, avait été soigneusement piégée par un expert. Un artiste aussi à sa manière. Tout était prêt, il suffisait que le sculpteur tourne la clef de contact pour que ces hommes rappellent à tous que, malgré la transition démocratique, l'Ogre était toujours vivant. Mais le destin en avait décidé autrement. En ce 20 décembre anniversaire, pendant que ses poursuivants s'impatienzaient de le voir sortir, le sculpteur buvait un verre de lait de vache brûlant, parfumé d'une cuillère de miel pour adoucir sa gorge en feu. En ce moment précis, il n'avait que faire des symboles de l'historiographie franquiste. Lui c'est la grippe qu'il combattait, la grippe !

Le lendemain, 21 décembre, la fièvre était moins forte. À quoi pensait-il au moment de s'asseoir au volant de la voiture ? Était-il encore à sa lutte contre la maladie ? Ou revenu

à son combat pour l'émancipation du peuple basque ? De la monumentale explosion qui suivit, les témoins racontèrent qu'elle fit un bruit étrange et effrayant, comme le rugissement d'une bête sauvage. La rumeur enfla et déferla sur le monde : *El Ogro sigue vivo ! L'Ogre est toujours vivant...*

Le 20 décembre 1973, un commando de l'ETA organisait l'attentat qui devait coûter la vie au successeur désigné du généralissime Franco, et chef du gouvernement de l'époque, l'amiral Luis Carrero Blanco. Cette opération fut désignée sous le nom de code d'opération « Ogro ». Le 21 décembre 1978, le chef présumé du commando était assassiné à Anglet par des paramilitaires franquistes, préfigurant l'élimination des militants basques conduite dans les années quatre-vingt par les GAL, *Grupos Antiterroristas de Liberación*.

Dernière parution : *Antonia*, Éditions Au-delà du raisonnable.

**À QUELQUES
MINUTES PRÈS...**

Patrick Fort

Mercredi 19 décembre 1973 – 5 heures

Toujours ce même cauchemar qui revient chaque nuit.

Seule et perdue au milieu d'une immense forêt, Virtudes court à perdre haleine sur un chemin de traverse dévoré par les ornières. La nuit chasse le jour, l'obscurité aspire la lumière et il ne sera bientôt plus possible de distinguer le chien du loup.

Un ogre la traque. Il est juste là, à une dizaine de mètres derrière elle. Elle l'a déjà vu quelque part, mais elle ne se souvient plus où.

Un monstre, gigantesque, recouvert de poils des pieds à la tête, avec un nez crochu et des dents pointues plantées au milieu d'une énorme bouche. Et d'une laideur repoussante avec ses yeux immenses surmontés de gros sourcils épais.

« *Ça sent la chair fraîche ici ! Je vais te dévorer petite fille ! Crique, craque et croque tout !* », s'esclaffe-t-il sentant sa proie effarouchée à portée de crocs.

Virtudes, malgré ses efforts, ne parvient pas à le distancer. L'ogre avance vite, patient et sûr de son affaire. Son rire est terrifiant, elle sent son souffle lui brûler le cou, ce n'est plus qu'une question de minutes désormais.

Il se rapproche. Encore quelques enjambées et il aura gagné son repas.

Le sol gronde à chacun de ses pas et un bruit assourdissant remplit le silence inquiétant de ces lieux étranges. Elle doit accélérer et trouver vite un endroit où se cacher. Elle a du mal à respirer. Surtout ne pas glisser. Malgré le peu de clarté, elle parvient à distinguer à sa droite un sentier qui s'enfonce au milieu des fourrés. Elle change de direction et s'y engouffre avec le mince espoir de le semer. Avec un peu de chance, l'effet de surprise jouera en sa faveur. Et puis, soudain, elle ne peut plus avancer : des arbres immenses se dressent devant elle et lui bloquent le passage. Les branches s'enroulent autour de ses chevilles et les ronces lui griffent le visage. Elle hurle. Le sol se dérobe sous ses pieds, elle est aspirée par le vide, son corps plonge dans une eau verdâtre et froide. Elle émerge, un peu sonnée, crache la vase qu'elle vient d'avaler et réalise avec effroi qu'elle se trouve au fond d'un puits. Un liquide dégoûtant et visqueux suinte de la paroi. Elle lève la tête pour évaluer la hauteur. Une échelle pend dans le vide. Elle tend le bras pour s'en saisir, mais elle ne peut que l'effleurer. Son sang se glace dans ses veines quand elle entend une voix gutturale l'interpeller : « *Je suis là, je viens te chercher !* » Juste au-dessus d'elle, l'immense silhouette de l'ogre éclairée par la pleine lune. Il s'assoit sur le rebord de la margelle, se penche pour attraper la corde, prend son temps avant de poser le pied sur le premier barreau. Et il commence à descendre en sifflotant...

Virtudes se réveille en sursaut. Une douleur lancinante lui martèle les tempes. Elle est terrorisée et elle pleure en silence. Elle tente de se persuader que rien n'est vrai, mais elle ne parvient pas à se débarrasser de cette peur qui la tétanise.

La tête cachée derrière les draps dont elle s'est recouverte, elle serre entre ses bras sa poupée pour se rassurer. Elle lui a inventé des pouvoirs magiques. Avec elle, elle se sent protégée.

Virtudes guette le moindre bruit dans sa chambre. Elle se mord les lèvres pour ne pas hurler. Les battements de son cœur remplissent l'espace et se cognent aux murs. Si seulement elle pouvait sortir de son lit, allumer la lumière, ouvrir la porte et rejoindre sa mère qui dort dans la chambre à côté, alors elle serait sauvée. Oui, mais voilà, l'ogre est peut-être encore là, tapi dans un coin, attendant qu'elle fasse le moindre mouvement pour se jeter sur elle.

Les rayons du soleil commencent à déchirer le voile opaque de cette nuit qui n'en finit pas, quand Virtudes, épuisée, se rendort enfin.

Jeudi 20 décembre 1973 – 8 heures

Il pleut sur Madrid. Le ciel est lourd de nuages et ce temps persistera semble-t-il pour la journée.

Une tasse de café fumante dans la main, à travers la fenêtre recouverte d'une fine pellicule de givre, Carmen observe le ballet monotone des voitures qui passent dans la rue.

La femme n'est pas là. Qui est-elle et que voulait-elle ?

Tous les matins, depuis une semaine, sans savoir pour quelle raison, elle a le réflexe de chercher cette mystérieuse inconnue tout en sachant qu'il est improbable qu'elle soit là. Carmen ne l'a vue que quelques minutes, mais elle a toujours en mémoire les cris déchirants qu'elle poussait dans la rue pour attirer l'attention. Les policiers l'avaient violemment rabrouée. S'approcher de l'amiral Luis Carrero Blanco, l'homme le plus puissant d'Espagne, est impossible. Et dangereux si l'on s'y obstine malgré les avertissements.

Carmen se demande comment elle a pu épouser un tel homme.

Ce dernier s'est levé un peu plus tôt. Il est déjà dans la salle de bains. Elle entend l'eau couler. Il se prépare pour partir assister à l'office religieux, à l'église de San Francisco de Borja. Dans une demi-heure, son escorte se présentera devant leur domicile. Il montera ensuite dans son véhicule officiel, une imposante Dodge Dart 3700 noire.

Son mari est un homme d'habitudes. Depuis des années, tous les jours, avec son chauffeur et ses gardes du corps ils empruntent le même trajet ; depuis des années, tous les dimanches, il déjeune, toujours à treize heures, dans le même restaurant ; depuis des années, ses passe-temps sont toujours identiques : bowling, peinture et écriture. Ses horaires et itinéraires demeurent invariables, inchangés, même si on lui a souvent conseillé de modifier ses déplacements pour des raisons évidentes de sécurité. Peine perdue. Luis croit en l'infailibilité du régime et du système qu'il sert.

Il est devenu un étranger pour elle. Toujours préoccupé, il ne lui manifeste plus la moindre attention. Tout au plus quelques minutes par jour. Elle ne sait plus à quand remonte leur dernière conversation.

Plus jeune, pour tromper son ennui et donner du piment à son existence, Carmen avait transgressé les règles sacrosaintes du mariage en prenant des amants. Son statut de grande dame attirait les regards et présupposait une influence dans les arcanes du pouvoir. Carmen en avait joué. Elle s'était laissé séduire par des éphèbes ambitieux, elle avait succombé aux avances pressantes de vieux beaux en disgrâce. Dans leurs bras, elle avait goûté aux plaisirs de la chair, réveillant en elle une sensualité insoupçonnée. Mais après les étreintes, le vide était toujours là. La vacuité de son existence lui sautait au visage avec une violence

sourde, décuplée par ce qui n'était au demeurant que l'illusion douloureuse d'une autre vie rêvée. Ses infidélités, hier comme aujourd'hui, elle n'éprouve pas le moindre remords pour s'y être jetée à cœur et à corps perdus. Elle ne regrette rien. Et puis son confesseur attitré veillait à ce qu'elle soit pardonnée de ses fautes devant le Tout-Puissant.

Luis l'avait appris. Blessé dans son orgueil, il avait songé à divorcer. Son entourage l'en avait dissuadé. Les aventures extraconjugales de sa femme devaient être tues. Sur-tout pas de scandales. Au pays de Franco, Carrero Blanco cocu, cela aurait fait désordre. Alors, il l'avait enfermée ici, dans cet appartement cossu, au 6 rue Hermanos Bécquer.

Les journées se succèdent : monotones, insipides et désespérément identiques.

Carmen ne voit jamais personne : sa seule distraction est d'assister à des galas de bienfaisance organisés par le Movimiento nacional.

L'amour a disparu mais Carmen s'inquiète malgré tout pour son mari. Président du gouvernement, voici plus de six mois, sa position de « dauphin » de Franco le désigne comme l'homme à abattre. Car la vermine rouge, les francs-maçons et les ennemis de la Sainte Église attendent le moment propice pour ruiner près de quarante années de labeur et de sacrifice. Et détruire ce qui a été construit patiemment depuis la fin de « la Guerra ».

Luis a beau lui assurer avec suffisance que rien ne peut lui arriver, malgré tout, cette confiance absolue qu'il a en sa bonne étoile ne la rassure pas. Elle lui a demandé à de multiples reprises si toutes les mesures de sécurité étaient prises. Il lui répond toujours que tout est sous contrôle. Le ministre de l'Intérieur, Carlos Arias Navarro, l'en a assuré, pas plus tard qu'hier. Les rumeurs d'attentat qui circulent à son sujet sont infondées. Qui oserait s'en prendre à lui ?

Elle pose sa tasse sur la table. Aujourd'hui, le café a un goût plus amer que de coutume. Elle feuillette le journal qui traîne sur un fauteuil. À la une de l'édition matinale d'ABC, une photo de son mari, l'air pensif, assis aux côtés de Kissinger, le secrétaire d'État américain, dans un salon, au palais du Pardo. En légende : « *L'Espagne est l'alliée à part entière des États-Unis* ».

Carmen sursaute : elle n'a pas entendu Luis s'approcher. Il n'est jamais là où on l'attend. Il murmure un laconique « *À ce soir* » avant de franchir la porte d'entrée, sans le moindre regard pour elle.

Ce soir, c'est décidé, elle lui parlera, elle crèvera l'abcès. Elle ne peut plus vivre ainsi.

9 heures

Adelina presse le pas. Elle est en retard. Sa fille ne voulait pas se lever. Les yeux cernés, blanche comme un linge, Virtudes lui a raconté ce cauchemar qui revient toutes les nuits et dans lequel un ogre la poursuit pour la dévorer. Elle l'a écoutée, elle a tenté comme elle le pouvait de la rassurer en lui passant la main dans les cheveux, en la serrant très fort entre ses bras, en lui promettant que oui, ce soir, ma chérie, nous dormirons ensemble, oui, ne t'inquiète pas, ce mauvais rêve finira bien par disparaître, oui, je suis là et jamais je ne t'abandonnerai, parce que je t'aime et que tu es mon bien le plus précieux.

Elle tient fermement la main de sa fille. Elle ne pouvait pas la laisser seule dans l'appartement.

Virtudes s'arrête pour ramasser sa poupée qui vient de tomber. Elle ne veut jamais s'en séparer. « *Vite, dépêche-toi !* », s'impatiente Adelina.

Elle espère pouvoir parler à Carrero Blanco quand il sortira de l'église, juste avant qu'il ne monte dans sa voiture.

Elle sait que la messe se termine vers neuf heures trente et que l'amiral y assiste tous les jours.

Il ne l'attendra pas à cet endroit. Une semaine s'est écoulée depuis sa précédente tentative. Il l'a déjà oubliée. Ces hommes-là ne se soucient pas du bas peuple. Adelina a peur de la réaction des gardes du corps, de leur violence. Eux l'ont repérée. La dernière fois, elle avait attendu patiemment qu'il sorte de chez lui. Elle avait emmené Virtudes, pensant que devant une enfant, il se montrerait plus aimable, mieux disposé pour l'écouter. L'amiral était enfin apparu. Elle avait à peine parcouru une dizaine de mètres que deux flics s'étaient précipités, lui demandant ce qu'elle foutait là, la bousculant pour qu'elle dégage. Adelina avait essayé de parler. En vain. Alors, elle s'était mise à hurler pour attirer l'attention de l'amiral. Il avait jeté un regard surpris dans sa direction puis, indifférent, il était monté dans son véhicule.

Elle était repartie la rage au cœur, indifférente aux menaces des policiers qui lui promettaient un petit séjour en tôle si jamais elle s'avisait de revenir foutre le bordel. La prochaine fois, ils seraient moins gentils.

Le retour avait été terrible. Les pensées les plus confuses se bouscullaient dans son crâne ; elle n'entendait pas les pleurs de sa fille ; elle marchait comme un automate, insensible au désarroi de Virtudes qu'elle traînait sans ménagement.

Juan a été arrêté par l'infâme Guardia Civil. Demain cela fera un an. Un simple contrôle de papiers. « *La routine, ne t'inquiète pas* », lui avait-il murmuré. Et il n'était jamais revenu. L'amiral sait où se trouve son mari. Elle en est persuadée. Ne dit-on pas que c'est l'homme le plus puissant d'Espagne. Elle a le droit de savoir. Cette angoisse qui ne la laisse jamais en paix, est insupportable.

Après cet échec pour approcher l'amiral, tuer ce dernier l'avait alors effleuré. Pour se venger de ce salopard et à travers lui de ceux qui avaient rendu l'Espagne terne, triste, exsangue. En édictant la terreur comme ligne de vie à coups de solennels « *Viva la muerte* ». En exterminant ou en emprisonnant des femmes et des hommes qui espéraient juste des jours meilleurs dans un monde égalitaire et fraternel.

Irréalizable et absurde, ce projet d'assassinat avait été vite oublié. Que deviendrait Virtudes sans ses parents ? Ils l'enverraient dans un sordide orphelinat ou bien ils la loueraient comme bonne à tout faire à une famille influente.

Adelina est presque arrivée. Tout au plus cinq minutes de marche. Son cœur bat la chamade. Parler à Carrero Blanco est certes un risque à courir. Mais elle a confiance : un homme qui assiste à la messe chaque jour, qui communie avec une grande dévotion, oui un tel homme ne peut pas être insensible à la misère humaine lorsqu'elle affecte son prochain. Elle s'y est mal prise la dernière fois. Aujourd'hui, elle est persuadée qu'il saura l'écouter. Et qu'il lui promettra de se renseigner.

9 h 25

Luis Carrero Blanco s'installe à l'arrière de sa voiture. Le chapelet enroulé autour du poignet, il l'égrène machinalement tout en observant les alentours.

Il se sent en forme, régénéré par cet office matinal auquel il vient d'assister. Il a besoin de ce rendez-vous quotidien avec le Christ. Et puis tout bon franquiste qui se respecte est catholique. La religion met en place des cadres, instaure une morale, donne une ligne de conduite.

Il soupire bruyamment. Aujourd'hui, une longue journée l'attend. Hier, l'entrevue avec Kissinger s'est bien passée.

Pour autant, il faudra veiller à l'avenir à ce que les Américains ne fourrent pas le nez dans les affaires de l'Espagne. Il repense à la longue conversation qu'ils ont eue. Ils ont le même ennemi, le communisme, et ils doivent unir leurs efforts pour le combattre. Mais le secrétaire d'État lui a tapé sur les nerfs avec ses discours d'ouverture.

Le vieux n'en a plus pour très longtemps mais le franquisme perdurera après la mort du Caudillo. Car il en assurera la continuité. Il a su devenir irremplaçable et se rendre indispensable.

Il est fier de ce qu'il a accompli. Il a gravi un à un les échelons, il a su naviguer en eaux troubles, il a réussi à s'entendre avec les phalangistes et l'Opus Dei. Il a tiré les ficelles avec patience, a tissé ses réseaux sans jamais être dans la lumière, a construit un État dans l'État. Son secret : n'avoir jamais affiché une position clairement marquée. Pendant les Conseils des ministres, pour endormir la méfiance, il dessinait des arbres sur des feuilles blanches et parfois, il lui arrivait même de fabriquer des cocottes en papier. Il donnait ainsi la trompeuse impression d'être indifférent ou ailleurs. Une ruse pour mieux tromper ses adversaires car rien ne lui échappait.

L'appareil politique est entre ses mains. L'avenir et l'unité de la Grande Espagne sont assurés. Le peuple continuera à courber l'échine en se posant le moins de questions possible. C'est un mal nécessaire. Certains doivent commander et d'autres obéir. Ce pays doit être dirigé par un homme d'expérience, inflexible et courageux. Il est l'homme de la situation. Le prince Juan Carlos n'est qu'un paltoquet dont ses hommes surveillent les moindres faits et gestes.

Dans moins d'une demi-heure, le procès 1001 débutera. Il espère un verdict exemplaire. Ces syndicalistes sont une

plaie et doivent être châtiés à la hauteur des idées dangereuses qu'ils défendent. La liberté est le plus destructif des systèmes. Il faut l'éradiquer durablement car elle mène à une impasse, au désordre, au chaos. Franco s'est laissé aller à un accès de faiblesse en graciant, il y a trois ans, les six membres de l'ETA condamnés à mort à Burgos. La pression internationale n'avait pas été étrangère à sa mansuétude. Il a toujours en travers de la gorge le refus catégorique qu'il avait essuyé quand il avait essayé d'infléchir la position du Caudillo. Le vil garrot promis aux terroristes s'était transformé en prison à vie. Cet échec cuisant l'incommode encore quand il y songe. Il est temps qu'il reprenne les choses en main. Patience. Oui, le vieux n'est pas éternel. Il finira bien par passer l'arme à gauche.

La voiture démarre. Il songe au travail qu'il lui reste encore à accomplir pour se débarrasser des ennemis de l'Espagne. Beaucoup sont à l'intérieur de son propre parti. Ils prônent des idées libérales pour attirer des investisseurs étrangers. Le régime devrait s'assouplir, lâcher du lest pour donner l'image d'un pays plus fréquentable. Jamais ! La « Croisade » pour nettoyer et purifier ce pays doit se poursuivre. La répression, encore et toujours. Les Espagnols ne comprennent rien d'autre.

9 h 35

Son cœur s'arrête de battre quand elle aperçoit la voiture de l'amiral s'engager lentement dans la rue, suivie par un autre véhicule. Il ne lui aura manqué que quelques minutes ! Adelina tentera sa chance demain. Elle partira un peu plus tôt, voilà tout. Elle s'engage pour traverser la rue et, ironie du sort, le chauffeur de Carrero Blanco s'arrête pour les laisser traverser. Elle le remercie d'un signe de la tête avant de gagner le trottoir d'en face. Virtudes, les yeux

exorbités, est terrorisée. Immobile, elle ne bouge plus.

– Que se passe-t-il ma chérie ?

– Maman... tu sais... l'ogre... je viens de le voir... il était dans la voiture ! À l'arrière ! Il m'a regardée ! Vite ! Échappons-nous ! Au secours ! Aidez-moi ! L'ogre va me dévorer !

Virtudes lui lâche alors la main et s'enfuit, poussant des cris horrifiés. Adelina se précipite pour rattraper sa fille. Les passants surpris s'écartent pour la laisser passer.

Tout se met alors à trembler et l'on entend comme un tonnerre lointain pendant deux ou trois secondes. Un déluge de pierres, de briques et de morceaux d'asphalte s'abat sur le sol. Les voitures s'entrechoquent, les murs se lézardent, les vitres se brisent. Adelina est projetée par terre. Un peu sonnée, elle se relève. D'épais nuages de poussière blanche empêchent de voir devant soi. L'air est irrespirable. Adelina titube, la tête lui tourne, où est sa fille ? Des canalisations ont explosé et l'eau se répand en torrent sur la chaussée éventrée. Deux hommes passent en courant : « *C'est le gaz ! C'est le gaz !* » Elle se fraie un chemin au milieu des débris, chaque seconde est une éternité, le moindre pas, un calvaire. « *Virtudes ! Où es-tu ?* » Elle erre sans trop savoir où aller, la rue est soudain immense, elle passe à côté d'un énorme cratère autour duquel les gens se sont rassemblés. Incrédules et stupéfaits, ils lèvent la tête. « *Impossible, entend-elle, la voiture n'a pas disparu par l'opération du Saint-Esprit !* » Elle revient en arrière. Les secours commencent à arriver. Un camion de pompiers se gare à côté d'elle. Elle questionne autour d'elle : « *Je cherche ma fille...vous n'auriez pas vu une petite fille ?* ». Elle entend les bribes d'une conversation : « *Envolée...passée par-dessus la corniche...a atterri sur une terrasse...derrière le collège des Jésuites... Carrero Blanco...mort...* »

Et soudain elle l'aperçoit, adossée à la porte d'un immeuble, recroquevillée sur elle-même. Elle se précipite. « *Ma chérie, je suis là ! Tu n'as rien ? Tu n'es pas blessée ?* » Virtudes lève la tête et la fixe intensément. Elle serre contre elle sa poupée magique. « *L'ogre a disparu maman. Il ne reviendra plus jamais. Pour toujours. Il va enfin me laisser tranquille* ».

Adelina pleure. La joie et la tristesse s'entremêlent. Si seulement elle était partie plus tôt... elle aurait eu une infime chance de demander...pour Juan...et à quelques minutes près... rien ne serait peut-être arrivé... et l'espoir serait toujours là...

Dernière parution : *Après nous, Célestino Alfonso, guérillero dans la résistance Française*, éditions Le Solitaire

FRANCO : LA MUERTE

Hervé Le Corre

« Le général Franco hospitalisé hier soir à Madrid. On savait le Caudillo souffrant, dont les pouvoirs ont été transmis au futur roi Juan Carlos le 30 octobre dernier. Hier dans la journée, son état s'est brusquement aggravé. Le bulletin publié tout à l'heure par le palais du Pardo évoque des complications cardiaques et pulmonaires. Des sources bien informées parlent d'une opération, effectuée en urgence, qui aurait conduit à l'hospitalisation du chef de l'État espagnol... »

Il y a dans Bordeaux un vieil homme qui, lorsqu'il est seul, parle avec ses fantômes. Les vieilles gens sont ainsi, souvent. Surtout quand le siècle a mis à l'épreuve leur humble courage et leur a arraché une partie d'eux-mêmes. Son cœur lui fait mal en entendant la dépêche lue à la radio et il suffoque, il respire par la bouche puis souffle bruyamment. Il ferme les yeux puis les rouvre sur le rectangle de lumière grise que la pluie colle à la vitre.

Il se tourne vers la veille photo jaunie, froissée, tachée où sourit un jeune homme de dix-huit ans, poing levé, fusil en bandoulière. La dernière qu'il ait envoyée du front, quelque part sur l'Ebre.

Ce coup-ci, il va crever. T'entends ça Pablito ? « *Ici tout va bien, on tient bon, on va les avoir. Ne vous en faites pas. Dites à Dolores qu'elle a intérêt à savoir lire quand je reviendrai. Je vous embrasse et vous serre contre mon cœur. Votre fils, Pablo. PS: C'est Nancy, une photographe américaine, qui a pris la photo.* »

T'entends ça mon fils ?

J'écoute leurs pas de loups et leurs murmures et les reniflements de ceux qui pleurent et les raclements de gorge pleins d'embarras des officieux officiels, ministres et hauts gradés qui viennent se recueillir devant ma carcasse perfusée en épiant le gonflement régulier mais faiblard de ma poitrine, un œil sur les écrans où ce qui me reste de vie tremble en courbes syncopées et couine par bips plus ou moins réguliers et je les sais dans l'intervalle de silence entre deux battements à l'affût du moment fatal, celui où la machinerie s'arrêtera, la mienne, de viande et de vaisseaux où pulse mollement le sang de l'Espagne car c'est bien cela qui a coulé dans mes veines toute ma vie avec l'aide de Dieu, soit-il béni en sa très sainte Trinité, je sais qu'ils attendent comme ces chacals qu'on voit dans les savanes assis non loin d'un cadavre prochain, l'air de rien, le nez au vent pour y déceler les premières molécules résultant de l'absence soudaine d'oxygène dans les cellules asphyxiées peu à peu et déjà saisies par la corruption, car sans doute la mort a dans ces premiers moments une odeur secrète, intime, que seules les bêtes perçoivent, toute autre que les miasmes putrides que j'ai connus sur les champs de bataille, voilà que ça me revient comme un repas trop lourd, Nationaux ou Rouges, ils avaient tous la même odeur, gonflés,

hideux, obscènes en leurs positions bizarres, vautrés dans leur pourriture comme dans le stupre, écartelés et offerts à tous les sévices et tous les viols qu'ils subirait désormais, j'ordonnais alors qu'on récupère les nôtres et qu'on leur fasse des sépultures décentes, bordel, ils sont morts pour la Sainte Église, mon père, et le prêtre qui se trouvait là approuvait vigoureusement en agitant sa hure, un mouchoir de fil sur le nez, la sueur au front, la nausée au fond de la gorge, bien sûr mon général, que Dieu ait en Sa sainte garde Ses soldats glorieux, et il fallait gueuler un peu pour que des volontaires se désignent, bandes de lopettes, vous êtes vivants et ils sont morts alors montrez que vous avez des couilles au cul, je veux avant ce soir une croix au-dessus de chacun de ces braves, je me contrefous des autres, qu'ils pourrissent à l'air libre et que la terre d'Espagne les absorbe, les annule, maudite fumure, *Tierra y Libertad* c'était bien le titre d'un des torchons dans lesquels ils appelaient au meurtre des prêtres et, bien plus grave, à l'expropriation, bien plus grave parce que des curés on trouvera toujours à en fabriquer dans ce pays de vieille tradition où il faut bien recycler les bâtards de nos saintes familles ou caser le crétin ou le pédéraste de service, fût-ce comme bibelot cauteleux mais bon marché dans les intérieurs baroques des parvenus et autres grands propriétaires, cadres dirigeants, chefs de la Phalange, *Opus dei*, l'œuvre de Dieu la voilà, ces curetons en train de bander sous leur robe de bure pour le petit dernier sortant du bain avec la nurse, ces tordus serviteurs de Notre Seigneur marmonnant par ailleurs d'indistinctes prières pour recommander en Sa Sainte Garde la prospérité des Grands d'Espagne et les protéger de la barbarie communiste dont nous ne sommes pas tout à fait parvenus à extirper les racines ni à stériliser tous les germes malgré les quantités d'eau bénite répandues de l'Andalousie jusqu'à l'Estrémadure, de Galice jusqu'à la

Catalogne, après que le feu et le fer de nos armes ont carbonisé cette mauvaise herbe et retourné le sol sacré où leurs charognes se sont dissoutes pour que jamais ces ronces ne repoussent, ce chiendent expropriateur qui étouffe les belles et bonnes récoltes, et merde, depuis quand, depuis quand, dites-moi un peu, des peigne-culs illettrés ont-ils l'autorité, l'intelligence, cette vision globale des hommes et des choses pour diriger une propriété, une compagnie d'industrie ou de commerce ou bien encore un pays ? Il y a ceux qui possèdent, commandent, dirigent, pensent et choisissent, cercle restreint et fermé, caste de seigneurs, oui, j'ose le mot car nous ne sommes jamais sortis du Moyen Âge et c'est bien ainsi, on y a ajouté l'électricité et l'eau courante et puis après ?... Et il y a ceux qui sont incapables de se guider autrement que par leurs instincts élémentaires, manger, se reproduire, sauvegarder sa progéniture, troupeau abruti qui a besoin de pasteurs, de bergers, mais aussi de chiens pour marcher droit et ne point s'écarter du chemin tracé, ainsi est fait le monde depuis sa création, depuis que le Seigneur lui-même a mis dans la nature l'inégalité des forces et des talents, voyez Adam et Ève, la femme issue d'un os, et tentatrice et pécheresse, ce n'est pas une invention du modeste *generalissimo* acoquiné avec le clergé rétrograde, n'est-ce pas ? C'est dans les Saintes Écritures, alors ? Qu'on arrête de nous emmerder avec le Respect, l'Égalité, les droits de l'Homme et toutes ces conneries que les Rouges professent partout jusqu'au Vatican où le Saint-Père lui-même m'appelle à onze heures du soir pour sauver la tête de deux terroristes, même lui, béni soit-il, semble parfois aux mains d'évêques communistes comme je suis en ce moment entre celles d'infirmières et de médecins qui me perforent de piqûres et m'injectent des drogues améri-

caines, sûrement, même le Pape, nom d'une pute, qui ferait mieux de se replonger dans de saines et saintes lectures au lieu d'écouter les cocos italiens.

Il y a dans Bordeaux, entre la flèche Saint-Michel et le cours de la Marne, un vieil homme qui sourit à la photo de son fils, tué un jour de juillet pendant la bataille de l'Ebre.

Chaque jour qui passe, avec des informations en provenance de Madrid où Franco est maintenu en vie par des drogues et des machines, il sourit et murmure des choses en espagnol en agitant les mains devant lui et il lui semble que le sourire du jeune milicien s'élargit encore et il croit entendre au loin la rumeur de la bataille.

Il voulait être instituteur. Il écrivait des poèmes, des chansons. Un mois après cette photo, une jeune femme blonde, aux cheveux courts, a frappé à leur porte. Ils s'étaient repliés à côté de Barcelone, chez un camarade, comme un frère, avec Carmen et Dolores qui avait cinq ans à peine. L'homme, encore jeune et vigoureux, était recherché dans tout Madrid par les phalangistes, dénoncé par une voisine. Ils ont demandé à la femme blonde comment elle avait retrouvé leur trace. C'est Pablo, elle a expliqué. Il m'a dit que je vous trouverais là, si jamais vous n'étiez plus à Madrid. Elle a dit qu'elle s'appelait Nancy, qu'elle avait connu Pablo là-bas. Elle a fait un vague geste vers l'ouest. Elle tenait un sac de jute à la main, elle le leur a tendu. Carmen avait compris. Elle a poussé un cri et s'est appuyée contre le mur. Dans le sac, il y avait la crosse d'un fusil, cassée au niveau du pontet. Un bout de culasse pendait. C'est tout ce qu'on a retrouvé de lui. Nancy ne trouvait pas ses mots. Bafouillait. C'est un camarade qui l'a récupéré. Un barrage d'artillerie.

Au fond du sac, il y avait un petit carnet. Il écrivait tout le temps là-dedans. Il me les lisait le soir.

Entrez, a dit l'homme. Restez pas là. Vous allez bien prendre quelque chose.

Cette nuit des anges m'ont visité. Ils étaient trois qui ont d'abord tourné lentement autour de mon lit dans des sortes de pyjamas blancs, leurs ailes pendouillant dans leur dos comme de gros sacs à dos vides, si bien que j'ai d'abord cru que c'étaient des tueurs déguisés en malades qui se seraient introduits dans l'hôpital pour me faire la peau, bande de salopards, ils en auraient bien été capables après leur gros coup contre ce pauvre Carrero Blanco, et tout m'est revenu en mémoire de ces jours funestes, Votre Excellence, Votre Excellence – eh bien quoi, bordel ? – l'amiral Carrero Blanco, mon général, ils l'ont fait sauter tout à l'heure rue Claudio Coello, mon Dieu c'est affreux, ils sont capables de tout ! Je me rappelle encore le récit hallucinant de ce colonel de la Garde Civile qui me racontait qu'on n'avait même pas retrouvé la voiture, encore moins le corps du chef du gouvernement, Putain comment c'est possible une chose pareille, je hurlais en tremblant, je me tordais même comme un de ces jeunes twisteurs, possédé complètement à ce moment-là par cette salope de Parkinson, incapable de rester debout je suis allé m'affaler dans un fauteuil et je revois l'autre ôter son tricorne et bondir sur moi Ça va, mon général ? Vous voulez que je fasse venir le docteur ? Comment une voiture peut-elle disparaître en plein jour, en plein Madrid, ce sont des Martiens qui l'ont enlevée ou quoi ? Non, mais le trou... Quel trou ? Celui de ton cul, imbécile ? Dans la chaussée, général. La bombe était sous la chaussée, la voiture est peut-être tombée dedans avec

l'amiral... Si j'avais eu un pistolet sur moi je crois que j'aurais abattu cet abruti en proie au délire mais la suite m'a montré qu'il avait raison, dans un premier temps on n'avait rien retrouvé, ni voiture ni Premier ministre dans ce paysage de guerre, puis on s'était aperçu que la voiture blindée s'était envolée pour atterrir dans la cour d'un couvent, ça ne s'invente pas, surtout au retour de la messe quotidienne, et que le président du gouvernement, futur chef d'Espagne, avait été réduit en purée, et quand plus tard on a appris que ces chiens de l'ETA avaient revendiqué l'attentat, qu'ils avaient appelé « Opération Ogro », qu'ils l'avaient préparé pendant des semaines, j'ai su que c'en était fini de la grande Espagne vu les médiocres et tous les crétins qui intriguaient dans les couloirs du palais, et continuent de pousser la porte de cette chambre pour savoir où j'en suis de ma lente glissade vers le paradis de notre Seigneur, j'ai su que c'était foutu, bordel de merde parce que pas un n'arrivait à la cheville de ce bigot rigide et coincé de Carrero, une messe par jour, dites-moi un peu ce que Dieu en a à foutre, comme s'il tenait à la main un carnet et cochait le nombre d'*ave* et de *pater* ânonnés et d'hosties ingurgitées par ses ouailles, bref, j'ai su que l'Espagne sous dix ans se vautrerait dans la démocratie malgré Juan Carlos ou peut-être même avec sa complicité plus ou moins active et qu'alors tout s'effondrerait, l'ordre, la foi, les valeurs chrétiennes d'obéissance et de travail, et que la canaille relèverait la tête, qu'on avait réussi à lui tenir le nez dans sa mangeoire pendant toutes ces années bénies, et même rentrerait au bercail avec bâtards et marmaille pour danser au milieu de nos ruines,

j'ai su qu'avec moi tout cela mourrait et qu'il ne suffit pas de gagner une guerre si on n'a pas exterminé l'ennemi, mais jamais vous ne trouverez ce genre de maxime dans aucun

manuel militaire, évidemment... J'ai pourtant essayé de la continuer, cette guerre héroïque, je les ai combattus, battus, emprisonnés, fusillés, garrotés, graciés même, parce que je croyais que j'étais assez puissant pour me montrer magnanime, mais au bout du compte je m'aperçois que même sous la botte quelque chose d'eux résiste, qu'ils appellent espoir ou révolution, ou simplement instinct de survie et j'en étais parfois à penser, après mes troublantes discussions avec le jeune roi, qu'il ne sert à rien de brutaliser un peuple qui est comme une femme qu'on frappe trop : il devient sournois, calculateur, insaisissable et finit par échapper à tout contrôle moral et s'enfuir, et le seul choix qui reste alors est de le tuer pour l'empêcher de s'échapper, ou d'exercer sur lui une insidieuse dictature souriante et colorée pour en obtenir l'état de servitude volontaire et de consentement à sa propre misère, mais je ne pouvais admettre cette politique de couille molle que Juan Carlos et son entourage appelaient libéralisme, bordel, disais-je à Sa Majesté, il n'y a pas trente-six formes possibles d'autorité, on ne promène pas un chien au bout d'une laisse de dix mètres, qu'est-ce que c'est que ces conneries, il doit savoir qui est son maître et son maître doit voir de près ce qu'il fait et même comment il chie et ne point le laisser se détourner du chemin choisi et tirer sur le collier et lui serrer le cou et lui briser la nuque s'il le faut, mais ce jeune blanc-bec gâté pourri souriait d'un air matois comme une pute écartelée dans des draps de soie et il me répondait doucement que ces méthodes ne pouvaient plus avoir cours, regardez le Portugal, général, croyez-vous que Salazar et sa police secrète vont tenir longtemps contre leur peuple affamé de culs-terreux et les nègres révoltés en Angola, un an après cette conversation les communistes envahissaient Lisbonne à bord de leurs chars, une armée rouge de l'autre

côté de la frontière, le temps joue contre nous, général, contre vous, et ce n'est pas une question d'âge, précisait-il, ce grossier, en me voyant trembler et me raidir pour limiter la danse de Saint-Guy de mes mains et de mes pieds et m'empêcher au passage de lui botter le cul et lui claquer le museau, les temps sont révolus en Europe, je ne vous parle pas de l'Afrique où gouverner consiste à pratiquer la razzia en s'appuyant sur l'armée et les féticheurs, et à ce moment-là, j'ai eu l'impression qu'il parlait de l'Espagne, de ses forces armées et de la Sainte Église catholique mais je n'ai rien dit tant j'étais abasourdi devant tant d'impudence, je ne parle pas, Excellence, de l'Amérique latine et des fantoches sanguinaires tenus et protégés par les États-Unis, mais tout cela aura une fin, vous verrez, et là il s'est tu parce que justement je ne la verrai pas, plutôt crever, me suis-je dit en ricanant intérieurement, enfin, je veux dire qu'un nouvel ordre mondial viendra qui n'est pas l'ordre nouveau des fascistes et de la Phalange, non, ce sera plus subtil et plus efficace, sauf le respect que je dois à la grande œuvre que vous avez effectuée ici,

bref, j'ai su que c'en était fini de moi et des rêves qu'à quelques-uns nous avions faits à la fin des années trente,

et c'est pourquoi j'ai pris les anges qui me visitaient nuitamment pour des tueurs rouges ou des Basques parvenus jusqu'à moi après des semaines de complot, de complicités et de calculs jusqu'au moment où le plus vieux d'entre eux s'est approché pour me dévisager, a pris ma figure entre ses mains froides et m'a dit mon général il faut qu'on vous montre un peu où vous irez bientôt, ne bougez pas et hop les deux autres m'ont saisi avec vigueur sous les bras et miraculeusement je me suis arraché sans douleur aux perfusions et autres sondes qui me clouent sur ce lit d'agonie et dans l'instant je me suis retrouvé au milieu d'une

plaine desséchée, inondée d'une lumière aveuglante et je me tenais debout, fort sur mes jambes comme je ne l'avais plus été depuis des années, sans le moindre tremblement ni la moindre douleur, avec seulement sur le dos l'espèce de tunique qu'on m'oblige à porter ici, et j'ai reconnu aussitôt la Castille et mes yeux s'habituant au soleil peu à peu distinguaient une grosse maison basse et massive, une sorte de fortin environné d'arbres au feuillage sombre, brunâtre ou vert-de-gris et la terre avait la couleur pâle du sable et le ciel était d'un blanc laiteux, blafard, de la couleur des draps de l'hôpital où je transpire et me tords de douleur quand les drogues ne font plus effet, regarde, m'ont dit les anges en me poussant doucement en avant du bout de leurs ailes et comme je leur demandais où on était, au paradis ou dans les limbes, le plus vieux a souri et m'a dit décidément vous ne comprenez rien, sortez-vous de la tête ces conneries superstitieuses tout juste bonnes à faire coasser vos grenouilles de bénitiers, vous êtes ici dans le même enfer que sur terre, qu'est-ce que vous croyez mon général, il n'y a pas d'échappatoire, pas d'au-delà, seulement le passé et tous les morts et leurs plaies béantes et en disant cela il s'est mis au garde-à-vous de façon grotesque, bancal et ricanant, et m'a salué militairement avec un battement d'ailes qui a fait tourner autour de moi l'air brûlant et c'est alors que je les ai vus s'avancer, silhouettes floues qui semblaient sortir de cette maison fortifiée, d'abord un par un puis par petits groupes, je les voyais trembler au loin dans la chaleur et il me semblait qu'ils allaient à tout moment se dissoudre dans l'air comme autant de mirages et quand j'ai voulu me retourner vers les anges pour leur demander ce qui se passait ils n'étaient plus là et ne flottaient plus à leur place que de petits paquets de poussière tourbillonnante, alors j'ai marché vers ces ombres, des centaines qui

avançaient sans bruit, avec lenteur, dans un silence profond comme un gouffre et quand j'ai mieux vu j'ai compris, je les ai reconnus avec leurs calots à pompons, leurs brassards rouges, leurs drapeaux noirs, les terroristes cocos, les fiers-à-bras anarchistes, hommes, femmes de tous âges, dans leurs chemises déchirées, parfois nus et souillés encore de la terre qui les avait ensevelis, portant sur eux des plaies ouvertes, crânes éclatés, ventres béants, membres arrachés, thorax troués, yeux crevés, certains se traînaient sur leurs moignons, d'autres soutenaient un camarade unijambiste, ils avançaient, leur visage tourné vers moi, leurs regards inexpressifs me traversant comme s'ils ne me reconnaissaient pas ou ne me voyaient même pas mais aucun ne s'est arrêté et ils me dépassaient avec une triste indifférence dans ce silence abyssal où j'ai cru entendre battre mon cœur et grouiller mes viscères dans leur jus et je me trouvais à présent au milieu d'une foule immense qui s'approchait toujours et s'éloignait sans cesse comme si je n'étais plus sur leur chemin qu'un arbre mort dans le désert alors je me suis mis à gueuler, enfants de putains, charognes, à qui vous croyez faire peur, je suis Francisco Franco Bahamonde, Generalissimo, Caudillo d'Espagne et vous avez perdu la guerre, la preuve, regardez-vous, voyez à quoi vous êtes réduits, ombres, poussière, spectres errants, et vous les perdrez toujours ces guerres aussi longtemps que vous nous les déclarerez, aussi longtemps que vous vous en prendrez à l'ordre naturel des choses, mettez-vous bien ça dans la calebasse, je chie sur les putains de mères qui vous ont pondus,

je me suis retourné et j'ai vu leurs dos voûtés, leurs épaules osseuses balancer lentement au rythme de leurs pas cependant que je cherchais mes mots pour que ne se tarisse pas le flot de la haine et du mépris et du dégoût que

m'avaient inspirés ces misérables, plus loqueteux encore morts que vivants

et soudain j'ai vu en contrebas, comme si l'endroit où je me trouvais s'était élevé, la plaine vers laquelle ils descendaient, innombrables, à perte de vue, tout un peuple, tous les peuples peut-être, tous les morts de toutes les guerres qu'on leur avait fait faire ou qu'ils avaient menées en ce siècle de sang et de merde, tous les peuples défaits, et cette plaine verdissait sous un voile de brume et y pâlisait un soleil prometteur, comme une aube, et ils marchaient sans bruit, leurs visages mélancoliques tournés vers le sol, et j'ai alors ricané car je la voyais, leur aube radieuse, une sorte d'Eden de carte postale qui sans doute reculerait devant eux comme une ligne d'horizon, et leurs lendemains qui chantent étaient bien silencieux au point que je m'attendais, dans ce recueillement de cathédrale, à entendre rugir les grandes orgues et les chœurs pour un requiem,

mon général, mon général, j'ai ouvert les yeux et la gueule binoclarde et blême du médecin est venue flotter au-dessus de moi : général vous avez dû faire un bien beau rêve car vous éclatiez de rire dans votre sommeil, c'est bon signe, preuve que votre corps résiste, que votre esprit est toujours aussi alerte, j'ai refermé les yeux parce que soudain la fatigue m'enfonçait un peu plus dans le matelas, étouffé brusquement par les draps qui étreignaient mon corps moribond, comme pour en extraire le peu de sang que les transfusions avaient pu y remettre, comme pour faire éclater les coutures, rouvrir les plaies qu'ils avaient à grand-peine refermées pour arrêter les hémorragies comme on rafistole à la va-vite une outre crevée, ils me croyaient dans le coaltar mais curieusement je les entendais s'affoler, jurer, putain de sa mère on va le perdre, il saigne comme un goret, suturez-moi ça en vitesse, on va lui passer encore une

poche, je les savais capables d'épuiser toutes les réserves de sang de Madrid pour que mon cœur épuisé ait encore quelque chose à baratter, depuis dix-huit jours maintenant j'entends tout sans plus rien savoir de la nuit ou du jour, apercevant parfois la gueule d'une infirmière ou d'un officier penchée sur mon futur macchabée, recevant la visite des anges, conversant parfois avec les morts assis autour de mon lit dans des ténèbres éclairées seulement par les lumignons de leurs regards posés sur moi, des regards tellement tristes, et ils parlent doucement, les fusillés, leur tête trouée béant sur leur cervelle, les garrotés, le cou brisé, tordu grotesquement, les yeux exorbités, les phthisiques morts dans les cachots, grelottant encore de froid et de fièvre, les massacrés lors d'interrogatoires avec la gueule monstrueuse de ceux qui n'ont pas parlé, avec la figure défoncée de ceux qui ont parlé et qui en pleurent encore, ils viennent tous s'installer autour de moi dans l'état où ils sont morts et ils marmonnent et je ne comprends pas toujours ce qu'ils disent, c'est une sorte de mélopée, comme une prière arabe sans chapelet, mais parfois ils me disent tu vois général cette solitude où tu es, la mort sur toi couchée comme un cheval crevé, ce cheval c'est le peuple d'Espagne, mort avec nous, mort à chacun de nos derniers soupirs, mort de suffocation sous le regard de ta police et de tes curés, mort de silence et de peur, mort en exil, écoute bien, presque charogne, écoute bien cette pulsation, lente, régulière, qui bat doucement, fragile comme une montre de femme, écoute bien, vieux pantin rafistolé, entre les rafales désordonnées de ton cœur de pierre qui se débat, ce petit tambour, ce jeune soldat qui s'approche et qui frappe encore lointain dans une plaine aride, écoute ce rythme qui désorganise ta machinerie foutue, c'est la vie qui revient et qui frappe à la porte, dans quelques heures tu te sentiras soulagé de ce poids parce que le cheval se sera levé, aura claqué des

sabots dans ta chambre en secouant sa belle tête d'alezan, tout étonné de ce qui lui arrive, cette nouvelle vie, cette jeunesse, ce souffle dans sa grosse carcasse et il partira en traversant les murs, en se jouant des obstacles, et il trottera dans la rue et le jour sera là et toi tu ne verras pas cette aube parce que tu seras mort dans la nuit qui a toujours été la tienne et que nous aurons traversée jusqu'au bout, écoute bien ça, raclure de caserne,

et bien sûr j'écoute et je n'entends rien, il ne faut pas croire les morts, depuis quand viendraient-ils, tous ces bandits rouges, dire la moindre vérité quand on leur a fait ravalier à coups de couteau dans la gorge leurs mensonges et leurs injures,

bien sûr que je vais mourir et j'aimerais bien que la Sainte Mère de Dieu me fasse signe et vienne me rassurer en me serrant contre elle en me murmurant les doux cantiques du paradis mais elle tarde, elle a sans doute d'autres obligations mais quand même, elle pourrait au moins se pencher sur la personne éreintée d'un serviteur loyal et passionné, parce qu'en cet instant les draps pèsent sur moi comme le cheval dont parlaient ces couillons, je sens le tissu m'écraser et m'étouffer, au secours Sainte Vierge, Seigneur, je vous

Il y a dans Bordeaux, en cette nuit du 20 novembre 1975, parmi les cris et les chants et les slogans, louvoyant entre les groupes qui déambulent dans les rues sombres du quartier Saint-Michel en brandissant les drapeaux sang, or et pourpre de la République, les oriflammes rouges, noirs, ou bien les deux, unis en diagonale où l'on a tracé à la hâte CNT-FAI, braillards hilares qui emplissent les bars et les caboulots et les gargotes et boivent le gros rouge qu'on sert là-dedans en chantant, en gueulant, en s'étreignant, en bouffant des assiettes de frites et des merguez et du chorizo, ils mêlent leurs chapelles adverses ou rivales dans la

fraternité retrouvée, morte la bête, mort le tyran, il y a dans Bordeaux, dans ce quartier d'exilés aux maisons noires qui dressent dans la nuit leur profil moyenâgeux, il y a ce vieil homme qui marche et sourit aux gens qui crient et chantent et gueulent des slogans de combat et d'espoir, étourdi, pris d'un vertige doux comme un enfant sur un manège, il y a cet homme avec bien au chaud dans une poche de sa canadienne la photo de son fils, près du cœur.

Dernière parution : *Après la guerre*, Éditions Rivages/Noir, sort aussi en poche.

GRATIA PLENA
Sophie Loubière

Ce matin, j'ai fait de vous ce dessin après que vous ayez eu cette discussion avec ma mère. Comme vous l'auriez trouvé ignoble, ce dessin, mon père.

Votre voix montait depuis le salon. Cette voix rongée par la fatigue d'une nuit blanche, vous répétiez : « *Il n'y a plus à revenir sur ce point* ». La pièce baignait dans une couleur brun délavé, la lumière traversait les rideaux à l'horizontal, acérée comme une lame. Depuis l'escalier où je m'étais accroupi, j'ai vu votre épouse rapetisser de douleur. Le velours bleu de sa robe pesait lourd et balayait le sol à chacun de ses pas, s'enroulait autour du premier obstacle rencontré, pied de table ou de chaise. Les broderies sombres enserraient ses épaules, faisant pleurer sur elle des perles de nacre. Je voyais votre dos, dans toute sa raideur. Pas un pli à votre uniforme. Pas un geste pour apaiser le tourment de celle dont vous souhaitiez vous éloigner à la faveur d'une mutation à Madrid. Comme on se lasse d'une redingote, vous remisiez la mère de vos enfants au fond d'un placard, suspendue à un clou.

À genoux devant toi, je te salue ô ma Reine

Après votre départ, je n'ai trouvé aucune résignation dans les yeux de votre épouse, aucun mystère à sa détresse. Depuis le balcon, elle vous a regardé partir, monter à bord d'un fiacre puis disparaître. Il y avait du vent. Trois épingles hérissaient son chignon dont s'échappaient des mèches de cheveux. Elle se protégeait les yeux contre l'éclat du jour, ses beaux yeux si fragiles. La main qu'elle posa sur mon épaule était plus fraîche que la rosée. J'étais à côté d'elle, oubliant d'être fier, le cœur fendu par la colère. Elle m'a invité à se joindre à elle et à prier pour votre salut.

Reçois ce jour, qu'il soit pour toi cadeau de notre amour.

Alors j'ai fait de vous ce dessin, mon père. Dans votre bureau, j'ai trouvé la feuille et l'encrier. Et de cette encre noire, j'ai fait de ce dessin le souhait de votre déchéance.

Vous qui n'aimiez pas ma façon de me tenir, mes chevilles croisées sous la chaise, un bras passé par-dessus le dossier, et cette main molle qui vous insupporte, cette main qui ne se conçoit que tenant une paire de gants blancs ou un sabre, vous qui n'aimiez ni mes joues rebondies ni mes cheveux, vous voilà débarrassé de moi. De ce mouton noir que vous n'aviez de cesse d'écarter d'un coup de botte si je me trouvais à la portée de votre pied. De celui que l'on repousse à l'extrémité du banc à la messe et qui ne chante jamais assez juste ni assez fort les louages du Seigneur. De celui que vous distancez volontiers dans les bois lors de promenades pédagogiques puisque mon esprit n'est pas assez vif pour suivre vos raisonnements. De celui qu'on humilie dans la chambrée de l'Académie lorsque la nuit s'éclaire d'une mauvaise lune. De celui qui serre les dents pour ne pas crier.

Un matin, un voisin vous a trouvé étendu sur le sol

devant un de ces cafés où vous allez boire jusqu'à ignorer votre route. Quelqu'un vous avait volé vos chaussures.

Ce matin, de vous, j'ai fait ce dessin grossier. À votre image.

Combien de fois, après avoir joué votre solde au casino, êtes-vous revenu les poches vides, fourbu d'ivresse mais assez vaillant pour maudire vos fils de vous porter jusqu'à votre lit ? Non, vous n'auriez pas fait mieux que moi à l'Académie d'Infanterie de Tolède. Vous auriez fait pire.

Vous avez fait pire.

N'en aviez-vous pas assez de courir d'autres jupons que ceux de ma mère ? De faire de nous la risée de toute la ville ? Vous brûliez de cette fièvre du jeu, vibrant et heureux dès que vous vous éloigniez de nous. Vous qui me jugez médiocre en tout, en ce matin d'automne, vous me libérez de vos paroles, de vos corrections humiliantes, de votre toute puissance. Et je vous donne raison. Sachez que je ne suis pas votre fils. Comment le serais-je ? Comment naître d'un père aussi vil, capable de pareils outrages ? Je ne serai jamais le fils de personne.

Ce matin, j'ai fait ce dessin de vous, et je l'ai enfoui au fond d'une poche avec cette promesse : venger ma mère de l'abandon, de cette insoutenable honte tombée sur elle, sur notre famille, de cette neige grise et âcre qui recouvre son âme et celles de ses cinq enfants.

Ave Maria Gratia Plena

Je connais le double malheur de vous avoir comme père et de vous perdre à l'aube de mes quinze ans. Trop inexpérimenté encore pour prétendre à gagner votre place, un seul chemin s'offre à moi, ce chemin de patience et de solitude de l'élève que je peuplerai bientôt d'êtres redevables et fidèles.

Je suis cet enfant de décembre dont la naissance vous fut bien égale – vous aviez déjà un fils. Je ne suis venu dans le vent glacé de l’hiver que pour réchauffer un cœur de mère. Il est un mouchoir enfoui au creux d’une manche où elle cache des trésors de larmes. Lorsqu’elle caresse mon front pour appeler le sommeil, ma mère laisse s’échapper un soupir. Ses cheveux alors exhalent un parfum de miel.

*Tout le jour j’espère que cette heure arrive enfin
Où je sentirai ton regard se poser sur moi*

Ce matin, j’ai fait ce dessin de vous, mon père. Ce matin, lorsque je priais avec votre épouse, j’ai promis à Dieu que je ne serai pas à votre image, un anonyme, un sans destin.

Moi, Francisco Paulino Hermenegildo Teódulo Franco y Bahamonde, je ferai acte de bravoure, je serai décoré de la croix du mérite militaire, recevrai cent médailles. Je serai promu capitaine, commandant, lieutenant-colonel, puis général – pourquoi pas gouverneur ? Même blessé, on me dira invulnérable. Moi, Francisco Paulino Hermenegildo Teódulo Franco y Bahamonde, je serai l’ami du roi, j’épouserai une femme à laquelle je serai fidèle et votre fils préféré sera sous mes ordres. J’offrirai à ma mère des robes de foulard de soie rouge carmin, de brocart rayé jaune or, de damas cordé, de crêpe satin, de dentelle et passementerie orné de ruban brodé de roses. Moi, Francisco Paulino Hermenegildo Teódulo Franco y Bahamonde, je logerai ma famille dans un palais et mes enfants seront traités avec respect. Je serai loyal, apprécié de tous et ferai régner ordre et discipline. Moi, Francisco Paulino Hermenegildo Teódulo Franco y Bahamonde, investi des pleins pouvoirs, chef suprême, j’écraserai jusqu’à votre nom du poids de ma réussite. Mon emblème sera de sang et d’or, parée de cinq

plumes, et ma mort glorieuse. On apposera une plaque sur le mur de cette maudite maison, Ferrol deviendra célèbre par ma naissance et partout dans le pays on dressera des statues à mon effigie.

*À genoux devant toi, attiré par ton sourire,
Je me blottis sous ton manteau, me jette dans tes bras.*

Votre nuque rasée, vos cheveux noirs, huileux, mouillés et coiffés en arrière sont la dernière image que j'emporte de vous. Je n'ai pas reçu ce regard étincelant du sentiment de votre pouvoir qui donnait à tous l'impression d'être en présence de quelqu'un de respectable et d'unique. Vous qui partez sans embrasser vos fils, sans même un dernier baiser pour votre épouse avant de grimper dans ce fiacre, je ne vous défendrai pas. J'ensevelirai votre âme sous un drap de mépris. Vous méritez la peine de mort, non parce que vous vous êtes enfui, mais parce que vous avez échoué là où le plus ordinaire des hommes aurait réussi. Est-ce si compliqué de vivre en harmonie avec les siens ? Est-ce si difficile d'aimer d'une égale manière tous ses enfants ?

Ce matin, après votre départ pour Madrid, j'ai fait ce dessin de vous, mon père. Un de ces croquis que vous estimeriez malséant, et pourtant si ressemblant. Un portrait de vous, bars écartés, dos au mur, votre uniforme tâché de sang, cinq plumes passées au travers de votre corps tels des sabres. Cinq plumes dont un jour s'orneront mes armoiries.

*Femme dans la gloire, signe pur des cieux nouveaux,
Vraie clarté dans la nuit : heureuse es-tu, Marie !*

Dernière parution : *À la mesure de nos silences*, Éditions Fleuve

**G
OAS
L**

Roger Martin

Eva Maria Dirche
Calle General Perón, 127 Polop
Province d'Alicante
Espagne

à

Monsieur Robert Ménard
Maire
34500 Béziers
France

Polop, samedi 24 mai 2015

Monsieur le Maire,

J'ai longuement hésité à vous écrire.

Il y a des années que je suis vos combats et vos activités et, ne voyez là aucune flagornerie de ma part, nous sommes un bon nombre de vos compatriotes résidant en Espagne, à admirer la façon dont vous avez su utiliser une association considérée comme de gauche pour alimenter inlassablement la campagne contre le dictateur Castro et ses séides

à Cuba. Pour tout vous dire, nous avons naturellement eu connaissance ici des accusations selon lesquelles votre organisation aurait perçu 40 000 dollars d'une association américaine que vos détracteurs taxaient d'écran de la CIA. Vrai ? Faux ? Qu'importe ! Ce qui compte avant tout, n'est-ce pas la déroute de nos ennemis ?

Ces derniers temps, vous avez eu les honneurs de la presse espagnole, de reportages télévisés et de dossiers publiés sur des sites Internet, qui, tous, ont souligné les mesures révolutionnaires que vous preniez pour votre ville. Autant d'informations qui prouvaient que vous êtes réellement un homme d'action qui ne se paie pas seulement de mots. Et qui sont venues à bout de mes dernières réserves.

J'ai passé et repassé le document réalisé par le site *voxnr* lors de l'inauguration en mars dernier, dans Béziers libérée, d'une rue à la mémoire d'Hélie de Saint-Marc, doublée de la mise à bas de la plaque d'infamie à la gloire du 19 mars 1962, une date noire qui devrait faire naître la honte dans le cœur de tous les vrais Français. J'en ai pleuré...

Vous avouerez-vous que malgré notre âge (je viens d'avoir 54 ans, mes amis sont un peu plus âgés), nous nous sommes senti des âmes de « groupies ».

Votre vibrant discours, que les complices passés du FLN osent taxer de révisionniste, nous nous sommes empressés de le traduire en castillan et en catalan avant de le faire circuler dans tout le pays.

Je ne sais ce qui m'a le plus impressionnée, de l'émotion que vous avez su faire naître en moi lorsque vous évoquiez le pays natal, votre enfance et votre famille, la grandeur du petit peuple des pieds-noirs dur à la tâche et irrémédiablement sacrifié, la tragédie des harkis, la noblesse des combattants de l'Algérie française, ou de votre redoutable dialectique, pour employer un mot que nos ennemis ont mis à toutes les sauces.

Vos références à Camus (même si, pour avoir lu certains de ses articles, je sais bien qu'elles n'ont rien de forcé) constituent un véritable tour de force.

Citer à l'appui de votre démonstration un philosophe incarnant aujourd'hui le modèle de l'intellectuel libre et devenu une icône médiatique (Marx, Freud, Sartre et leurs émules au petit pied ayant été discrédités et renvoyés à leur niche), reconnu de tous (seuls les résidus rabougris du communisme - et encore - osent émettre des critiques et laisser entendre qu'après tout Camus n'était ni un grand philosophe ni un grand écrivain) a été purement machiavélique.

Ne prenez pas ombrage de ce terme, cher monsieur Ménard. Les jeunes générations ne peuvent imaginer ce qu'il a fallu de courage, d'opiniâtreté, d'intelligence et de rigueur pour ne pas succomber lorsque le communisme, sous ses multiples avatars, décidait par la force brute de ce qui était bon pour les peuples et par le terrorisme intellectuel de ce qu'il fallait lire ou penser !

Et dire que cette mascarade sanglante a pu durer et perdurer, tant les esprits faibles et les individus fragiles cédaient en masse au pouvoir de séduction d'un système qui avait l'avantage de proposer des solutions globales à tous les problèmes du monde. Qui, alors, parvenait à échapper aux sirènes de Moscou ou de Pékin ? Et dira-t-on jamais le rôle néfaste des trotskistes qui réussissaient de leur côté à faire croire que totalitarisme et barbarie auraient été évités si leur petit dieu dogmatique et barbu n'avait pas succombé sous le piolet stalinien !

Non, ne voyez là aucune pierre dans votre jardin, cher monsieur Ménard. Si certains compagnons grognons rappellent parfois que vous-même êtes passé par les rangs de la Ligue communiste révolutionnaire, ils se laissent vite

convaincre lorsque je fais valoir que c'était alors le passage obligé avant les médias et que votre stratégie, si elle semblait s'accorder parfaitement avec l'entrisme trotskiste, visait déjà en réalité beaucoup plus loin, beaucoup plus haut. La réalité, cher monsieur Ménard, c'est que vous avez été un visionnaire, un personnage d'une épaisseur peu commune, comme les aime un John Le Carré.

Je me rends compte que, toute à la joie de vos victoires, qui anticipent, je veux l'espérer, celles de nos amis de Pégida en Allemagne, de Jobik en Hongrie ou de Secteur droit en Ukraine, je n'ai pas encore abordé le véritable objet de ma lettre.

Je m'appelle Eva Maria (vous aurez deviné sans peine l'inspiration de ce prénom double) Dirche. Fille d'Antonia Véga, et petite-nièce de José Antonio Llorens-Borros, héroïque combattant de la Division Azul¹, je suis donc espagnole. Mais par mon père, Jean-Paul Dirche, je serai toujours française.

Je ne ferai pas l'injure à un homme qui a osé exalter le souvenir des glorieux combattants de l'Algérie française de penser qu'il ignore qui était Jean-Paul Dirche.

Or, et cela me met en rage, si, un peu partout, et ici même, à Polop dans quelques jours, s'érigent des stèles à la mémoire des patriotes français, dont beaucoup, pieds-noirs, étaient d'origine espagnole, il est un nom qui reste systématiquement oublié. Volontairement hélas ! Et cet « oubli », impossible de l'imputer à nos adversaires, à nos ennemis (car, même si des esprits crédules ou bornés semblent croire à l'impossibilité d'un retour du communisme, cette idéologie méphitique continue d'imprégner nombre d'esprits) puisque, scandaleusement, il est le fait des « nôtres ».

1. Créée le 20 juillet 1941, corps de volontaires phalangistes aux ordres de l'Allemagne nazie.

Ce nom qui fait peur, c'est celui de mon père. Vous l'avez sans doute entendu, lu peut-être, mais jamais autrement qu'à l'occasion d'une vague allusion ou d'une simple mention. Dovécar, Piegts, Degueldre, Bastien-Thiry, Château-Jobert, Salan, Argoud et grâce à vous à présent Hélié de Saint-Marc, disposent de plaques, de stèles rappelant leur engagement, le sacrifice suprême pour certains.

La triste vérité, c'est que Jean-Paul Dirche sombre peu à peu dans le silence et l'oubli.

Permettez-moi, cher monsieur Ménard, d'abuser de votre temps en retraçant pour vous quelques faits de la vie de mon père, mais vous êtes mon seul et ultime recours.

Comme vous le savez, l'OAS, l'Organisation de l'Armée Secrète, a été créée le 11 février 1961 en Espagne. Ramón Serrano Súñer, un de mes oncles, célèbre pour avoir organisé la rencontre d'Hendaye entre Hitler et Franco le 23 octobre 1940, présidait la réunion. Je n'entrerai pas dans les détails de cette naissance. Ce rappel n'a d'intérêt que parce qu'à l'issue de l'épisode dit des Barricades, lorsque le général Salan fut obligé de quitter au plus vite l'Algérie, c'est en Espagne qu'il vint se réfugier. Aussi incroyable que cela pût paraître, rien n'était réellement préparé pour l'accueillir. Le tourisme français se développait, inondait la Costa Brava, injectait de l'argent frais, il n'était pas question pour le généralissime de mécontenter De Gaulle. Le pouvoir laissa donc certains de ses partisans s'occuper de l'intendance.

C'est alors que mon père entra en scène.

Mon père n'était pas un pied-noir. Il avait vécu en région parisienne, rejoint le mouvement Jeune Nation et participé à diverses actions dont la cible était presque exclusivement le Parti communiste. Pendant près de deux ans, il avait fait le coup de poing contre les rouges, intercepté des camion-

nettes de presse, saisi et brûlé des paquets du journal *L'Humanité*, concouru à créer un climat de peur autour de permanences et sièges du PC. Un militantisme dangereux. Ses cibles n'avaient rien d'enfants de chœur et leur service d'ordre ne tarda pas à disposer des identités et des photographies des militants de Jeune Nation les plus exposés.

Le 7 novembre 1956, mon père était aux premiers rangs des militants nationalistes qui prirent d'assaut le siège du Parti communiste au carrefour de Châteaudun. Les Russes venaient d'assassiner la Hongrie, il était plus que temps que les nationaux, partout en Europe, réagissent. Pendant plusieurs heures, le chaos régna. La préfecture laissait faire, au plus grand plaisir des agents de police qui n'aimaient guère les cocos. Bref, lorsque les patriotes se retirèrent (les renforts communistes affluaient de la ceinture rouge) on comptait trois morts et une centaine de blessés.

Deux jours plus tard, *L'Humanité* publiait la photographie de mon père, penché, une barre de fer à la main, au-dessus d'un corps.

Jeune Nation préféra éviter les risques d'une arrestation et d'un procès. Même si rien ne prouvait formellement que mon père fût l'auteur du coup fatal, on se chargea de lui faire quitter Paris au plus vite.

Jeune Nation avait tissé depuis longtemps des liens étroits avec les mouvements nationalistes d'Europe. En Espagne, avec le Front de la Jeunesse. Depuis les années cinquante, des rencontres (les universités d'été de l'époque !) étaient organisées en Espagne, tolérées, sinon encouragées, par le régime de Franco. S'y retrouvaient des délégations d'Amérique latine, d'Argentine et de Bolivie principalement, du MSI italien, de phalangistes libanais et enfin de Jeune Nation.

Une bonne partie du stage était consacrée à la formation idéologique et à des soirées culturelles où étaient proje-

tés des documentaires et des archives cinématographiques de la Division Azul, que commentaient certains de ses vétérans, dont José-Antonio Llorens-Borros. Il était alors avocat, mais à la tête de la maison d'édition Acervo, il publiait nombre d'auteurs nationalistes d'Europe. C'est elle qui, entre autres, éditera la traduction du Procès de Raoul Salan...

Ce qu'appréciaient par-dessus tout la plupart des participants, c'était le volet sportif et militaire. Gymnastique, course, parachutisme, close-combat, tir sur cibles en constituaient l'essentiel.

Ardent, intelligent, sportif, excellent organisateur, mon père, que Narciso Perales, phalangiste de la première heure, avait pris en sympathie, avait été commis à l'organisation pratique des stages. Il ne mit pas longtemps à être apprécié dans les rangs de la gauche phalangiste, qui, vous le savez certainement, ne méritait le qualificatif de « gauche » que parce qu'elle prônait un fascisme social, populaire et national et s'opposait aux conservateurs bourgeois qui avaient réussi à imposer la mise au pas de l'ensemble des mouvements nationalistes tout en les sclérosant et en les livrant à l'influence américaine.

Bref, mon père était devenu un homme de confiance de Narciso Perales, fondateur et dirigeant des Cercles Jose Antonio.

Comme il ne se sentait jamais aussi à l'aise que dans l'action, lorsque les événements se précipitèrent en Algérie et que les phalangistes décidèrent de soutenir leurs frères de Jeune Nation, mon père fut chargé d'une mission de toute importance.

Bénéficiant du soutien de nombreux cadres de l'armée, l'OAS avait réussi à constituer sur le sol algérien des stocks d'armes, de munitions et d'explosifs. Le hic, c'est que s'il

y en avait une quantité impressionnante pour le sol algérien, en métropole en revanche c'étaient les restrictions. Or la direction de l'organisation avait décidé d'y porter le fer et le feu et elle ne manquait ni d'hommes, pour l'essentiel des soldats déserteurs et des sympathisants de Jeune Nation, ni de chefs, officiers hauts-gradés ayant choisi la voie de l'honneur. Des commandos de l'OAS-Métro étaient déjà sur pied et n'attendaient que les moyens de passer à l'action. Non seulement le pouvoir gaulliste avait juré par tous les moyens, à commencer par la création d'unités de barbouzes assurées de l'impunité et grassement rétribuées, d'éradiquer l'OAS, mais les communistes se relevaient de leur défaite de 1958 et regagnaient dans l'opinion publique une audience que leurs capacités d'organisation intactes rendaient conséquente et dangereuse.

Mon père fut donc envoyé en mission en Algérie pour prendre contact avec des colons prêts à mettre à disposition des embarcations de plaisance dont le tirant d'eau permit de traverser le détroit de Gibraltar des stocks d'armes à bord. Il en trouva, mais si elles convenaient pour aborder dans les ports espagnols d'Alicante ou Malaga, naviguer jusqu'aux ports français de la Méditerranée se révélait une autre paire de manches, d'autant que ceux-ci étaient placés sous une triple surveillance. Celles, officielles, des douaniers et de policiers jugés sûrs par le pouvoir gaulliste et celle, officieuse mais ô combien dangereuse, des dockers de la CGT, aux ordres du Parti communiste, qui contrôlaient les ports.

Mon père et quatre hommes que l'on avait placés sous ses ordres organisèrent donc les transports à travers les Pyrénées, avec le soutien efficace de Miguel Gomez-Benet, un phalangiste puissant et respecté. Plusieurs livraisons furent opérées avec succès, des militants de Jeune Nation

et d'Union et Fraternité française² assurant la réception à la frontière française.

Hélas, arriva ce que vous savez. La trahison, l'abandon, l'union sacrée des deux larrons de la « Résistance », la grande Zohra-De Gaulle et ses prétendus ennemis du PC « F », les combattants exécutés, jetés en prison

La pire des trahisons, cependant, aux yeux de mon père, ce fut, dans cette Espagne qui l'avait accueilli, l'opportunisme de gens qu'il avait admirés, et qui, comme Lagailarde, abandonnaient la lutte pour se lancer dans le commerce et faire des affaires, souvent louches, ce qui ne les empêchait pas de se répandre dans les cafés et les clubs sur leur clandestinité et leurs exploits passés.

Jean-Paul Dirche était un homme d'honneur. Puisque les autres se résignaient, il partit ailleurs, là où le combat pour l'identité blanche et européenne se poursuivait. Comme je n'ai appris que plus tard les faits que je vous retrace, j'ajouterai simplement qu'on le vit au Biafra, au Congo, en Rhodésie et dans divers pays africains.

Et puis, persuadé que le combat contre le communisme et le terrorisme soutenu par Moscou était primordial, il finit par revenir en Espagne. L'ETA y faisait régner la terreur. Les Services secrets, enchantés de bénéficier de l'expérience de pareil baroudeur, l'intégrèrent à l'ATE (Antiterrorismo ETA), en relation directe et permanente avec le capitaine Martinez (le fameux Pedro le Marin) et l'inspecteur-chef Pacheco. Il y obtint des résultats stupéfiants entre 1975 et 1982, bien que des documents que j'ai retrouvés témoignent de son désarroi devant certaines tergiversations d'alors. Lorsque le Parti socialiste parvint au pouvoir, il

2. Union et Fraternité française était le pendant politique de l'UDCA de Pierre Poujade, et fit élire une cinquantaine de députés, dont Jean-Marie Le Pen, en 1956.

découvert que, paradoxalement, ses dirigeants entendaient se montrer plus efficaces contre l'ETA que ceux qui les avaient précédés. Jean-Paul Dirche devint alors un des plus redoutables agents des GAL, ces Groupes antiterroristes de Libération issus de la parfaite collaboration de l'Espagne et de la France et travaillant en sous-main pour leurs gouvernements. Pendant deux ans, il fut le fer de lance de cette organisation, vilipendée aujourd'hui mais qui fit plus pour l'éradication des séparatistes que vingt ans de poursuites, de règlements de comptes, de négociations secrètes et d'arrangements honteux.

Je n'ai toujours pas compris comment ni pourquoi est arrivé le moment où ses chefs ont décidé qu'il devait mourir. Sans aucun doute, à la suite d'un ixième accord secret entre les deux pays et l'ETA. Toujours est-il que le 19 mars 1984, mon père a trouvé la mort à Biarritz, dans votre pays, cher Robert Ménard, mais que j'avais bien du mal, jusqu'il y a peu, à considérer comme le mien.

Jean-Paul Dirche, pour qui les explosifs n'avaient plus de secret, et depuis longtemps, est mort, officiellement, « en manipulant la pile du détonateur de ses explosifs » !

Le plus effarant, c'est que deux jours plus tôt, il avait localisé l'appartement de la rue Victor Hugo où se réunissait le comité exécutif de l'ETA !

Voilà, cher Robert Ménard, je vous ai ouvert mon cœur. À qui d'autre m'adresser ? Je suis désemparée, rongée depuis des années par mes certitudes et la douleur de voir ignorer et trahi le souvenir d'un combattant nationaliste qui n'a eu pour seul tort que de mettre sa vie au bout de ses idées.

Je ne sais ce que vous pourrez faire. Je comprends bien qu'avec la meilleure volonté du monde, il vous serait difficile d'attribuer le nom de mon père à une de vos places ou de vos rues. En revanche, si vous pouviez intervenir

auprès des organisations patriotiques et particulièrement de l'ADIMAD-OAS³, qui a tant fait pour que nos combattants reçoivent enfin les honneurs qu'ils méritent, afin qu'elles examinent toutes les possibilités de rendre le sien à Jean-Paul Dirche, je vous en serais éternellement reconnaissante.

Notre honneur s'appelle fidélité.

De tout cœur avec vous et votre combat,

Eva-Maria Dirche⁴

3. ADIMAD-OAS : autrement dit Amicale pour la Défense des Intérêts Moraux et matériels des Anciens Détenus et exilés politique de l'Algérie française, à la manœuvre derrière toutes les manifestations en l'honneur des ex-OAS.

4. J'ai repris mon nom de jeune fille afin d'assumer fièrement mon héritage.

Dernières parutions : *L'honneur perdu du commandant K.*, éditions Oskar. *Dernier convoi pour Buchenwald*, éditions du Cherche-Midi.

LES COUACS FRANCO

Jacques Mondoloni

On est le 14 novembre 1975 et la blondeur platinée, vaporeuse, aux quenottes de lapin, micro à la main, les cuisses piquetées de paillettes multicolores, qui arpente la scène immense de la salle du Palais du Congrès, fuse dans l'orgie de lumière. Elle est poussée et parfois portée par des danseurs noirs en smoking, dans un mouvement de comédie musicale importée de Las Vegas, version cirque de luxe : il y a des automobiles, une Cadillac décapotable, une Rolls-Royce rutilante, qui traversent le plateau, des envols de planeurs, des découpes de tours en plexiglas, peut-être l'Empire State Building stylisé, qui crachent le feu, tout ce qui rappelle son obsession de l'Amérique, l'Amérique comme Terre promise, l'Amérique comme phare de la Liberté, la digue contre le communisme : par ses interviews à la presse, on ne peut ignorer qu'elle est née dans un pays de l'Europe de l'Est, un pays derrière « le Rideau de Fer », que sa petite famille a quitté en « *abandonnant tout* ».

Elle est belle, excitante dans son bustier tricolore, et elle réjouit les pères de famille des premiers rangs, les habituels vieux cochons qui matent le cul des majorettes pendant les défilés.

Ce qui cloche un tantinet, c'est sa voix, mélange de playback et de direct, pas très juste et qui se ressent de l'es-soufflement provoqué par les séquences de danse, bien que simplettes. Mais les spectateurs sont contents, ils en ont plein les mirettes, et le spectacle se déroule sans encombre pour le régisseur général, positionné derrière les consoles de son et de lumière au milieu de la salle, devant une table de mixage spéciale qui le relie par casque avec toute l'équipe s'activant dans les coulisses : c'est-à-dire avec les techniciens responsables des accessoires, des décors, des poursuites, et des micros.

Le spectateur, assis à proximité des consoles, peut l'entendre donner ses ordres à partir de sa conduite, et il peut aussi entendre, tant le niveau sonore de la communication est élevé, les voix des techniciens à la manœuvre.

À présent : l'un des clous du spectacle. Le moteur de la Cadillac décapotable en fin de parcours s'enclenche, la fumée du pot d'échappement le prouve, à la grande surprise du public, et soudain une pluie de confettis tombe des cintres, dans une lumière qui baisse peu à peu, annonçant probablement l'entracte, d'ailleurs la blondeur a quitté la scène, et la musique décline dans un soupir.

Mais soudain, le spectateur près de la console perçoit un couac : quelqu'un dans le casque du régisseur lance un cri de victoire : « *Franco est mort !* ». Au même moment, une immense affiche où l'on peut discerner ce qui est peut-être le Caudillo descend lentement des cintres. « *Que se passe-t-il ?* », hurle le régisseur, sans se rendre compte que l'assistance du Palais est prise à témoin. La réponse jaillit des postes disséminés sur le plateau : « *Franco est mort !* » et on entend en espagnol : « *Viva la muerte !* », dit sur un ton rageur et rigolard. Le régisseur ordonne un fondu au noir et exige le silence sur les lignes, mais des

« *Viva la muerte !* » continuent de glapir, et on sent bien, de la salle même, que dans les coulisses c'est la fête. Les éclairages ont beau être coupés, le plateau ne se trouve pas dans l'obscurité : le public peut suivre l'ombre qui tente de mettre le feu à l'affiche, tandis que des « *Viva la muerte !* » continuent de couler des cintres. Le public peut aussi entendre l'idole (c'est elle, on reconnaît sa voix), s'écrier derrière une tenture du jardin : « *Ils reviennent ! Ils reviennent !* ».

Le régisseur s'étrangle dans son micro : « *Fermez vos gueules ou vous êtes virés !* ». Puis, impuissant, il hurle la seule initiative qui soit à sa portée : « *Tirez le rideau !* »

Dernière parution : *Un corbeau à l'heure allemande*, Éditions Oskar.

DECIMAS
Ricardo Montserrat

Mon cher Joseph, l'idée était tellement simple. Pour arriver à une idée simple, tu n'imagines pas les complications, dans ce fichu pays pourri par la tradition et la tradition de la tradition, tout un tas de vieilleries entassées les unes sur les autres, les nationales, les régionales, les villageoises, les religieuses, les superstitieuses et celle de l'armée par là-dessus. *Tradición : traición !* Tradition, trahison. Les anarchistes ont compris les premiers qu'il suffisait de balayer tout ça pour prendre le pouvoir. S'ils avaient réussi à s'entendre avec les cocos, on était foutus. À ce propos, encore merci, Joseph, du joli coup de main que tu nous as donné. C'est simple : Simplifier est le maître-mot. Blanc-noir. Bon-mauvais. Riche-pauvre. Simple-compiqué. Tout le reste, on oublie, on efface, on fusille, on élimine. On ment, on trompe, on trahit, jusqu'à ce que tout à coup le ciel soit bleu azur, l'avenir soit lumineux. *Cara al sol*. Face au soleil, le monde est simple.

Merci pour les leçons de traîtrise. Grâce à toi, Joseph, grâce à Adolf, à Benito, grâce aux banquiers anglais et aux banquiers français, j'ai pu libérer l'Espagne de cette pouillerie grouillante et pullulante et la faire passer directe-

ment du Moyen Âge à la Modernité. Aux forceps bien sûr. La fin justifie les moyens, comme tu me l'as appris, mon vieux Joseph. Ont-ils jamais su que nous nous écrivions de plus en plus souvent depuis 1937, quand tu as décidé (quel génie!) que les Rouges perdraient, et que donc je gagnerais, quand j'ai décidé de jouer à qui perd gagne : Hitler perdrait, les banquiers gagneraient, et l'Espagne resterait l'Espagne ?

Joseph, quand je t'ai vu signer ton pacte bidon avec ce pantin d'Hitler, j'ai compris que la politique c'était simple.

Comme moi, tu ne supportais plus tous ces intellectuels, ces pédérastes, ces fiottes cosmopolites, venus de partout, enculer notre jeunesse et baiser nos filles au nom de leurs grandes idées. Après l'Espagne, ils auraient conquis l'Italie, la Grèce, l'Afrique du Nord, et peu à peu ils auraient fini par avoir la peau du vieux Monde.

Et le bon vieux Monde, toi et moi, Joseph, on y tient ! Tout est si simple dans notre bon vieux Monde. Leur nouveau monde n'est qu'un fatras de rancœurs, de billevesées, de rêveries inutiles. Nous pourrions mourir tranquilles, toi et moi, nous avons fait le ménage pour mille ans. Et dans mille ans, entre nous, mon vieux Joseph, dans même pas cent ans, le communisme n'existera plus. Je ne te parle pas de ta dictature étatiste, je te parle de cette foutue idée égalitaire qu'ils voulaient nous imposer. L'égalité n'existe pas. Dieu a voulu les hommes, les femmes, les animaux, les forts, les faibles, les grands, les petits. Le fascisme non plus, n'existera plus. Une guignolade ! Quant au franquisme, s'ils savaient ce que je m'en fous. Dans les têtes qui ne sont pas là, le franquisme sera là. Dans les corps qui ne sont pas là, il sera là. Derrière la façade, il sera là. Oui, je leur laisse la façade espagnole, rococo, traditionnelle avec tout le tralala. Oh, ils auront beau la moderniser,

faire sauter les vieux immeubles pour les remplacer par de beaux machins de verre et de plastique, il sera là. Chacun à notre façon, nous sommes des génies, mon vieux Joseph. Nous les avons tous baisés, ces démocrates, et par tous les orifices. Oh, tu avais une bonne longueur d'avance sur moi. Du coup, ça m'a donné le temps de réfléchir. Je ne résiste pas au plaisir de te le raconter. Rien d'extraordinaire, rassure-toi. C'est dans les vieilles marmites qu'on fait les meilleures soupes.

Pour avoir un pays tout neuf, il suffit de tuer le vieux pays, à tout le moins de l'anesthésier, de le rendre impuissant, incapable de bouger le petit doigt sans risquer de se faire taper sur les doigts. Simple comme bonjour ! Mais comment faire ? Comme disait Hitler... Lénine, tu crois ? Peu importe.

C'était écrit dans les manuels d'histoire depuis le début des temps. Tu te souviens, Strabon, Apianus, qui décimaient leurs légions pour les punir d'avoir échoué. Personne n'avait mesuré l'importance de ce geste. « DÉCIMER ». J'ai appris le mot à l'école. J'ai appris qu'une guerre s'arrête dès que les pertes atteignent le dixième des forces en présence. Un sur dix. Décimer. Un sur dix. Il suffit d'en tuer un sur dix. Il en reste neuf. Moi, j'ai poussé le principe jusqu'au bout de ses limites. Pourquoi s'arrêter à la première marche ? Une guerre en cache toujours une autre. On tue les dix premiers pour paralyser les restants. Mais les restants ne sont pas innocents pour autant. Les restants mènent ou préparent d'autres guerres bien plus insidieuses et ravageuses. On en emprisonne un sur dix. Puis, on en viole un sur dix. Ah, le viol, quelle arme efficace pour faire entendre à l'ennemi intérieur ce qu'est la virilité nationale ! Les neuf sur dix qui restent, on en harcèle un jusqu'à ce qu'il se suicide ou tombe malade. Et ainsi de suite, on

décime, on décime. On ne se contente pas de fusiller, d'emprisonner, de violer. Sinon, tous les idiots utiles des droits de l'homme et autres fadaises inventées par les judéo-bolchéviques te tomberaient dessus. Non, tu varies les plaisirs, tu joues sur le clavier toutes les nuances de la peur, tu affames, tu épuises, tu humilies, tu ridiculises, tu voles, tu prends, tu mens, tu baignes, tu douches, tu électrises, tu esclavagises. Un sur dix. Un sur dix.

Et plus tu décimes, plus les restants se tiennent tranquilles. Cois. Quiets. Les restants *restent*. *Restar*, c'est retirer, dans notre belle langue. Ôter. J'ôte. Ils restent. *Se quedan quietos como perritos*. Des toutous. Ils font des paris, deviennent champions des statistiques et du calcul mental. Les Espagnols sont joueurs. Ils parient sur leur propre capacité à rester vivants, dans les neuf qui restent de chaque groupe de dix. Et chaque fois qu'ils réchappent à la décimation, ils se disent qu'ils ont eu de la chance, beaucoup de chance. Ils achètent des billets de loterie, embrassent mon portrait, et, peu à peu, pensent que c'est moi qui leur porte chance. Et ce n'est pas faux. Je deviens leur destin. Quand je serai mort, je serai encore là, à les obliger à compter jusqu'à dix. À chaque heure de leur vie, chaque minute, je leur vole la sérénité. Je les oblige à rester sur le qui-vive. À ne pas céder à la mollesse et à l'engourdissement. Ils donnent à l'Espagne dix ans de leur vie. Ou bien davantage, dix secondes de chaque minute, dix minutes de chaque heure. Ou bien davantage. Je n'ai jamais été doué pour les statistiques. Je compte sur mes doigts. *Sur mes Phalanges !* J'adore mon humour. Ceux qui restent vivent pour ceux qui ne sont pas là, de drôles de vies amputées de tout ce qui risquerait de les faire tomber dans le un sur dix. Certains font semblant de rien, d'autres le maximum pour rester du bon côté, ils deviennent plus

royalistes que le roi, plus franquistes que moi, plus cruels que mes bourreaux, plus cons que les plus cons de mes courtisans. Ils mouchardent à tout va, poussent leurs voisins à déraiper pour se vanter d'avoir deviné avant tout le monde leur subversion, ils dénonceraient leurs proches si ça leur donnait l'assurance de survivre, ou l'espérance d'une prébende, d'un emploi, d'un hochet. Ça ne les protège pas davantage. Puisqu'à tout moment, le doigt de la mort peut désigner un de dix.

Il aurait suffi que huit, que sept, que six, que cinq disent non, que deux seulement s'opposent par la force ou par la justice à mes décimations, et c'était fini. Un grain de sable, et la machine s'enrayait. Il aurait fallu recommencer. Une nouvelle guerre, puis de nouvelles purges. Tu connais ça, mon bon Joseph. Aucun pays ne peut se permettre de faire la guerre à son propre peuple tous les dix ans. J'aurais fini par perdre. Non. Il ne s'est rien passé. Trop logique. Or, la haine ne connaît aucune logique. La haine engendre la peur, et la peur, l'humiliation. Une personne humiliée est comme un enfant terrorisé. Et rien n'est plus terrorisant que le hasard. « Pouf, pouf, ce sera toi qui mourras. Mais comme le roi ne le veut pas, ce sera toi. Mais comme la reine ne le veut pas, ce sera toi. Mais comme Francisco Franco le veut, ce sera... Toi. T'es mort ! »

Ce sont les Espagnols, du temps où ils partageaient le royaume avec le grand empire andalou, (Ah, mes chers Maures, eux, ont compris l'art de la guerre bien avant nous !), qui ont inventé le mot Hasard, du nom de la petite fleur d'oranger gravée sur la face gagnante du dé. Le hasard, qui n'en est jamais vraiment un, et qui, pourtant, est terrorisant. Le doigt de Dieu. La phalange du doigt de Dieu. D'un Dieu aveugle, injuste et impitoyable. Sur dix, il me suffit de toucher au hasard, pas forcément le plus dangereux, ni

le plus puissant, juste désigner comme jadis on montrait du doigt le lépreux, le pestiféré, la sorcière, le nouvel ennemi de l'Espagne, pour que les restants se recroquevillent, et ainsi de suite. Dans la peur, chacun a de bonnes raisons de penser qu'il sera le prochain et fait tout pour que je ne sache pas qu'il a mérité de l'être. Il se prend les pieds dans le tapis, se comporte un jour ou l'autre comme le coupable. Là, il espère ma clémence, que j'accorde ou pas. Sur dix qui pourraient être condamnés, je pourrais en sauver un, un mort de trouille. Je le fais. La trouille augmente. J'ai aboli la frontière entre le Bien et le Mal. Il n'y a plus que des gens qui sont coupables et des gens susceptibles de l'être.

Au collègue, un père jésuite nous avait parlé de la flèche de Zénon, qui n'atteint jamais son but – tu t'en souviens, Joseph ? Tu as fait les Jèses, toi aussi. Le raisonnement est simple. Une flèche lancée est toujours immobile : en effet, tout corps est soit en mouvement soit en repos quand il se trouve dans un espace égal à son volume ; or la flèche se trouve à chaque instant dans un espace égal à son volume. Fascinant, n'est-ce pas ! Je le formule à ma manière : la flèche n'arrive jamais au but, parce qu'elle fait la moitié du chemin, puis la moitié du chemin restant, puis la moitié. Il reste toujours une moitié à parcourir. N tend vers l'infini, comme diraient tes savants quantiques. C'est le principe d'incertitude. Paradoxal, apparemment. N'importe quel raisonneur, spécialiste ou non de la balistique, va te démontrer que le philosophe est un âne, car il a oublié de prendre en compte les forces en jeu : vitesse, temps, etc. Ce sont eux, les ânes. Le paradoxe n'est qu'apparent. Il ne s'agit pas de mathématique ni de physique mais de métaphysique de la peur. Celui qui a peur d'être atteint par la flèche, supprime un à un les paramètres raisonnables, il ralentit le temps, il l'allonge indéfiniment, jusqu'à la dernière seconde, la moitié du centième de seconde.

La peur est la flèche de Zénon. J'ai amélioré le principe, en divisant encore davantage la distance. Ma flèche accomplit dix pour cent du voyage, puis dix pour cent, puis dix pour cent. La moitié, c'était beaucoup trop. Dix, c'est insignifiant pour la plupart des gens. Tout le monde peut se passer d'un dixième de ce qu'il a... N'est-ce pas ? On pleure sur le coup, on regrette, puis on regarde ce qui reste. Même s'il ne reste plus que le malheureux dixième final. Comme à la loterie de Noël. Ça vaut aussi pour le chômage. Un sur dix. Tu peux être sûr que tu n'auras plus une grève !

Tu me diras, puisqu'à un moment, il ne leur reste plus rien ou presque, même plus la dignité, ils pourraient tenter une révolution, une ultime révolte, une rébellion. Non. Trop tard, de perte en abandon, ils ont oublié ce qu'ils avaient avant, ou ils en gardent une vague nostalgie. Ils ne se souviennent plus que de ce qu'ils ont. La trouille. En même temps, ils sont tellement pleins de ce qu'ils n'ont plus qu'ils en oublient qu'ils n'ont plus. Je hais ce mot oublier. Moi, je n'oublie pas. Je n'oublie rien. Dans ma tête, dorment tous ceux que j'ai sacrifiés et tous ceux que je n'ai pas sacrifiés. Ma tête est une immense fosse commune. La Valle de Los Caídos en est une magnifique représentation. La Cathédrale visible du pouvoir de vie et de mort que Dieu m'a donné. Mille ans après ma mort tous continueront d'avoir peur. Ils s'imaginent que si je meurs, la peur cessera. Non, non, non, dit la flèche de Zénon. Je mourrai, mais un sur dix continuera à tomber sans même qu'on ait eu à le pousser. Cette loi est désormais inscrite dans les gènes du peuple espagnol.

— Qu'est-ce que c'est ?

Excuse-moi, Joseph. Je te rappelle. Une femme vient d'entrer dans mon bureau. Une femme que j'admire. Non pas, ma pauvre Carmen. Mon Dieu, comme elle a dû souff-

frir, *pobrecita*, de vivre dans mon ombre géante. C'est Agatha Christie en personne qui vient me dédicacer ses *Dix Petits Nègres*. Tu l'as lu, Joseph ? Une œuvre extraordinaire qui m'a beaucoup inspiré, lorsque je suis tombé dessus à Gibraltar. Je ne me suis pas arrêté à dix. Dix millions de petits nègres...

Je te rappelle, Joseph. Chaque fois que je te dis ça, je rigole. Quand je pense à tout ce monde qui pense que tu es mort, toi, le Maître de la science moderne.

— Entrez, entrez, madame Christie ; j'ai adoré vos Petits Nègres. Sauf la fin. Cette histoire de message dans une bouteille et de mort annoncée ne marche pas. Pour moi, ce livre est sans fin.

— Vous auriez dû mieux le lire, mon général génialissime. Il y a dix petits nègres, certes. Mais vous oubliez le onzième. « La » onzième...

— Vous ?

— Moi... Pandora.

— Vous n'êtes pas Agatha Christie. Qui êtes-vous ?

— Maria Pandora Durruti. Nous nous sommes rencontrés peu après la fin de Notre guerre.

— Pandora... Ça ne me ...

— Nous étions cent filles...

— J'y suis. Cent filles enceintes de « singes rouges »... Je me suis jetée sur vous pour vous arracher les yeux quand vous avez fracassé la tête de mon bébé contre le mur. Alors vous m'avez condamnée à regarder la boucherie, pour me punir.

— Une sur dix, puis une sur dix. Puis...

— J'ai échappé à vos gardes et j'ai sauté par la fenêtre de la salle.

— Tu t'es écrasée à une centaine de mètres plus bas, dans le ravin. Les chiens t'ont dévorée.

— C'est ce que vous avez cru. Des paysans m'ont recueillie et aidée à m'enfuir. Je suis allée en Angleterre rejoindre Orwell. Là-bas, il m'a présenté une infirmière qui était aussi une grande écrivaine.

— Agatha Christie ?

— Elle ne voulait plus rien écrire sous son nom depuis la mort de son petit-fils. Alors, j'ai pris sa place. Et j'ai attendu patiemment le jour où mon Général accepterait que je lui dédicace *Los Diez Negritos*.

— Continue...

— Moi non plus, je n'ai rien oublié. Et pourtant j'ai tué sur le papier tout autant que vous. Et voici l'heure venue de mon dernier crime. Quand je l'aurai commis, il ne restera rien de vous.

— Que je meure maintenant ou dans un an n'a aucune importance. Mon œuvre est derrière moi.

— Oh, que non, mon général généralissime. Vous allez mettre un temps fou à mourir. À agoniser. Vous ne mourrez pas tant que vous n'aurez pas nommé chacun et chacune de ceux que vous avez fait assassiner.

— C'est impossible !

— Ça l'était hier. Ça ne l'est plus aujourd'hui. Agatha a toujours eu la passion des poisons et des drogues. J'écrivais, elle mélangeait des molécules, en inventait, rencontrait des biologistes du monde entier.

— Foutaises.

— Non, pas du tout. Celle-ci que je viens de vous injecter, quand vous m'avez embrassée, a un pouvoir extraordinaire. Elle élimine lentement neuf cellules sur dix. Neuf cellules saines, laisse une cellule malade. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cellules malades... Ah, j'oubliais ma dédicace. Je vous la lis : « *Dix petites Rouges, vous en tuez une... Onze tombent de la lune.* »

Dernières parutions : *Mon père, ma guerre* (théâtre), Édition Lansman ; *Ne me coupe pas* (polar) avec la CMCAS-NPDC, Éditions Baleine/Colères du présent.

GARROTS-GORILLE
Chantal Montellier

1

Garrot à l'espagnole

– Les manifs ne servent à rien, ni les pressions internationales. Les franquistes ne céderont pas ! dit Arturo, les larmes aux yeux.

Moi aussi, Agnès Saulnier, jeune prof de vingt-six ans, j'ai les larmes aux yeux en écoutant ces mots qui me déchirent le cœur.

Autour de moi, quelques profs de l'institut du Hameau de Grignan, une boîte à cancre de la région parisienne, du côté de Choisy-le-Roi, approuvent de la tête, l'air grave, la mine sombre.

Mon collègue Arturo qui, lui, enseigne l'espagnol, a également l'air grave, et même bouleversé, en pensant au supplice qui attend Salvador Puig Antich, le jeune anarchiste condamné au garrot par la justice inquisitoriale de Franco.

Mais Puig Antich ? Qui est-ce ?

SALVADOR PUIG i ANTICH est un anarchiste catalan,

« simple » employé de bureau à Barcelone, mais aussi— moins simplement— militant d'un mouvement ouvrier qui tente de renouer avec les traditions de lutte de cette région: affrontement direct avec le pouvoir et l'État, actions d'expropriations contre les banques, afin de financer les grèves et de créer un secteur d'édition permettant au prolétariat catalan de connaître sa propre histoire et d'échanger des informations. Programme ambitieux, si ce n'est suicidaire, dans une dictature, même finissante !

Le 25 septembre 1973, Salvador tombe dans un guet-apens tendu par la police. Une fusillade éclate et, grièvement blessé, le jeune homme est arrêté. On l'accuse d'avoir tué un membre de la Garde Civile, alors qu'Antich n'était semble-t-il plus en état de tuer qui que se soit après les coups qu'il avait reçus. Les preuves manquent, mais en dictature qui se soucie de preuves ?

Dans la cour de Grignan, la discussion se poursuit, tendue :

– C'est vrai que ça ne sert à rien, ces manifs, insiste Arturo, mais il faut quand même aller à la prochaine. Ce sera sûrement la dernière.

Arturo Marcellan, vingt-huit ans, est un fils d'immigrés espagnols survivants de la défaite des républicains et de la Retirada¹, mais il ne fait pas qu'enseigner, il milite aussi à la CNT (Confédération Nationale des Travailleurs) et s'occupe du journal de la même confédération, *Combat syndicaliste*, dans lequel il publie des articles. Comme j'enseigne, moi, les arts plastiques, tout en poursuivant un travail personnel de peinture, je lui fournis régulièrement, à sa demande, des dessins politiques, dont certains sur l'Espagne franquiste et Franco lui-même, que j'adore carica-

1. Du mot retraite (des troupes) en espagnol et catalan. Exode des réfugiés espagnols de la guerre civile.

turer. « Des dessins au scalpel », disent les commentaires. Je suis devenue ainsi, sans même en avoir conscience, une pionnière du dessin de presse féminin. J'entends souvent ces mots : « *Pour une fille, c'est drôlement fort et ça cogne dur !* » Trop dur ? Certains, dans la gauche dite radicale, se disent choqués, surtout les femmes. Mais il n'y a pas que mes images qui cognent dur, mes mots aussi, paraît-il. Je passe pour une passionaria, mais une passionaria sexy à ce qu'il semble...

On se plaît beaucoup, Arturo et moi, mais le contexte ne se prête guère à batifoler. Outre ce qui se joue en Espagne, — sinistre ! — il fait gris et triste en cette fin du mois de février 1974. On sent bien que 68, ses joyeux débordements, ses rêves de libération, d'émancipation populaire, de CHANGEMENT véritable, sont à l'agonie. Les maîtres ont repris la main et le troupeau rentre à l'étable, quand ce n'est pas à l'abattoir du licenciement et du chômage.

Déjà la société a sa sale gueule métallique de broyeuse d'hommes. Déjà l'Avoir triomphe de l'Être... Godard, lui, s'apprête à tourner *Sauve qui peut la vie* et ils sont nombreux ceux qui tentent de sauver la leur, traînant derrière eux leurs ailes brisées.

Mais qu'on se rassure ! Ça meurt aussi sur les plus hautes branches. En France, en Espagne, ou ailleurs... Ici, le président Georges Pompidou, ce fondé de pouvoir de la banque Rothschild qui a remplacé de Gaulle en 69 (année érotique paraît-il !), agonise lentement de la maladie de Waldenström : une horreur ! Les symptômes en sont, outre une asthénie progressive et une hyperviscosité (berk !), des hémorragies de la peau et des muqueuses, voire même rétinienne ! Bref, Pompidou est aux prises avec des vampires invisibles qui, du dedans, le saignent de partout, comme les banquiers ses amis saignent les peuples. Bien fait !

En Espagne, Franco-la-muerte qui n'est plus qu'un cadavre ambulante, une momie sanglante, s'accroche au pouvoir de toutes ses vieilles griffes et tue encore, pour l'exemple et le principe. Ses tribunaux d'un autre siècle ont condamné Salvador Puig Antich, vingt-six ans comme moi, au garrot, un outil de torture datant du Moyen Âge, si ce n'est de l'Antiquité.

Le garrot, pour ceux qui en ignoreraient l'existence, est un instrument relativement simple, composé d'une vis qui permet à deux morceaux de métal en forme de collier de se réunir. Là où ça devient subtil, c'est que, suivant la vitesse que donne le bourreau, le condamné est d'abord étouffé, puis les vertèbres cervicales sont brisées. Le terme juridique officiel était « a garrote lento », en souvenir du beau temps où les juges faisaient durer le supplice le plus longtemps possible pour être sûr qu'il ne reste plus rien au fond de la gorge du condamné et qu'il avait bien tout craché. Ainsi en était-il des aveux arrachés par la justice du Moyen Âge.

En écrivant ces lignes, je suffoque ! Pour pouvoir respirer à nouveau, j'en appelle à feu Léo Ferré et à sa poésie noire, *Franco la muerte*, justement. Écoutez-la :

(...) *Tu t'es marié à la Camarde
Pour mieux baiser les camarades
Les anarchistes qu'on moucharde
Pendant que l'Europe bavarde
(...) Franco la Muerte
L'important pour toi c'est qu' ça dure
Toi, tu fais pas d'littérature
T'es pas Lorca, t'es sa rature !
(...) Franco la Muerte*

Quelques jours avant l'exécution d'Antich, c'est la dernière manif... J'y suis allée « pour le principe », comme

Franco ! Arturo Marcellan, deux ou trois de nos collègues du Hameau de Grignan, et moi, manifestons au coude-à-coude contre l'exécution programmée du jeune anarchiste.

On n'est pas très nombreux ce jour-là, une centaine peut-être ? On fait un sit in sur l'avenue des Champs-Élysées. Très vite, les flics nous délogent, plutôt brutalement. Malmenée, je me débats et rends coup pour coup. Ils m'embarquent, puis comme je suis prof dans une boîte à cancre de luxe— un hasard— ils me relâchent assez rapidement presque avec des excuses. N'empêche, j'ai un de ces cocards !

La veille de l'exécution de Puig Antich, le vendredi 1^{er} mars, une réunion est organisée chez Arturo. J'y suis conviée. Il y a là une quinzaine de personnes dont le père de mon collègue et des amis à lui, des membres de la vieille garde du syndicat, qui expliquent, avec force détails, en quoi consiste le supplice du garrot :

– On utilise ça depuis l'Antiquité ! Avant c'était un lacet en cuir ou même, parfois, une corde à piano ! Si, si ! À piano ! Je vous assure.

– Drôle de musique !

– Maintenant, c'est un collier métallique actionné par une vis, c'est la version moderne !

– Tu parles d'une modernité !

– Le prisonnier est assis sur une chaise ou un tabouret appuyé à un poteau. On l'attache à ce poteau... Et puis on tourne la vis, en dosant la vitesse, jusqu'à écrasement du larynx. Tout est dans le dosage ! Ça peut être trois tours de vis comme trente !

– Oui ! Ça peut durer le temps qu'on veut. C'est atroce !

La nuit se passe en discussions, dans une ambiance surchauffée et électrique. Certains boivent plus que de raison pour noyer leur chagrin, leur douleur. Moi, je finis par

m'endormir dans un coin de canapé, le chat de la maison—énorme— sur la poitrine. Je rêve d'étouffement, le torse emprisonné dans une cage à oiseaux qui rétrécit, rétrécit.

Le lendemain matin, à neuf heures quarante, dans la cour de la prison provinciale de Barcelone, Salvador est exécuté. Aussitôt, Arturo, qui n'a pas fermé l'œil, rédige un texte : « *Le jeune militant libertaire catalan, le camarade Salvador Puig Antich, a été lâchement assassiné par le garrot des chacals fascistes...* »

À l'annonce de la mort du condamné, tout le monde s'est levé en silence, avec des larmes qui coulaient. Je pleure aussi, sur la mort et le martyre de ce beau jeune homme de vingt-six ans, mais également sur le tragique de la « condition humaine »².

Arturo prend la parole, qu'il veut réconfortante :

– Puig Antich, notre camarade, vient d'être garroté par l'État espagnol. Franco espère briser ainsi le mouvement révolutionnaire, mais il le renforce ! Ils font fausse route les assassins et le monstre qui les inspire, s'ils espèrent profiter du sacrifice du camarade Puig Antich pour leur survie politique. Ils se trompent s'ils comptent intimider, avec cet assassinat, ceux qui luttent contre la tyrannie et l'exploitation. Ils se trompent aussi en fondant sur cet assassinat l'espoir de mettre un terme à la conscience révolutionnaire des exploités et des opprimés, un terme à la constante radicalisation des luttes ouvrières et populaires pour la liberté et la survie. Puig Antich est mort, vive Puig Antich !

Dans les jours qui suivirent, en représailles à l'exécution d'Antich, l'Organisation révolutionnaire anarchiste, ORA, organise des attentats contre les intérêts espagnols en France. La même nuit, cinq banques espagnoles flambent dans Paris ! Parallèlement, un parti tout juste créé, le FN

2. *La condition humaine*, roman d'André Malraux, Goncourt 1933

de Jean-Marie Le Pen, hurle avec les loups et félicite le régime fasciste de Franco pour sa « sévérité ».

Moi, pendant ce temps lugubre, je continue à publier des dessins, stimulée par la rage. D'autres organes que *Combat syndicaliste* m'en demandent. Mon nom circule. On m'invite dans des émissions de radio où je crache ma haine de Franco, de ses sbires, des dictatures et des capitalistes. Des bourgeois quelle que soit leur couleur. Par-dessus le marché, je me félicite ouvertement de l'incendie des banques espagnoles... ! Ça fait beaucoup. Ça fait scandale, même à gauche. Par ailleurs, mon nom et mes images commencent à se répandre un peu partout et à en énerver quelques-uns pas forcément mal placés. Comme en plus, je suis plutôt sexy, l'incendie couve. Il explose quand mon dessin sur l'exécution d'Antich, terriblement réaliste et impressionnant, s'échappe— par voie de photocopie— des pages de *Combat* pour aller s'afficher partout où le garrotage de l'anarchiste a révulsé les cœurs et bouleversé les âmes.

Les « grands médias » s'intéressent à moi. Les RG... J'entre dans leur collimateur.

II

Garrot à la française

Avenue Marceau, dans le 8^e arrondissement de Paris, dans un restaurant proche de l'ambassade d'Espagne à Paris, Manuel de Cadron i Valls dîne en compagnie de la fondée de pouvoir de l'une des banques espagnoles carbonisées, Marguarita Perez de Brito i Lanaja, d'un policier des RG, d'un éditeur parisien publiant des grands auteurs espagnols et de Sylvianne Séguier-Vilar, sa ravissante attachée de presse.

Le champagne coule et la chaleur monte. Quand le nom

de la sulfureuse dessinatrice Agnès Saulnier fait surface, l'excitation— y compris sexuelle— est à son comble. On s'indigne, se scandalise, parle de l'interdire, de la compisser, la foutre à poil, la flageller, la lapider, la garrotter « comme le terroriste », la révolveriser, l'annihiler, mais avant ça de lui faire subir les derniers outrages en la sodomisant, la « *violant par tous les bouts !* ». Marguarita et Sylvianne rient nerveusement, un peu gênées en tant que femmes, mais tout de même complices, surtout Sylvianne car sa place est en jeu et elle n'est qu'au début de sa carrière qu'elle veut fulgurante et très rémunératrice.

Fille d'un marchand de saucisson lyonnais— celui avec des pistaches— qu'elle méprise de tous ses neurones, Sylvianne se présente comme la fille d'un riche Américain de passage et d'une intello-artiste un peu fofolle de la capitale des Gaules. En réalité, Francine, sa mère, est entrée à l'usine à quinze ans et n'en est sortie que pour épouser le charcutier. Elle descend des fameux canuts de la Croix-Rousse, ces ouvriers tisserands de la soie, connus surtout pour leurs révoltes et qui vont influencer la pensée sociale du XIX^e siècle, des saint-simoniens à Karl Marx, en passant par Fourier ou Proudhon. La chanson des canuts eut son heure de gloire et certains, comme Agnès, la chante encore :

Pour chanter Veni Creator

Il faut une chasuble d'or.

Pour chanter Veni Creator

Il faut une chasuble d'or.

Nous en tissons pour vous, grands de l'Église,

Et nous, pauvres canuts, n'avons pas de chemise.

C'est nous les canuts,

Nous allons tout nus.

Pour gouverner, il faut avoir

Manteaux ou rubans en sautoir.

Pour gouverner, il faut avoir

Manteaux ou rubans en sautoir.

Nous en tissons pour vous, grands de la Terre,

Et nous, pauvres canuts, sans drap on nous enterre.

Ce fut l'idée du type des RG, un certain Dominique Mougin– beau mec– qui fit consensus :

– Je l'invite à dîner et après... hop ! Et puis, on prend des photos et on prouve ainsi qu'elle donne son cul aux flics. Grillée la virago !

– Ok, Dominique, si on peut regarder ! Mais pas certain qu'elle accepte ton invitation, fit la banquière.

– Je suis sûre que cette fille est une traînée ! dit Sylvianne, haineuse, en se projetant peut-être un peu ?

Agnès, qui habite le 13^e arrondissement, près de la porte de Choisy et du quartier chinois, a l'habitude d'aller parfois dîner, seule ou accompagnée, dans un restaurant asiatique de la rue de Tolbiac. Elle en aime la déco un peu kitch, les bouddhas dorés, les éléphants de bois et les jolis poissons ondoyants dans de grands aquariums lumineux. La carte n'en finit pas et les prix sont modestes.

Depuis quelques temps, un nouveau client est apparu. Un beau brun entre deux âges, les cheveux mi-longs, la barbe courte, et tout vêtu de noir. Il a toujours un livre à la main et souvent l'auteur appartient aux courants anarchistes, de Bakounine à Georges Darien, de Durruti à Sébastien Faure... Il lit également *Combat syndicaliste* ! Il n'en faut pas plus pour exciter la curiosité d'Agnès. Elle tombe d'autant plus dans le piège qu'il est énorme.

Mougin s'avère être un beau parleur qui sait endormir la méfiance, d'ailleurs bien insuffisante, de sa proie.

Quand il lui propose de « *prendre un verre entre camarade* », elle n'y voit pas d'inconvénient. C'est seulement

en sortant du bar qu'elle comprend. Au contact de la main du type sur son épaule, à son regard, à certaines de ses paroles, à son baiser visqueux, à son rire. « *Merde ! C'est un flic ! Quelle conne je fais !* »

Elle veut s'enfuir, mais il la retient par son écharpe rouge. Une longue écharpe tricotée amoureusement par sa grand-mère, qui, à quatre-vingt-onze ans, n'a toujours pas été mangée par le loup. Soudain folle de rage, Agnès veut se dégager, avec violence. Une fureur immense l'habite. Elle tire, tire encore. Le flic est bien plus fort qu'elle et sans l'avoir vraiment prémédité, en un brutal tour de vis de l'écharpe autour du cou de la jeune femme... il l'étrangle.

C'est ainsi que disparut prématurément la pionnière du dessin politique.

Dernier ouvrage paru : *La Reconstitution*, tome 1, Actes Sud/An 2, 2015

LOS CAÍDOS

Max Obione

– Juliette, relisez-moi ce passage, je vous prie.

Je m'exécute de bonne grâce : « *Soy un pobre hombre dispuesto a amar a sus semejantes¹...* » Monsieur Ramon appuie sa tête sur le haut du siège, il ferme les yeux. Ses traits sont tirés, sa fatigue est extrême, mais il lui fallait... Il le fallait : « *Je n'ai plus que quelques années, que dis-je, que quelques mois à voir la lumière du jour, aussi infime soit-elle* ».

Je l'ai prié de prendre le couloir, ainsi peut-il plus facilement se rendre aux toilettes en dépit des sacs volumineux d'un groupe de campeurs qui obstruent le passage. La rame est bondée ; des passagers parlent haut et fort, le débit de leurs paroles à l'accent ibérique est infernal, je ne connais que les Brestois pour utiliser une pareille vitesse de jac-tance. Certains autres, écouteurs vissés dans les oreilles, enfermés dans une bulle, regardent un film sur leur tablette.

Le paysage s'écoule, le temps le poursuit.

Le CROUS m'avait trouvé cet hébergement dans un appartement situé au 42 rue de la Roquette, côté cour, habité

1. *Je ne suis qu'un pauvre homme prêt à aimer ses semblables.* (Extrait de *La Centaine d'amour* de Pablo Neruda).

par un vieux monsieur, veuf depuis cinq ans. Le soleil ne daignant pas descendre au deuxième étage, il dispensait à l'intérieur une faible lumière du jour, même au printemps. Mais ma chambre était spacieuse. Peu m'importait la tapisserie défraîchie et les meubles dépareillés, le divan était confortable et une vaste table supportait mon ordinateur et mes nombreux livres. Un petit cabinet de toilette attenant permettait mes ablutions ordinaires ; je prenais des douches aux heures fixées par Monsieur Ramon Mansera.

L'immeuble était calme, surtout la nuit, c'était un luxe dans ce Paris bruyant. Cependant, au début, je l'entendais se diriger vers les toilettes que nous partagions au fond du couloir. Ce manège se répétait plusieurs fois, troublant mon sommeil : « *Ce brave vieux monsieur a la vessie impérieuse, c'est l'âge* », pensais-je. Puis, mon subconscient ayant enregistré ce bruit comme non hostile, s'abstint de m'alerter. Mes nuits furent complètes. Bien qu'il eût la délicatesse de relever l'abattant, Khadima, l'aide-ménagère, venait tous les deux jours restituer la propreté des lieux.

La contrepartie de cet hébergement était dérisoire, ce qui rendait ma vie à Paris compatible avec mon budget insignifiant. En effet, faire ses courses tous les deux jours au Carrefour city, deux rues plus loin, ne me coûtait guère. Il m'avait fait comprendre cependant qu'il n'aurait pas apprécié la présence d'une personne autre que moi sous son toit. Aussi lorsque ma libido s'exaspérait périodiquement, je courais en fin d'après-midi rejoindre mon pote de fac - Richard - qui m'attendait dans sa chambre de bonne, au sixième étage d'un immeuble boulevard de Clichy.

Nous nous organisâmes au mieux de nos intérêts respectifs. Je meublais sa solitude en conversant avec lui une heure le soir, avant de me plonger dans mon mémoire de maîtrise de second cycle à la Sorbonne : « De la symbo-

lique chez Antonio Machado »². Il essayait de se remémorer quelques expressions espagnoles, ayant parlé cette langue dans sa petite enfance et l'ayant délaissée au fil des ans. Il lui plaisait de se les mettre en bouche, faisant rouler les galets de ces mots au gré de sa voix rocailleuse d'ancien fumeur ; de mon côté, je tenais l'échange et faisais en sorte qu'il retrouve et comprenne les phrases complètes. Chaque jour, il progressait et je mesurais combien il aimait renouer avec la langue de ses parents immigrés en France dans les années cinquante. Puis, les sujets s'épuisant ainsi que sa curiosité à mon endroit, je lui ai proposé de lire des textes d'auteurs utilisant également la langue de Cervantès. Au bout d'une semaine, nous partageâmes nos repas, que je préparais dorénavant. Au bout du même laps de temps, je finis par m'apercevoir qu'il commettait des maladresses insignifiantes, que son port de tête avait une certaine rigidité. Je découvris que mon logeur était quasiment aveugle. En scrutant son regard, je ne vis que des pupilles de couleur délavée fixées sur du vide. Ce qui me conduisit à redoubler d'attentions à son égard.

Courant du mois d'avril, en rentrant vers dix-huit heures après une conférence de Camila Edelstein sur Miguel de Unamuno, en introduisant la clé dans la serrure, je l'entendis fredonner *La Despedida*, le chant des Brigades internationales.

*Si la bala me da,
si mi vida se va,
bajadme, callados
a la tierra.*³

2. Antonio Machado, poète espagnol, né le 26 juillet 1875 à Séville et mort le 22 février 1939 à Collioure.

3. *Si la balle me frappe, / si ma vie s'en va, / descendez-moi, / silencieux / à la terre.*

– Monsieur Mansera, c’est moi !

Il devait me deviner, le museau calé dans l’encoignure de la porte, en train de l’observer. Un large sourire s’affichait sur son visage :

– Figurez-vous que les paroles me sont revenues, d’un coup !

– Vous l’avez entendu chanter par vos parents ?

– Par mon père, oui. Quand il avait bu un coup de trop, il repartait en guerre. Il sortait de son tiroir à secrets, son foulard qu’il avait gardé et des insignes de son bataillon appartenant à la 119^e brigade de la 26^e division, autrement dit la colonne Durruti. Ma mère faisait le signe de croix pour chasser le vilain sort. Leurs disputes étaient explosives. Ils étaient ensemble comme l’eau et le feu.

– Un couple, quoi... dis-je en haussant les épaules, les yeux au ciel, pensant à mes vieux parents à Caudebec-en-Caux.

– Quand il est tombé malade, j’avais seize ans. Il souffrait du dos. Chaque matin et chaque soir, j’assistais au cérémonial de la ceinture de flanelle. De bonne heure le matin, après la préparation de sa gamelle, ma mère lui enroulait autour des reins un long morceau de tissu gris qui lui servait de corset pour soulager sa colonne. Pour ce faire, il tournait sur lui-même, il embobinait, une vraie toupie. Le soir, comme il avait un coup dans le nez, ma mère tirait sur la flanelle, la toupie tournait en sens contraire et il allait bien des fois valdinguer sur le buffet. Je m’en souviens encore, ça m’a marqué. Mon père buvait trop, comme tous les gars du bâtiment à l’époque, il éclusait des bouteilles de Sénéclauze, du vin d’Algérie fort en alcool, qui lui rappelait le vin de son village de la vallée de l’Ebre. Il frappait la table de ses mains calleuses, dures comme du béton, à cause du ciment justement. Dans son délire, il montait en première ligne, engageait le combat face à la *División Azul*.

Il hurlait. Cela prenait des proportions. Les mauvais traitements subis dans le camp de *Los Almendros* lui revenaient. « Quand il sera crevé, j'irai pisser sur sa tombe ! », qu'il se promettait d'accomplir.

– Sur la tombe du Caudillo ?

– Oui ! « *Si mi vida se va* ». Ma mère tentait de calmer ses douleurs ; elle aurait donné tous ses organes pour le sauver du mal qui le rongait à l'intérieur. Plus il délirait, plus il devenait incontrôlable, je me mettais en travers pour qu'il ne la batte pas. Il virait raciste en plus, dans sa bouche qui jadis défendait les prolétaires, qui chantait *l'Internationale*, il n'était question que de « crouillats », de « sales bicots » et même de « salar a judíos ». En fait de don, ma mère remplissait des verres et des verres pour avoir la paix jusqu'à ce qu'il tombe ivre mort.

Un long silence suivit cette évocation douloureuse.

– Voulez-vous un petit café ? proposai-je pour le détourner de ces souvenirs pénibles.

– Oui, volontiers. Mais il y a une chose incroyable qu'il faudra que je vous dise au sujet de mon père.

Le café avalé, quelques minutes plus tard, il jubilait de nouveau ; nos exercices de réappropriation de sa langue maternelle avaient sans doute ôté la bonde de sa mémoire, les souvenirs enfouis resurgissaient. Pour parfaire encore cet état, il entonna un chant de sa prime enfance :

*Y a se van los pastores
A la Extremadura
Y a a se queda la sierra
triste y oscura⁴*

Tandis que ses lèvres filtraient des paroles hésitantes, je regardais à nouveau les photos disposées sur sa commode.

4. Et les bergers sont / En Estrémadure / Et la sierra devient / sombre et lugubre (Popular– Meseta)

Dès que notre relation se fut affermie, il avait tenu à me faire visiter son Panthéon personnel et familial. Une collection de héros disparate. Près du cadre où Buenaventura Durruti⁵ rigolait sous son calot à glands, toute dentition dehors en signe de triomphe, trônait la photo d'Amparo et de Carlos Mansera, ses parents.

– Ma mère travaillait à l'huilerie *Calderon Barca* dans le quartier de Carabanchel. Pas loin de la prison *Barrio Aluche*. L'« enfer », qu'il précisait mon père.

Puis il avait désigné brièvement celui-ci sur le cliché :

– Fait prisonnier en 1938 par les franquistes, condamné parce qu'il avait pris les armes pour défendre la République. Il a voulu réduire sa peine en étant embauché comme maçon volontaire, tailleur de pierre, pour construire leur foutue croix monumentale et leur espèce de mausolée à la gloire de Franco sur la commune de San Lorenzo de El Escorial. Puis un beau jour, il a débarqué à Courbevoie avec ma mère et moi.

Il avait poursuivi en dévoilant les noms des personnages sur les photos suivantes : Jan Palach⁶, mine pâle et chiffonné, Henri Krasucki⁷, à l'œil malicieux, Puig Antich⁸ avec sa tête de gamin chevelu. Il y avait aussi une photo de

5. Buenaventura Durruti est une des figures principales de l'anarchisme espagnol avant et pendant la guerre d'Espagne.

6. Jan Palach, né le 11 août 1948 et mort le 19 janvier 1969, est un étudiant en histoire tchécoslovaque qui s'est immolé par le feu sur la place Venceslas à Prague le 16 janvier 1969 pour protester contre l'invasion soviétique.

7. Henri Krasucki, né Hénoc Krasucki le 2 septembre 1924 à Wołomin dans la banlieue de Varsovie en Pologne et mort le 24 janvier 2003 à Paris, est un syndicaliste français, ancien secrétaire général de la CGT.

8. Salvador Puig i Antich, né le 30 mai 1948 à Barcelone et mort par garrot le 2 mars 1974 dans la même ville, est un anarchiste catalan, membre actif du Mouvement ibérique de Libération durant les années soixante et au début des années soixante-dix.

manif, il m'indiqua que le type, le deuxième sur la gauche au milieu d'un groupe de manifestants hurlant à gorge déployée, c'était lui.

– À l'enterrement de Pierre Overney⁹, en 1972, avec mes potes de l'usine Chausson de Gennevilliers.

Il avait essuyé une larme qui perlait au coin de son œil droit, sa lèvre inférieure tremblait, submergé d'émotion à l'évocation de ce grand moment de rassemblement populaire sur le pavé de Paris.

– Excusez-moi, fit-il. Quand je pense à ce qu'est devenue la résistance ouvrière dans notre époque de fascisme rampant. Comment en est-on arrivé à la situation actuelle ? Qu'a-t-on fait ou pas fait ?

Il s'arrêta et reprit, la voix sombre :

– Je crains que la barbarie frappe bientôt de nouveau à nos portes !

Je n'ai pas approuvé, bien que je partageasse cette appréhension au regard de la situation politique de notre pays en proie à la peur et aux doutes. Il me surprit à regarder avec insistance une photo représentant une femme à la chevelure blonde exubérante, en robe d'été, un bébé dans ses bras.

– Ma femme Monique avec Colette.

Je n'eus droit à aucune autre précision ; la plaie de la disparition de son épouse devait être encore béante. Quant à l'enfant, le silence à son sujet avait la charge significative d'un abandon à l'égard de son père. Du moins, je le supposais.

Il poursuivit la visite en me désignant le portrait charbonneux d'un personnage qui m'était – ô combien ! – familier, au vaste front, aux yeux sombres enfoncés profondément

9. Pierre Overney est un militant ouvrier maoïste, tendance «mao-spontex», de la Gauche prolétarienne, tué le 25 février 1972 par un vigile de Renault.

dans leurs orbites, dont il avoua ignorer l'identité mais que son père vénérât, pour des raisons qu'il méconnaissait jusqu'à ce que je lui révèle le nom et la notoriété d'Antonio Machado.

– C'est le poète que j'étudie, tins-je à souligner.

Il me questionna sur ce qui avait pu séduire son père. Au lieu de jouer ma ramenarde, je lui avais récité quelques vers du poète :

*Todo pasa y todo queda
Pero lo nuestro es pasar
Pasar haciendo caminos
Caminos sobre la mar¹⁰*

Il a tenu à passer par Barcelone et prendre ensuite un direct pour Madrid. Je lui sus gré de ce détour. Après Sète, le train traverse un paysage entre mer et étangs, en vagues mouvantes des oiseaux piquent de blanc le ciel pâle au-dessus de la lagune, la surface des eaux frise sous la brise de mer. Dans quelques instants nous allons dépasser Collioure, où repose le poète Antonio Machado dans ce petit cimetière où je suis venue me recueillir sur sa tombe, maintes fois depuis que ma prof d'espagnol en seconde au lycée Jeanne d'Arc m'avait fait aimer cet immense poète. Je ne peux m'empêcher d'associer à cette évocation le pendant d'un autre destin foudroyé, de l'autre côté de la frontière, à Portbou. Walter Benjamin comme Machado se croisent dans ma mémoire, y sont associés. À quelques mois près, ils auraient pu se croiser sur la place abritée des grands platanes de Collioure, terribles témoins de nos défaites, l'un fuyant les troupes franquistes, l'autre les nazis et leurs supplétifs vichystes.

10. *Tout passe et tout demeure / Mais la nôtre est passé / Passer sur les routes / Routes de la mer. (Campos de Castilla)*

– Ça y est, on y est, murmure Monsieur Ramon, bousculant mes pensées.

Nous venons de basculer de l'autre côté des Pyrénées. C'est la première fois qu'il retourne dans le pays de sa petite enfance. L'idée de ce voyage vint naturellement dans nos conversations du soir. Je me suis proposé de l'accompagner. Il accepta car au fil des jours une sorte d'amitié cimentait nos relations confiantes.

Le train roule vers Barcelone. Il sourit paisiblement, sans doute ému. Il fallait, il lui fallait. Arrivé à la gare de Sants, nous sautons dans un taxi pour rejoindre l'hôtel Ginebra, près de la place de la Catalogne, où nous avons réservé deux chambres. Après rafraîchissement et repos, nous allons dîner à une terrasse sur les *Ramblas*. Sortant de table, nous nous mêlons à la foule bigarrée et bruyante.

– Je mange mieux chez moi, surtout depuis que c'est vous, Juliette, qui cuisinez, lâche-t-il en guise de critique amusée.

– Flatteur !

L'accompagnatrice rosissante sous le compliment lui donne le bras. Nous descendons vers le port. Quiconque peut juger en nous croisant que mon vieux père paraît bien fatigué. Il paraît perdu, la tête en l'air, les yeux vagues, humant la ville, écoutant son bruissement. Je lui décris en quelques mots les *Ramblas* sur cette partie basse. Son pas est lourd. Au bout d'une centaine de pas, on doit inévitablement trouver d'urgence un urinoir public. Pauvre Monsieur Ramon dont la prostate récrimine !

De retour, il me lâche tout à trac :

– Excusez-moi Juliette, mais comme il y a des piliers de bistrot, il y a aussi des piliers de pissotière.

Je n'apprécie guère cet humour triste. On ne s'attarde pas dans la ville qui vibronne, nous rejoignons l'hôtel, Madrid nous attend demain.

L'arrivée à *Puerta de Atocha* est annoncée, elle est prévue pour dix-neuf heures quarante-cinq. Un paysage sec planté d'oliviers à perte de vue défile. Monsieur Ramon somnole un peu, bercé par le rythme du train. Par chance la rame dans laquelle nous avons pris place n'est pas bondée. Il paraît apaisé. Il fallait, il lui fallait. Son programme est simple et se résume à un seul point de visite. La destination du voyage est unique. Non point le musée du Prado pour admirer la *Maja desnuda*, *Tres de mayo* et l'œuvre gravée de Goya, les *Ménines* de Velásquez, *Le Jardin des délices* de Jérôme Bosch, non point pour s'immerger dans la ville de sa petite enfance, dans ces lieux dont il avait cité les noms lors de nos conversations, tel que le quartier de Carabanchel, non ! Son obsession constante, son urgence inscrite au fond de lui, se rendre sans délai dans El Valle de los Caídos.

Le lendemain matin, je laisse Monsieur Ramon se reposer à l'hôtel, j'en profite pour retrouver le professeur Alejandro Torres à l'université afin de vérifier avec lui une référence concernant la vie de Machado à Ségovie.

De retour, je loue une voiture et nous voilà partis.

Assis à mon côté, sanglé, il a posé sa main droite en appui sur le tableau de bord comme s'il voulait prévenir tout freinage brusque. Une main tavelée, déformée aux jointures des phalanges, une main d'ouvrier. Il scrute l'horizon au-delà de la route, ne percevant que des taches mouvantes et parfois colorées que restituent ses rétines abîmées.

– Vous la voyez ? demande-t-il marquant son impatience.

– Non, pas encore, mais on approche.

Le trafic est important sur cette portion de route empruntée par de nombreux cars. Un panneau indique la direction de *Abadía de la Santa Cruz del Valle de Los Caídos*. Plus nous roulons, plus le paysage verdit, les sapins tapissent les flancs de la vallée de *Cuelgamuros*.

Enfin, la voici qui apparaît, dressée sur l'horizon, estampant le ciel de sa présence minérale.

– Ça y est, je la vois !

– Vous la voyez ?

– Oui ! Vraiment lourdingue dans le paysage.

Cette réflexion m'a échappé.

– Mon père prétendait que c'était la croix la plus haute du monde.

– Il avait sans doute raison. Quel tas de pierres !

Il émet un rire bref. D'un regard à la dérobée, j'observe sa mine malicieuse, il brûle de me conter le secret qu'il m'avait promis de me révéler.

– Mon père, oui, mon père, le tailleur de pierre, prisonnier des geôles franquistes, a travaillé dans les années cinquante sur ce monument parce que ça lui permettait de diminuer sa peine : deux jours de réduction pour un jour travaillé. Les soirs de cuite, il me prenait à part et il me disait sur un ton de secret : « *Ils savent pas ces salauds, mais leur croix a un vers à l'intérieur, comme un fruit avec un vers, qui finira par pourrir leur saloperie* ». Il baissait la voix et butant sur les mots, il avouait : « *J'ai caché le fanion du bataillon à trois bandes, celui que j'avais pu refaire au camp. Après la couture, j'ai creusé une pierre pour le mettre dedans et j'ai rebouché. On l'a scellé dans la branche droite de la croix. C'est pas du tonnerre, ça ? Hein, mon gars !* ». Et soulagé, aux anges, il sifflait trois verres de rang pour saluer son exploit.

– En effet, le vers est dans le fruit.

Il ne voit pas mon sourire en prononçant ces paroles, mais il devine que cette révélation m'enchanté ; je sens aussi sa jubilation. Nous approchons, la croix gigantesque impose sa folie commémorative.

Je trouve difficilement une place pour garer la voiture. Puis nous nous dirigeons vers le pied de l'escalier monu-

mental qui mène à la basilique. Une procession à pied nous dépasse. Des gamins et des gaminés attifés de noir et d'écussons colorés défilent derrière une bannière tenue par un prêtre en soutane. Ils chantent un cantique à la gloire du Sauveur rédempteur, il y est question d'ordre, de tradition et de patrie. Un véritable catalogue des valeurs franquistes.

Une *pietà* monumentale surmonte la porte d'entrée en bronze haute d'une dizaine de mètres, les douze apôtres nous accueillent. Une plaque de marbre indique que Francisco Franco, Caudillo de España, a inauguré le monument le 1er avril 1959 et que la basilique a été consacrée par le pape Jean XXIII le 7 avril 1960.

Nous pénétrons dans l'édifice creusé sous la montagne, Monsieur Ramon me tient le bras. La fraîcheur pèse agréablement sur nos épaules. L'atmosphère est au recueillement qui sied à l'intérieur d'un mausolée. Nous parcourons le long tunnel. Plusieurs personnes avancent lentement car elles marchent sur les genoux en égrenant leur chapelet. Nous débouchons enfin sous la croisée et le transept flanqué de quatre grands personnages sculptés. Les tombes de Primo de Rivera et de Franco sont disposées de part et d'autre de la croisée.

– Celle de Franco ! me presse le vieil homme.

Je l'y conduis sans délai.

– Nous y sommes !

Nous approchons le plus possible de la pierre tombale recouverte de gerbes de fleurs.

– Tout près, le plus possible, m'intime-t-il.

On se faufile. Je place Monsieur Ramon de telle sorte que ses pieds jouxtent la tombe. Parmi des personnes recueillies, aux visages graves baissés en signe de soumission à la mémoire bénie du dictateur, deux religieuses les bras en croix, visages dirigés vers la voûte dans une pos-

ture d'adoration, marmonnent des vœux à voix basse. Dans la pénombre, personne n'a remarqué, hormis moi, l'éclat subreptice d'une flaque qui grandit au pied de Monsieur Ramon. Il fallait, il lui fallait, il lui fallait. Mon logeur se soulage, pisse debout, délibérément, un sourire extatique aux lèvres.

Son air ravi semble signifier : « *Mission accomplie, Pápa* ».

Dernière parution : *Gaufre royale*, éditions du Horsain.

JE NE SUIS PAS FRANCO
Jean-Hugues Oppel

La lumière qui filtre à travers le verre crasseux du soupirail grillagé permet au prisonnier de fixer son attention sur quelque chose d'autre que sa souffrance.

Je ne suis

Un rayon de soleil, ou la clarté d'une pleine lune, cette pauvre et sale luminosité.

Le prisonnier a perdu la notion du temps. Quand il est fatigué de fixer le soupirail, il peut détourner son regard vers l'ampoule électrique nue qui pendouille du plafond au-dessus de lui. Elle est allumée. Ses tortionnaires ont besoin d'y voir clair pour exercer leurs sinistres talents. Le prisonnier a plusieurs fois failli s'en réjouir.

Dans le noir complet, son désespoir serait total.

Je ne suis pas

L'homme qui va mourir ce soir est un ami.

Tous les hommes qui vont mourir pour leurs idées sont des amis. Le soir, le matin, à midi; à n'importe quelle heure. Ce sont des amis qui nous manqueront. Tous ceux qui parlent, écrivent, et dessinent, librement.

Les femmes aussi.

Tous ceux et toutes celles qui défendent une idée au prix de leur vie, donc.

À condition que lesdites idées ne sentent pas le soufre de l'intolérance, bien entendu. La puanteur du mépris de l'autre pour son sexe ou la couleur de sa peau est un parfum insupportable. L'obscurantisme de quelque nature qu'il soit aussi dégage des relents d'égout charriant l'espoir des lumières éteintes. Et la soif de pouvoir absolu n'est pas en reste. La peste augmente avec la noirceur des âmes.

Les hommes et les femmes qui pensent ainsi ne sont pas du tout nos amis.

Mais ne méritent pas la mort pour autant.

Quels que soient les idéaux défendus leurs adeptes s'exposent à devoir affronter des adversaires qui entendent faire de même au nom de leurs propres idées. Des ennemis résolus à pousser beaucoup plus loin que le simple débat intellectuel pour faire triompher leur vérité au détriment de toutes les autres. S'il le faut, par la torture et par le meurtre.

Tuer un homme pour défendre une idée, ce n'est pas défendre une idée, c'est tuer un homme.

Citation.

Déclaration récente d'un cinéaste franco-suisse.

Les cinéastes internationaux ont souvent plus de jugeote qu'un philosophe humaniste national trop à l'abri du besoin retranché dans sa résidence secondaire à l'étranger. Le prisonnier se moque des passeports.

Les tortionnaires sont les mêmes d'où et où qu'ils soient.

Je ne suis pas Franco

- Qu'est-ce qu'il a dit ?
- Son nom, il me semble.
- Je crois pas, non. Et on le connaît, son nom...
- Il balance déjà ses copains, alors ?

- Dans tes rêves !
- Alors quoi ?!
- Je ne sais pas, j'entends pas mieux que toi.
- C'est vrai qu'il articule comme un cochon, l'animal...
- Tu m'étonnes ! Je t'avais bien dit de ne pas cogner si fort, tu leur casses les dents à chaque fois, alors bonjour l'élocution après !
- C'est ma faute, maintenant ?
- J'ai pas dit ça, t'exagères. Mais tu devrais les ména...
- Quand on les cogne pas si fort, ils ne nous parlent pas, t'as remarqué ?
- C'est vrai.
- Et s'ils nous parlent pas, ça sert à quoi ce qu'on fait là, tu peux me le dire ?
- Ben...
- À rien, exact !
- J'ai pas dit ça, j'ai...
- Je m'en fous ! Faut qu'il cause, c'est tout.
- D'accord, mais vas-y mollo quand même ou il la fermera pour toujours, on apprendra rien de rien, peau de balle, nada, et le capitaine appréciera pas. Tu sais comment il est, le capitaine, quand il est pas content ?
- Parle pas de malheur !
- C'est bon, frappe-le au lieu de geindre.
- Mais mollo, j'ai compris...

Je ne suis pas Franco

Quand on ne parvient pas à perdre connaissance, se répéter jusqu'à plus soif une phrase facile à retenir.

Un leitmotiv. Une litanie en boucle hypnotique. Cela permet de se concentrer sur la seule chose à faire en pareilles circonstances: garder un silence obstiné.

Ne rien dire. Pas un mot, rien, pas même une plaisanterie ou une insulte. Ou un simple bonjour. L'ouvrir, c'est déjà

montrer qu'on peut s'engager sur la pente des aveux.

Le prisonnier ne doit pas parler.

Plus facile à dire qu'à faire.

Une actualité récente de sinistre mémoire l'a aidé à trouver la bonne formule; celle tant de fois entendue à la radio ou à la télévision. Mille fois reproduite sur des pancartes, des tracts, des maillots, des casquettes, des mugs; à la Une de tous les journaux. Tatouée au feutre indélébile à même la peau. Il fallait juste changer le nom parce que conserver l'original en ces lieux d'injustice et d'arbitraire aurait sali la mémoire des martyrs qu'il saluait.

Alors le prisonnier a choisi celui d'un ancien dictateur. Par dérision.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, difficile à dire. C'est le premier qui lui a traversé l'esprit.

Peut-être parce qu'il fut le dernier prédateur né avant le vingtième siècle qui continua à faire couler le sang de ses opposants politiques en terre européenne après cette guerre mondiale numérotée deuxième que tous disaient dernière.

Ils avaient dit la même chose de la précédente.

C'était avant l'avènement des nouvelles vocations grecques ou yougoslaves. Ou bien sud-américaines, de l'autre côté de l'océan. Le prisonnier voudrait oublier que rien n'avait empêché les vacanciers de franchir les montagnes et les footballeurs de voyager au-delà des mers. Que le vingt et unième siècle annoncé comme spirituel replongea dans les ténèbres à peine entamé. Que la folie sanguinaire des malades de la foi recommencerait à faire des ravages. Nouvelles inquisitions qui surent se faire laïques au fil du tranchant des machettes rwandaises sans distinction d'âge de leurs victimes.

Perdre connaissance pour oublier tout ça aussi.

Tout.

S'évanouir apporte du répit, mais rien de plus.

Feindre ne sert à rien.

Il est des douleurs qu'on ne peut endurer sans sourciller. Souffrir n'a rien d'héroïque.

Un bon tortionnaire sait distinguer le simulateur sans recourir à d'ignobles ruses. Le mauvais n'a pas ces scrupules; il vous cassera un doigt ou vous crèvera un œil avec l'ongle de son index pour vérifier le niveau réel de votre état de conscience. Les tortionnaires du prisonnier appartiennent à la deuxième catégorie et se rongent heureusement les ongles au ras des phalanges. Ce doit être des grands nerveux. On le serait à moins: ils n'ont que quelques heures pour arracher au prisonnier les informations vitales que celui-ci n'entend pas leur livrer.

Chacun son calvaire: le prisonnier doit encore tenir ces quelques précieuses heures au-delà desquelles la divulgation de ce qu'il sait ne sera plus d'aucune utilité à ses tortionnaires comme à ceux qui les dirigent.

Mais la douleur qui revient.

Alors fixer le regard et répéter inlassablement son mantra têtus imbécile.

Imbécile mais tant précieux.

Je ne suis pas Franco

- Là, il est vraiment dans les vapes...
- Faudrait le ranimer, non ?
- Laisse-le souffler un peu.
- Façon de parler !
- T'es un marrant toi. En tout cas, il est coriace, j'ai jamais vu ça.
- Y'a pas, les Basques, c'est du solide ! Et têtus comme des bourriques, il paraît.
- D'où tu sais qu'il est basque, lui ?
- Je sais pas, je suppose. Le capitaine nous a pas dit pourquoi il était là, ce mec.

- Il sait des trucs...
- Dis-moi quelque chose que j'ignore, abruti ! Ces trucs, c'est quoi ? Le capitaine l'a pas dit non plus, hein ? On saura comment, nous ?
- Il a dit qu'on saurait quand il nous les dirait.
- Tu parles !
- En tout cas, c'est politique...
- Politique, vraiment ? Alors, ce mec pourrait aussi bien être une vermine de gauchiste ? Voire d'anarchiste, hé ?
- Y'a une différence ?
- Il paraît...

Je ne suis pas Franco

- Il dit qu'il est pas franco, je crois...
- Ça, on le savait qu'il est pas franc du collier, ce fumier ! Il est con, lui, ou quoi ?!
- Ou alors t'avais raison tout à l'heure et il nous balance son vrai nom. Celui qu'on connaît, ce serait qu'un...
- On s'en contrefout, merde ! C'est le nom des autres qui nous intéresse, de tous les autres terroristes !
- Qui a parlé de terrorisme ?
- Oh, ta gueule, tu veux ? Tu sais très bien ce que j'ai voulu dire... Et toi, le muet, tu m'entends ? On s'en branle de comment t'appelles ça, ta bande de salopards, pigé ? Cellule, groupe, faction, brigade, armée de libération, c'est comme tu le sens, mais il nous faut les noms de tes complices... De tes camarades, si tu préfères !
- Ouais, et plus vite tu causes, plus le capitaine sera content et alors moins tu souffriras longtemps...
- Tu parles, tu nous dis bien tout ce qu'on veut savoir et on arrête de t'embêter, promis. On te colle une balle dans la nuque, pan, propre en ordre, nickel, juré-craché !
- Tu peux croire mon pote sur parole, je te le jure moi aussi, c'est pas le genre à mentir.

- Ça va, n'en rajoute pas...

Je ne suis pas Franco

Le prisonnier va mourir pour une certaine idée de la liberté de penser. C'est beau sur le papier; ça l'est encore plus quand on l'éprouve dans sa chair.

La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement.

Encore une citation.

Allemande d'origine et féminine, cette fois.

La liberté du tortionnaire est-elle aussi concernée ? Voilà la question.

Le raccourci est facile.

Le prisonnier s'en voudrait presque de l'avoir fait mais il contrôle de moins en moins ses neurones phagocytés peu à peu par une sorte de brouillard anesthésiant. Cette grisaille mentale est en train de l'envelopper dans un cocon de néant mortuaire qu'il souhaite indéchirable.

Un linceul d'oubli éternel.

L'ultime évasion en pied-de-nez à ses tortionnaires.

Et sans avoir lâché les noms.

Je ne

Qu'importe le pays et la couleur politique de son régime. Au nom d'un dieu quelconque ou de la protection des intérêts d'actionnaires anonymes, l'opposant est prié de rentrer dans le rang. On ne veut voir qu'une tête; de préférence pas trop pleine; encore moins bien faite.

Parler. Écrire. Dessiner. Rêver. Penser librement. Autant de crimes.

Cela ne date pas d'hier.

Ça continue aujourd'hui.

Ça continuera demain.

Car il est toujours fécond le ventre d'où a surgi la bête

immonde. Déclaration en forme d'avertissement déjà désespéré écrite par un dramaturge pessimiste - ou bien trop réaliste; trop en avance sur son temps, allez savoir.

Encore une citation d'origine allemande pour l'anecdote.

Déjà ancienne, forcément.

La citation, pas l'anecdote.

Je

Ça continue aujourd'hui.

Ça continuera demain.

À force de se répéter, l'Histoire va finir par bégayer.

Atrociement.

Indéfiniment.

Je

Je

Je

...

...

...

Dernières parutions : *Vostok, inédit*, éditions Rivages noir. *Réveillez le Président !* éditions Rivages noir en poche.

© Jean-Hugues Opper - avril 2015

LA FAUTE DU TOUBIB
Gérard Streiff

I

Le matin du 17 octobre, Francisco Paulino Hermenegildo Teódulo Franco y Bahamonde entra, comme chaque vendredi, dans la salle du Conseil des ministres, au palais d'El Pardo, à Madrid. Teódulo aimait cette résidence, royale, qui avait connu Charles I, Philippe II, Charles III. Il en goûtait le décorum, baroque. S'y réunir était aussi pour lui une façon de laver un affront : le palais avait été, un temps, le quartier général des Brigades internationales ! Le scandale remontait maintenant à près de quarante ans, mais Teódulo était du genre rancunier.

Ce matin-là, sa cour, toujours ponctuelle, attendait respectueusement qu'il s'installe pour s'asseoir. Le nonagénaire connaissait le cérémonial par cœur. Depuis qu'il présidait ce Conseil hebdomadaire, il avait eu le temps de prendre ses petites habitudes. Tout le monde donc se plaça à sa suite, sans bruit, les tapis absorbaient les moindres faux pas, les chuchotements des dignitaires s'étouffaient d'eux-mêmes. Les huissiers s'éloignèrent. La grande messe pouvait commencer, le rituel était respecté, enfin presque.

Les ministres en effet n'avaient rien remarqué de particulier. Teódulo était blafard ? Certes, mais l'aïeul était toujours blafard. Depuis des mois, il affichait un visage de cire, la peau tendue, comme si elle était sur le point de se déchirer. Alors, un peu plus, un peu moins... Pourtant, ce 17 octobre, Teódulo n'était pas dans son assiette. Il était même carrément à l'ouest. Non seulement, il avait très mal dormi mais en pleine nuit, il avait piqué une méchante crise. Un professionnel de la santé dirait qu'il avait manifesté des « symptômes d'insuffisance coronarienne ». Résultat : il se trimbalait à présent avec trois électrodes collées au buste, bien cachées sous l'uniforme mais qui lui tiraient désagréablement les poils. Ces connards de toubibs auraient pu le raser convenablement avant de lui mettre leurs banderilles, se disait-il. Il se vit un moment comme une poupée vaudou traversée d'aiguilles, puis il effaça cette drôle d'idée...

Si les ministres, donc, avaient été moins pris par leurs maroquins, ils auraient pu noter, ce matin-là, de petits ajustements dans le protocole. On avait vite refermé par exemple la porte par laquelle Teódulo avait fait son entrée et si on s'empressait ainsi, c'était pour cacher le spectacle qui se donnait dans la salle mitoyenne. Une grappe de médecins suivaient en direct, sur un électrocardiographe, l'activité du cœur de Teódulo. Il n'était pas question que sa défaillance soit connue, même du gouvernement. Affaire hautement confidentielle, top secret.

La réunion débuta. Au menu, il y avait la question du « Sahara espagnol ». Le Premier ministre rappela les enjeux. Un topo classique : historique, état des lieux, suggestions. Teódulo faisait semblant de suivre. Il n'était pas nécessaire qu'il intervienne systématiquement, la machine roulait toute seule. Il regardait l'orateur et s'aperçut qu'il avait oublié son nom. Navaja ? Janara ? Janero ? Un petit

trou de mémoire, ça lui arrivait parfois, ces temps-ci, ce n'était pas bien grave. Jadis, s'il oubliait, il paniquait ; aujourd'hui, il faisait avec.

Soudain, sans sommation, Teódulo coupa le rapporteur :
« Ça gratte, non ? Vous trouvez pas que ça gratte ? »

L'orateur, stoppé dans son élan mais habitué au pire, attendait la suite. Les ministres se composaient des mines de notaires. Manifestement, Teódulo était le seul à entendre.

Lui en était sûr, ça grattait en sous-sol ; ça fouillait, ça remuait, ça raclait. Ces putains de bâtards de Basques n'étaient-ils pas en train de creuser un tunnel ? Et on les laissait faire ?!

Ici ! Au palais !

Il regarda le Premier ministre, son nom lui revint d'un coup : Luis ! Luis Carrero Blanco. Impossible d'oublier le nom. Il l'aimait bien, son Carrero Blanco ; son favori, son chouchou, son héritier, son successeur. Son fils, en quelque sorte. Une bonne tête, ce Luis, la face large, des sourcils broussailleux, des bajoues de rongeurs ; la fidélité faite homme, une amitié de cinquante ans.

Il aurait dû se méfier des tunnels, Luis ! Il aurait dû écouter le bruit que faisaient ces fils de putes de Basques quand ils creusaient comme des taupes leurs galeries sous ses pas, et qu'ils les bourraient de dynamites.

Ils grattaient, ces cafards, et Luis n'écoutait pas. Résultat : ils l'avaient explosé, son Carrero. Pulvérisé, nom de Dieu de bordel à cul ! Il revenait de la messe, tranquille comme Baptiste, Luis, quand sa Dodge avait sauté sur une mine qui l'attendait, bien au chaud, dans son tunnel !

Le véhicule s'était envolé, carrément, comme aspiré par le ciel, pour atterrir dans la cour du couvent proche.

Teódulo frémit, il avait sacrément froid tout d'un coup. Il entendait de plus en plus nettement ces homoncules d'ETA

qui piochaient là, tout près, en dessous, sous ses pieds, et ces enfoirés de ministres qui ne se doutaient de rien, ou ne voulaient rien voir et allaient piapiater sur le Sahara et les Sahraouis...

Est-ce qu'il était donc seul à entendre ces coups de pelle et de pioche sous son cul, à quelques mètres ?!

Non seulement son Luis avait disparu, paix à son âme, mais il se racontait, en bas, des propos infâmes à son sujet ; des blagues salaces couraient les rues. Car il savait tout, Teódulo. Ses pandores ne lui avaient rien épargné. Ainsi les taxis, disait-on, quand un client leur demandait de s'arrêter rue de l'attentat, avaient pris l'habitude de répondre : « À quelle hauteur ? » Blasphème ! On disait encore, un de ses proches l'avait personnellement entendu à une sortie d'école : « *Carrero ? Mais c'est le premier astronaute espagnol !* » Bande de nuisibles ! Au garrot ! Au garrot !

Ce qu'il ne savait pas, Teódulo, car même ses espions le ménageaient, et le redoutaient, c'est que dans les récentes manifestations, ses opposants hurlaient à présent : « *Et hop, Franco, plus haut que Carrero !* »

Ça grattait de plus en plus fort sous le siège du rapporteur à présent, c'était très net, des petits coups répétés, méthodiques, hargneux. Teódulo entendait s'effriter le sous-sol ; il imaginait des gnomes qui évacuaient la terre, d'autres qui consolidaient les galeries, préparaient le coup de feu. Il ressentit alors une vive bouffée de chaleur le submerger. Enfin, ce n'était pas exactement de la chaleur, ni non plus un coup de froid, c'étaient des ondes bizarroïdes qui lui grimpaient au cerveau pour lui coller une migraine carabiniée puis redescendaient illico dans sa poitrine, laquelle se comprimait, en apnée. C'était un peu comme si on creusait maintenant des tunnels dans son propre corps. Ses oreilles bourdonnèrent. Il dévisagea ses voisins. Qu'est-ce qu'il foutait là, déjà ?

Teódulo changea de couleur, tout d'un coup, sa face vira au gris sombre, comme si elle se vidait de sa substance. Il hoqueta puis se leva, brusquement. Raide comme une saille, il exécuta un demi-tour sur lui-même et repéra la sortie ; elle n'était pas loin. Moins de dix pas, il pouvait faire ça. « *Tu peux le faire ! Tu dois le faire ! Il faut prévenir les autres que ça creuse partout !* » Il arriva enfin devant la porte qui s'ouvrit pour le laisser passer puis se referma vite après lui. Le président du Conseil, les ministres qui s'étaient tous levés de leur siège, suivaient, silencieux et sidérés, la sortie du satrape. La réunion n'avait pas duré un quart d'heure.

II

Dans la salle voisine, quand le cardiographe s'était affolé, les toubibs avaient pu assister en direct à l'attaque cardiaque de leur patient. Mais comme on leur avait interdit de se manifester, eux aussi rongeaient leur frein en silence.

Officiellement, on annonça une grippe. Teódulo avait la grippe ! Les médias espagnols reprirent en chœur le mot, les correspondants de la presse étrangère itou sauf le nouvel agencier de l'ACP, Jean-Bernard Mesplède. Dans sa dépêche, en début d'après-midi de ce vendredi, il parla, sur un mode à peine interrogatif, de « crise d'angine de poitrine ».

JBM, pour les intimes, venait d'arriver au bureau de Madrid et c'était là son tout premier papier. Paris lui demanda aussitôt de confirmer les termes de son article, ce qu'il fit. Il était sûr de ses sources, elles étaient « de première main », assura-t-il fièrement. Et malicieusement. Paris hésita puis passa la nouvelle. C'était un sacré scoop que les autorités espagnoles, troublées ou dépassées, ne démentirent même pas.

Si Mesplède était au courant, c'était grâce à Oliviera,

sa caressante ibère. Jean-Bernard l'avait croisée à l'École internationale de journalisme de Paris où elle terminait un stage.

Grande, rousse et opulente, elle avait tout pour lui plaire. Diplômé depuis l'été, Mesplède avait fait des pieds et des mains pour pouvoir suivre sa jeune maîtresse qui retournait à Madrid. Un poste de correspondant de l'ACP en Espagne était justement disponible. Un peu de piston, beaucoup de chance et il se retrouva, début septembre 1975, au bureau madrilène. Le chef de poste s'appelait Yvon, un grognard petit et rond, cheveux en brosse, qui tirait à longueur de journée sur sa pipe. Revenu de tout, celui-ci était à deux doigts de la retraite, ce qui n'était pas une image mais la stricte réalité : il avait décidé de partir le 1^{er} novembre. Ces détails de calendrier peuvent sembler superflus mais ils comptent pour la suite de notre histoire.

À peine débarqué, Mesplède venait donc de débiter sa carrière de reporter sur un bulletin médical retentissant. Le coup de l'angine de poitrine, il le devait à Oliviera, qui n'était autre que la fille du docteur Esteban Mirador, un des membres, ils étaient vingt-trois, du staff médical de Teódulo. Le patient disposait en effet d'une armada de blouses blanches dirigée par son propre gendre, le marquis de Casaverde.

Ces médecins étaient bien sûr tenus au plus rigoureux secret professionnel. Mirador acceptait volontiers cette règle, en général. Mais ce veuf mélancolique et inconsolable n'avait pas de secret pour sa fille ; en lui parlant, il n'avait pas l'impression de trahir ses engagements, c'était un peu comme s'il s'adressait à lui-même. Et Oliviera n'avait rien de plus pressé que de mettre aussitôt son amant dans la confiance. C'était sa façon à elle, qui était maladivement jalouse, de s'attacher durablement ce petit Français.

Mesplède avait mis la barre assez haut avec son premier papier. Celui-ci fut repris et diffusé aux quatre coins du monde ; l'info fit l'ouverture de plusieurs journaux télévisés et se trouva commentée dans maintes chancelleries. La rédaction en chef de l'ACP couvrit le jeune correspondant de fleurs, lui promit même une prime, c'était tout à fait inespéré. Il fallait à présent qu'il assure, qu'il garde le niveau. Ses liens avec Oliviera-la-rousse se resserrèrent donc.

Cela tombait bien car le père Mirador n'était pas avare d'informations, à charge pour Mesplède ensuite de traduire son bavardage, *via* sa belle, de l'espagnol en français d'abord mais aussi du jargon médical en termes courants. Futé, l'agencier comprit vite non seulement que la grippe, c'était du pipeau, mais qu'on ne soignait pas à proprement parler Teódulo, on le rafistolait. Fallait que ça tienne. Pourquoi ? Mystère.

JBM tint donc le monde en alerte avec les problèmes de tuyauterie du moribond. De sa feuille de soins, il écrivit un vrai roman, détaillant ses crises d'« athérosclérose », commentant l'état de ses « artères coronaires bouchées », fabriquant une série noire avec des histoires de « sang qui circulait mal ».

Il asséna à ses lecteurs une avalanche de notions toutes nouvelles pour lui, et qu'il aurait été bien en peine d'expliquer si on le lui avait demandé : nutriments, dioxygène, dioxyde de carbone, pression artérielle, veinule, artériole, hémorragie, phlébite...

Paris prenait tout, publiait tout et en redemandait.

Le mercredi suivant, le 22 octobre donc, Teódulo fit une nouvelle attaque, cinq jours après la première : nouveau scoop pour Mesplède. Et à nouveau Oliviera lui souffla les mots qui convenaient : gros problème d'« insuffisance

cardiaque », catastrophe du côté du « ventricule gauche », arrivée massive de « sang dans les bronches ». Il fit du corps de Teódulo un champ de bataille et ses dépêches en devenaient épiques.

Le 25, il expédia un long papier sur « l'urémie » du sujet en question, détaillant le taux d'urée, parlant de « catabolite », de néphrite, d'atteinte définitive à la fonction rénale, de mise en service d'un rein artificiel portable, de vomissements et autres nausées. Le Quai d'Orsay, dépassé et ébaubi, demanda à la direction de l'ACP où elle avait bien pu dénicher cet oiseau rare.

Dans le petit monde des journalistes, on avait désormais surnommé Mesplède « docteur ».

Début novembre, la vie du bureau madrilène fut chamboulée. Yvon-le-bougon, comme il n'avait cessé de le dire et de le répéter, retourna en France, sans barguigner. Le monde pouvait s'écrouler, le papy n'en avait rien à secouer ; il avait d'ailleurs complètement lâché la bride à Mesplède sur l'affaire de la maladie, de l'agonie plus exactement de Teódulo. Le chef de poste avait prévenu sa hiérarchie à maintes reprises qu'il prendrait sa retraite le jour de ses soixante ans et pas un jour de plus. Toutes ses dernières dépêches étaient siglées d'ailleurs de l'implacable compte à rebours : J-20, J-15, J-10... Têtu le bonhomme, un finistérien de souche.

Le 1^{er} novembre, il fit donc sa valise. Terminé. Paris eut beau supplier, cajoler, gueuler, menacer, rien n'y fit. Comme il détestait l'avion, il prit le train ; JBM l'accompagna à la gare. L'ancien partait pour Quimper, bonjour chez vous.

Mesplède se retrouva seul, en pleine tourmente. La rédac chef promit un remplaçant, d'urgence, mais il ne vit rien venir.

Il n'eut guère le temps de ratiociner, car sur le front médical, les choses s'accéléraient.

Au cours de la première quinzaine de novembre, le staff des toubibs se livra à trois opérations d'envergure sur son malade.

À chaque fois, l'agencier raconta ces interventions comme s'il se trouvait à la clinique, en direct en quelque sorte du bloc opératoire. Il n'épargna aucun détail à ses lecteurs. À chaque fois, l'ACP tenait la corde, les autres repiquaient piteusement. JBM était vraiment appelé à un bel avenir.

3 novembre : opération en urgence, hémorragies, transfusion massive de sang. Teódulo souffrait depuis peu de la maladie de Parkinson ; toute intervention lourde était contre-indiquée avec son traitement, mais comme la ligne générale était à l'opération, on opéra.

7 novembre : rebelote. 14 novembre : troisième intervention massive. Il manquait à présent à Teódulo des attributs essentiels, il n'avait plus guère d'estomac par exemple, mais comme il fallait que « ça » vive, il vécut.

À chaque étape, Teódulo rapetissait, se rabougrissait, se ratatinait. On parlait de quarante kilos, de trente-cinq, de trente...

Tout occupé à raconter sa charcuterie, JBM ne s'était pas, jusque-là, posé la question - et conséquemment, il ne l'abordait pas dans ses papiers : pourquoi un tel acharnement ? Pourquoi fallait-il tenir en vie ce qui maintenant s'apparentait à un petit tas de viande ? Un mort-vivant ? C'est Mirador, via Oliviera, une nouvelle fois, qui l'affranchit mais l'agencier garda l'info pour lui. Le testament de Teódulo n'était pas tout à fait au point. Ou peut-être l'était-il mais ses héritiers, eux, ne l'étaient pas. Il fallait permettre aux clans au pouvoir, l'Église, le Parti, l'Armée, le Roi, la Famille de s'entendre sur le partage du gâteau, il

fallait délimiter le bornage, ça c'est pour toi, je garde ça, pas d'accord, tu m'avais promis ça, ta gueule ou je reprends tout, etc. Une vieille histoire de famille. Manifestement, ça prenait du temps, ça pinaillait ferme, la parentèle était grande, la dépouille importante. Bref, on prolongea coûte que coûte Teódulo.

Le jour où Oliviera lui annonça qu'ils avaient mis le corps en hibernation, JBM se dit qu'il pouvait souffler un peu. Il était épuisé par ce mois de marathon médical où il s'était retrouvé, sans transition, depuis son arrivée à Madrid. Il s'offrit donc, sans scrupule, un aller-retour à Ibiza avec son ange roux, loin du cirque médiatique, soit trente-six heures, trente-six petites heures de douce luxure. De folles rêveries aussi car déjà il se voyait chef du bureau madrilène, chef du desk Europe à Paris dans la foulée, responsable du secteur international de l'agence plus tard, pourquoi pas, et tant qu'on y était, patron de l'ACP, un jour. Il fit part à sa compagne de ses projets ; elle en rajouta, le voyant ministre de l'Information. Il ne dit rien, ne sachant plus très bien si ce poste existait encore. Mais pourquoi pas ? Il était d'accord. Leur retour d'Ibiza fut euphorique, et durant le vol, ils abusèrent même du champagne.

C'est à l'aéroport de Madrid que Mesplède comprit qu'il avait fait une faute. Lourde. Son avion arrivait en même temps qu'un vol spécial de Paris. Les passagers des deux engins se retrouvèrent dans la même salle de débarquement et Mesplède s'aperçut qu'ils étaient tous là, toute la crème des médias, Roger Gicquel, Dominique Baudis, Yves Mourousi, Jean-Pierre Elkabbach, Michel Drucker, Georges Pernoud, Pierre Tchernia ; il crut même apercevoir Léon Zitrone, Guy Lux et leur chère Simone.

Personne ne connaissait Mesplède de vue et lui ne fréquentait aucune de ces stars. Il se contenta d'écouter ; les Parisiens ne parlaient pour l'instant que de chambres d'hô-

tels très classes, de super restaurants à tapas et de bordels singuliers. Mais Mesplède avait compris. Teódulo était mort, plus exactement on l'avait déclaré mort pendant que lui se pavanait à Ibiza. Il était mort alors qu'il n'y avait plus personne au bureau de Madrid, il était mort et l'ACP avait raté l'info. La honte, totale.

À cet instant, il repensa à une blague qui courait à Madrid cet automne. Elle disait : Teódulo fait tellement peur que s'il venait à mourir, qui oserait le lui annoncer ? Quelqu'un s'était-il dévoué ?

Devenu parano, JBM se demanda si ce n'était pas les services espagnols, agacés par sa série de révélations, qui l'avaient désinformé, en lui servant cette histoire d'hibernation ; ils auraient choisi de débrancher l'autre pendant son absence juste pour qu'il loupe le final...

Mesplède n'osa pas retourner au bureau. Il ne rédigea pas de lettre de démission, il disparut, quittant le journalisme, quittant aussi Oliviera qui l'avait finalement trompé, quittant Madrid. Mais il ne rentra pas en France. On l'aurait vu, l'hiver suivant, à Barcelone où il aurait embarqué sur un cargo. Tous les marins l'appelaient « le toubib ». Et des témoins, qui le croisèrent bien plus tard, prétendirent qu'il avait coutume de dire « *Franco m'a tué* » et que ça ne faisait rire personne.

Dernière parution : *Retour de flamme à l'américaine*, Éditions Jasmin noir.

LES VIVANTS ET LES MORTS

María Torres Celada

À mon grand-père, victime de la répression franquiste

« Je ferme les yeux pour voir plus loin
et je sens qu'ils me poignent froidement,
justement, avec cette vieille ferraille
qu'est la mémoire. »

(Ángel González)

L'inspecteur Alcántara sortit une clé de la poche de son veston, ouvrit le secrétaire et prit une enveloppe à l'intérieur. Côté face, en deux lignes parallèles soigneusement calligraphiées, on lisait : *Inspector Francisco Alcántara. Personnel. Top secret.* À l'intérieur, les instructions relatives à sa prochaine affaire. Le commissaire Cabañas en personne la lui avait remise deux heures plus tôt.

Quand il eut fini de lire la paire de feuillets qu'il avait trouvés dedans, la première pensée qui lui vint fut de refuser la mission, mais il savait que c'était impossible. Alcántara était un bon policier, respecté de tous, collègues et supérieurs, qui n'avait jamais laissé une seule affaire sans l'avoir résolue. Il possédait un esprit lucide et analytique, ainsi qu'un sens commun qui le détachait du lot des autres inspecteurs. Son travail rigoureux pour la Brigade de Recherches criminelles lui avait valu de recevoir la médaille d'argent du Mérite policier un an plus tôt.

Il appartenait à la police depuis la fin de la guerre. Son combat pour la patrie contre la barbarie rouge, et le coup de pouce de son ami Antonio Camacho, avaient été les seuls mérites dont il s'était prévalu pour intégrer le Corps. Il avait

passé sans difficulté aucune l'examen de fidélité pourtant très fouillé à l'époque. Il se réjouissait de n'avoir pas fait de vieux os dans la BPS, la Brigade politique et sociale, car, bien qu'il lui arrivât d'avoir la main lourde avec les voyous, il ne se sentait pas de briser le corps et l'âme de qui que ce soit, fût-il marxiste.

Il avait deux ans quand il était arrivé à Madrid depuis l'Estrémadure. Son père fuyant la faim du journalier avait commencé par gagner sa vie comme cireur de souliers. Il avait peu de souvenirs de lui, vu qu'il était mort avant ses trois ans. Sa mère avait alors lavé, repassé et cousu les vêtements de la moitié de la ville, pour que son garçon réussisse. Tout juste entré à l'école, âgé d'à peine huit ans, il travaillait comme garçon de courses, ramassait les mégots dans les rues, échangeant le tabac contre de la menue monnaie qu'il rapportait à la maison.

Quand éclata la guerre, il aida à fortifier Madrid jusqu'au jour où il s'enrôla dans l'armée républicaine. Là, on lui apprit à lire, à écrire et on lui mit dans la caboche des bribes de culture. Une nuit, fatigué d'avoir faim, d'avoir froid, et de vivre avec les poux et la peur, il déserta la tranchée, bien décidé d'échapper à l'enfer. Deux heures plus tard, il se retrouvait devant les lignes franquistes. Il leva les mains en l'air, hurla qu'il changeait de camp. Sa première nuit avec ceux qui quelques heures plus tôt étaient l'ennemi, il ne l'oublierait jamais. On lui donna au dîner des haricots, du lard et du chorizo.

Francisco Alcántara n'eut jamais d'autre idéal que celui de survivre. C'est pour cette raison, quand il n'eut plus d'autre choix que de devenir soldat de l'armée franquiste, et qu'il continua à souffrir du même froid, de la même faim, et de la même trouille que lorsqu'il était avec les Républicains, qu'il accepta son sort sans mot dire comme il avait

tout accepté dans la vie. Jamais il n'eut à choisir et pas davantage il n'imagina la possibilité de le faire, pas même quand on lui proposa de s'engager dans la Phalange.

Alcántara remit les instructions dans l'enveloppe et se remémora les mots avec lesquels le commissaire l'avait raccompagné jusqu'à la porte du bureau :

— Ne me décevez pas, Alcántara ! Ne me décevez pas !

Le jour suivant, à huit heures du matin, Son Excellence le chef d'État et généralissime Franco, victorieux Caudillo des armées de Terre, de l'Air et de Mer, entra dans son bureau. Il caressa une plume d'oie rêche qu'il avait rapportée de Salamanque, où il l'utilisait pour signer des centaines de condamnations à mort. Elle ne servait plus à de telles broutilles, mais il aimait à la caresser. Désormais, c'était à l'aide d'une plume allemande, cadeau du Führer, qu'il écrivait en lettres de sang le nom du condamné et la méthode : le fusil ou le garrot. Il avait exigé que les exécutions soient publiques afin qu'elles servent de leçon. Le général était un homme implacable, cruel, violent et sans compassion. La machine à tuer devait travailler à plein rendement. Il avait remplacé le cinquième commandement « Tu ne tueras point » par « Tu tueras avec justice », pour justifier aux yeux des bonnes âmes la répression institutionnalisée.

Pourtant, aujourd'hui, « la Sentinelle de l'Occident », dont le nom complet était Francisco Paulino Hermenegildo Teódulo Franco y Bahamonde se sentait angoissé. Une peur intangible mais tellement réelle, comme celle qu'il avait de la conspiration gauchista-maçonnique, alliée à la subversion bolchevico-terroriste, l'empêchait de trouver le sommeil depuis des mois. Il se sentait épié jusque dans la paix de son foyer. Les objets changeaient de place comme par magie. Il

entendait des voix, des insultes, des pas, des pleurs et des cris déchirants. Il en avait fait part à son conseiller spirituel et confesseur qui lui avait recommandé de chercher refuge dans la prière. Avant d'accéder au pouvoir, le Caudillo manquait de ferveur religieuse mais, après sa victorieuse croisade, il s'était jeté dans les bras de l'Église, qui, reconnaissante, n'avait pas manqué de lui jurer fidélité.

Au cours de son dernier voyage en Galice, non seulement il avait pêché un superbe saumon au torse argenté, dégusté du *lacón con grelos* – pot-au-feu de pattes de cochon, chorizo et brocolis –, mais il avait consulté en secret une guérisseuse, une *bruxa*, comme on appelle là-bas, celles qui font le bien et sont capables de conjurer le sort et défaire les envoûtements des sorcières, les *meigas*. Cette *bruxa*, une femme aussi âgée qu'elle était plantureuse et talentueuse, lui avait préparé une amulette de jais de Compostelle, d'ambre, de châtaignes pilées et de cornes de lucane, tout en le prévenant que si la justice et l'équité étaient toujours du côté des guérisseuses, l'injustice, elle, rapprochait des sorcières.

Ce n'était pas la première fois que le glorieux Caudillo cherchait l'aide d'un voyant. À Tanger, un cabaliste juif séfarade lui avait confectionné le « Victor », dont il avait fait son talisman protecteur. Pendant la guerre d'Afrique, il avait consulté une jeteuse de sorts maghrébine du nom de Mersida, et, en Espagne, Ramona Llimargas, une bonne sœur défroquée, qui devint sa conseillère secrète jusqu'à sa mort en 1940.

Il priaït chaque nuit le rosaire aux côtés de son épouse. Puis, il s'agenouillait dévotement devant un oratoire de buis, dont la partie supérieure soutenait une urne de cristal, où était placé son porte-bonheur : la main gauche, intacte, de Sainte Thérèse d'Ávila. C'était une pièce d'orfèvrerie, incrustée de pierres précieuses, dont il ne se séparait jamais, et à qui il demandait de l'aider dans la conduite de

la Patrie, comme elle n'avait jamais cessé de le faire depuis son accession miraculeuse au pouvoir en 1937.

Aujourd'hui, ni l'amulette, ni les prières ne lui apportaient la paix. Un homme qui avait mené la Patrie jusqu'au destin suprême, grâce au pouvoir reçu de Dieu de la gouverner, ne pouvait avoir perdu la raison ! Il écarta d'une main la pensée qu'il devenait fou, mais étant incapable de trouver une explication aux désagréables sensations qui lui causaient un tel mal-être, il voulut alléger la tension en se remettant à un de ses hobbies favoris : la peinture. Fernando Álvarez de Sotomayor, directeur du musée du Prado, était son maître. « L'épée la plus pure de l'Europe », comme l'avait surnommé Pétain après la bataille d'Alhucemas, se rendit de plus en plus souvent au Prado. Un jour, il chassait, le lendemain, il peignait des paysages ou des tableaux de chasse. La paperasse s'accumulait sur son bureau. Les seules choses qu'il parvenait à tenir à jour, c'étaient les conseils élargis de ministres, et la séance de signature des sentences de mort.

« C'est peut-être un mal pour un bien ! », se répétait l'homme qui avait accumulé sur ses épaules les plus hautes charges de l'État. Mais rien ne parvenait à calmer son anxiété. Il fallait qu'il identifie cette volonté obscure, perverse et toxique, qui l'empêchait de dormir et le rendait nerveux. C'était quand même lui l'Espagne, et toute attaque contre sa personne était une attaque contre la Patrie. Désespéré, il contacta son vieux compagnon d'armes en Afrique, le commissaire José Cabañas, en qui il avait entière confiance, lequel l'enjoignit de ne pas se préoccuper. Il prenait les choses en mains.

En attendant l'arrivée de l'inspecteur Alcántara, le Généralissime passa un quart d'heure à feuilleter *ABC*, son journal préféré depuis que, le jour de ses noces, on l'y avait appelé : le jeune Caudillo.

L'inspecteur s'était levé tard. Il souffrait d'insomnie. Il avait l'air si lamentable qu'il paraissait plus vieux qu'il n'était réellement. Il prit son premier café du matin, alluma sa première cigarette. Plusieurs suivraient sans apaiser le trac qu'il ressentait, à l'idée de se présenter devant le Caudillo. Il ne pouvait pas se défausser. Les ordres étaient les ordres. « Tu ne peux pas refuser, Alcántara. Je suis sûr que tu ne me décevras pas. C'est ta carrière qui est en jeu... Et puis ce serait dommage que le passé de ta chère épouse qu'on a enterré dans les archives revienne à la lumière du jour. »

Alcántara avait connu Dolores deux mois après son entrée dans la police. C'était une femme peu gracieuse mais d'une grande générosité. Après de brèves fiançailles, elle était devenue une épouse résignée et la mère de leurs deux enfants. Elle était née dans un village de Cuenca. Son père, militant de la gauche républicaine, avait été élu maire en 1931. Emprisonné, après la guerre, dans la prison du séminaire d'Uclès, on le fusilla en 1939, et on jeta son corps dans une fosse commune d'où personne ne l'avait jamais sorti. Deux de ses frères n'avaient pas eu plus de chance. Jacinto était mort en 1940 dans la prison provinciale de Cuenca, suite à un tabassage en règle commis par ses gardiens. Esteban, après s'être battu dans l'armée républicaine, avait réussi à passer en France en février 1939, mais il était vite revenu rejoindre la guérilla antifranquiste. La Garde civile l'avait abattu en 1941.

Tandis qu'il se dirigeait vers le palais du Pardo, à quelques kilomètres de Madrid, Alcántara se répétait les menaces du commissaire. Il n'avait appris le passé de son épouse que, lorsqu'à quelques jours de la noce, elle lui avait expliqué pourquoi aucun membre de sa famille n'assisterait à la cérémonie.

Une paire de gardes maures à cheval, en grand uniforme, gardait l'entrée de la résidence du Sauveur de la Patrie. Des lanciers, dans leur guérite, exhibaient des Mauser de 1943. La Pasionaria les avait traités de « sabots du démon fasciste ». Mais ça, Alcántara l'ignorait.

Franco entendit les gardes qui accompagnaient le visiteur, et le majordome claquer des talons. Il replia son journal, s'enfonça dans son fauteuil et attendit, le regard cloué sur la porte qui s'ouvrait.

— Approchez, Alcántara. J'ai lu votre excellent dossier. Vous devriez être dans la Brigade politique et sociale !

L'inspecteur Alcántara se trouvait en face d'un petit homme à la voix flûtée. Mais son regard était de glace et il se sentit incapable de le fixer, aussi le détourna-t-il vers une immense mappemonde, identique à celle avec laquelle jouait Chaplin dans *Le Dictateur*.

— On m'a dit que vous avez vaillamment combattu pendant la guerre.

— Oui, Votre Excellence.

— Quand on se bat, quand on est prêt à mourir pour défendre l'Espagne comme l'ont défendue et continuent à la défendre les phalangistes, les cadets et les soldats, il y a une race et il y a un peuple.

— C'est vrai, Votre Excellence.

— Avez-vous perdu des proches au cours de la croisade ?

— Ma mère et ma sœur. Elles sont mortes au cours du bombardement de Madrid, quand j'étais sur le front.

— Les Rouges n'ont cessé de bombarder des objectifs civils, s'empressa de répondre le dictateur, causant de lourdes pertes. Tragique et irréparable.

Alcántara hochait la tête, mais il savait pertinemment que les Républicains n'avaient jamais bombardé Madrid.

— Le commissaire a dû vous mettre au courant de ce qui m'arrive. Il est urgent que vous me débrouilliez cette affaire. Les coupables seront sévèrement punis.

— Bien, Votre Excellence !

— Doña Carmen n'est pas au courant. Agissez discrètement. Vous commencez immédiatement. Un garde vous accompagnera. Vous pouvez tout lui demander.

Alcántara allait sortir du bureau quand il remarqua deux photographies. Sur l'une, un homme et une femme pendus par les pieds. Sur la seconde, il crut reconnaître le roi Alfonso XIII, en frac et chapeau claque, dans un grand port.

— Mussolini et Clara Petacci. L'autre, c'est le roi Alfonso XIII en partance de Marseille pour l'exil. Si jamais un jour on veut que je m'en aille, ce sera comme les Italiens, parce que pour rien au monde, moi, je ne partirai en exil. N'oublions jamais que l'Espagne a un destin non pas unique mais universel.

— Vive l'Espagne ! cria Alcántara en même temps que son bras droit se levait suivant le mouvement automatique de sa main.

— Concentrez-vous sur cette affaire et faites comme moi : jamais de politique ! Vive l'Espagne ! conclut le Caudillo en se levant et faisant claquer de grossières chaussures Segarra. Je vous donne trois jours pour m'envoyer un rapport. Si jamais vous vous avériez incapable de résoudre ce mystère, soyez sûr que votre commissaire recevrait la visite de mes estafettes...

Alcántara se demanda ce que signifiait cette menace. Il ignorait que les estafettes motorisées en question distribuaient les condamnations à mort du Caudillo.

Il passa la journée à inspecter les appartements privés du Caudillo et de son épouse, séparés des autres dépendances.

Jalousement gardés et situés au plus profond du palais, ils donnaient sur un sombre patio où aucun oiseau ne chantait. Seules pouvaient y entrer les femmes de chambre et exceptionnellement le majordome.

La chambre matrimoniale, tapissée de soie et encombrée de meubles couverts de reliquaires, le surprit. Une urne de cristal contenait une main en or, aux doigts ornés de plusieurs anneaux de pierres précieuses. Il la trouva ostentatoire et de mauvais goût. Dans le dressing contigu aux murs immaculés étaient exposés dans des vitrines les uniformes et les décorations du Généralissime.

Il vérifia qu'il était impossible que quiconque pût y accéder par l'extérieur. Il ne put retenir un sourire en pensant que même Dieu ne pouvait entrer dans la chambre de Franco.

Le silence régnait. Pas un silence ordinaire, nota-t-il, mais comme un bourdonnement, un bruit sourd et persistant.

Il n'aurait jamais le temps d'interroger les deux cent soixante-quatre employés au service de la maison. Il se contenterait d'interroger les seules femmes de chambre. Il commença par Isabel, une femme d'âge moyen. Mais elle était si discrète qu'il ne parvint pas à lui tirer quoi que ce soit d'intéressant. Antonia était plus jeune et plus bavarde. Elle était chargée de veiller à ce que tout soit propre, et à ce que Monsieur et Madame aient tout ce dont ils avaient besoin. Elle confirma qu'elles étaient les seules à avoir accès aux chambres, à l'exception rarissime du majordome.

— Vous avez vu ou entendu dernièrement quelque chose de bizarre ?

— Non, monsieur, répondit Antonia. Tout est si silencieux qu'il y a des jours où je me demande si, ici, les morts ne sont pas plus vivants que les vivants.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas, monsieur. Ne faites pas attention. Ce sont des choses qui me passent par la tête.

Les majordomes qu'il interrogea répondirent à toutes ses questions par des réponses lacunaires : *Oui, non, peut-être, c'est possible, jamais*. Quand ils s'éloignèrent, il retint le seul qui n'avait pas dit un mot, mais qui ne pouvait s'empêcher d'approuver du menton ce que disaient ses collègues.

— Vous pouvez me dire votre nom ?

— Angel del Sanz.

— Vous n'avez rien remarqué ces derniers temps ?

— Non, monsieur, à part... Il hésita à poursuivre. J'ai entendu dire qu'on avait reçu une avalanche de demandes de clémence. Vous savez, les condamnés à mort ?

— Et ?

— C'est dommage que mon père n'ait pas eu cette chance !

— Pardon ? Je ne sais pas à quoi vous faites allusion.

— Je suis désolé. Oubliez ce que j'ai dit. C'est juste que, quand j'ai croisé le Caudillo, j'aurais aimé lui demander si mon papa était vraiment si méchant qu'il avait fallu l'envoyer crever en camp de concentration...

Alcántara quitta le majordome pour aller inspecter les extérieurs du palais, ainsi que les accès. Les mots du jeune homme lui trottaient dans la tête. Il se demandait si chaque membre du personnel au service du Généralissime était fiché à la BPS.

Il était onze heures du soir quand il rentra chez lui, épuisé, et sans avoir la moindre idée de ce qu'il recherchait, et encore moins de ce qu'il devrait trouver le lendemain. Avant de rentrer dans son humble demeure du quartier de Lavapiés, il passa par le bar de Manolo. Il s'accouda au comptoir et commanda un verre de vin. C'est alors qu'il aperçut le père Juan, un jésuite au grand cœur qui passait

sa vie à tenter d'aider les pauvres du quartier.

— Mon père, je vous offre un verre de vin ?

— Tu n'as pas l'air en forme, Francisco, répondit-il en prenant place à son côté.

— Si vous saviez, mon père !

— Et bien, raconte ! Je suis là pour t'écouter et pour t'aider si c'est en mon pouvoir.

— Impossible. L'enquête qui me tourmente est top secret.

Après un deuxième verre de vin, sa langue se délia.

— Mon père, vous croyez qu'il est possible, dans les jours que nous vivons, que les morts soient plus vivants que les vivants ? Qu'ils se mêlent aux vivants ?

Le père Juan devina que quelque chose allait de travers. L'inspecteur était un homme intègre, avec des nerfs d'acier que peu de gens pouvaient se vanter de posséder.

— J'aimerais t'aider, mon fils, mais je dois savoir de quoi il s'agit. Cependant, si je devais répondre à cette question, je dirais que les morts nous abandonnent rarement totalement. Très souvent, ils se mêlent aux vivants pour demander justice. Raconte-moi tout !

— Je ne peux pas, mon père. Dieu sait pourtant que je le voudrais !

— Et si tu me le disais en confession ? Ainsi, tu ne trahirais pas ton secret.

Et ce fut sous le sceau de la confession que l'inspecteur Alcántara raconta au père Juan ce qui s'était passé depuis que le commissaire lui avait remis l'enveloppe. Le prêtre resta longtemps silencieux. Après quoi il murmura que si l'affaire était liée à un phénomène surnaturel, peut-être bien que...

— Un de mes camarades jésuites pourrait t'aider. Il a des méthodes peu orthodoxes, mais tu ne perds rien à essayer. Nous recourons tous à lui chaque fois que nous avons perdu

quelque chose ou quelqu'un. C'est un expert en radiesthésie, il est aussi bien capable de retrouver ce que tu as perdu, que d'exorciser les démons.

— C'est quoi la radiesthésie ?

— Disons que c'est une extra-sensibilité à certains rayonnements. Ne t'en fais pas pour ça. Nous allons aller le voir et il t'expliquera.

Quand l'inspecteur Alcántara rencontra José María Pilon, il le trouva bien trop jeune pour lui faire confiance, et douta qu'il pût l'aider. Mais le jésuite montra une telle assurance qu'il se décida à tout lui raconter.

Le prêtre l'écouta, les yeux pleins de compassion, et quand il acheva son histoire, parla d'une voix ferme.

— Il n'y a rien de pire pour l'homme que de s'approcher de l'inconnu. D'abord, il est certain qu'il ne s'agit pas là de « phénomènes normaux », mais devant l'impossibilité d'aller en juger sur place, j'aurais besoin d'un plan des dépendances du Pardo.

Alcántara dessina jusqu'au moindre détail le plan des différentes chambres qu'il avait visitées la veille. Le jésuite prit alors un pendule qu'il promena au-dessus du dessin.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Alcántara.

— Un radiesthésiste n'a pas toujours besoin de se rendre sur le terrain pour effectuer ses recherches. Un simple plan suffit à obtenir des signaux. L'énergie spirituelle des âmes peut se transformer en ondes par une sorte d'osmose. Il s'agit là d'une convergence des champs électromagnétiques psychiques et spirituels.

Une heure plus tard, le jésuite rangeait son pendule, pliait soigneusement le plan, et, après quelques minutes de réflexion, déclara à l'inspecteur :

— Tous les hommes sont égaux devant la mort. Ce que vous cherchez est dans la chambre du Caudillo. Je ne peux rien dire de plus.

Alcántara sortit, perplexe, prendre l'air. Il avait envie de retourner au bar de Manolo, mais un reste de bon sens lui intima l'ordre d'aller se coucher.

Quelques heures plus tôt, au palais du Pardo, un silence de plomb accompagnait l'omelette à la française du repas de son Excellence. Il n'aimait pas la bonne chère. Quand la cuisinière prit sa retraite, c'est aux gardes qu'il ordonna de s'occuper du menu, ni plus ni moins que de la popote de caserne. L'homme qui dirigeait l'Espagne d'une main de fer prenait vite de l'embonpoint, qui ne s'accordait guère à sa petite taille.

Carmen Polo, la Première dame, avait bien remarqué que son mari était de jour en jour plus taciturne. Il dormait mal et n'avait plus aucun goût pour la lecture. Elle se demandait si c'était à cause de la sécheresse persistante, ou d'elle ne savait quel problème de gouvernement.

Elle adorait son époux, bien qu'il ne fût guère effusif et qu'il eût un caractère rugueux. Mais il ne s'énervait jamais et ne se plaignait de rien. Elle admirait son ambition, sa discipline et son autorité. La seule passion qui l'animait était celle du pouvoir.

Il avait été son premier et son seul fiancé, à l'âge de quinze ans. La noce avait été remise deux fois en raison des événements de l'époque. Ils avaient été heureux jusqu'à l'avènement de la République et qu'ils soient obligés de quitter l'Académie militaire de Saragosse. Elle haïssait Azaña qui était responsable de cette décision. Quel dommage que la Gestapo n'ait pas réussi à l'arrêter pour le lui faire payer !

Elle n'aimait pas davantage les compagnons d'armes de son mari, qui l'appelaient « L'homme sans peur, sans femmes, sans foi ! » Les généraux se moquaient de lui

parce qu'il aimait se promener, tel un pape, sous un dais. Ils le traitaient de Miss îles Canaries, pour avoir hésité à les rejoindre à la veille du coup d'État du glorieux 18 juillet. La fatalité voulut qu'ils meurent les uns après les autres. Sanjurjo, Goded, Mola et Queipo de Llano passèrent de vie à trépas...

Elle haïssait aussi les marxistes et les francs-maçons, les juifs et Evita Perón, dont elle avait dû supporter pendant dix-huit jours les manières de maquerelle. Elle détestait la façon dont cette garce parlait des prolétaires et des ouvriers, avec des mots comme « sans-chemise » ou « vanu-pieds ». D'accord, une telle haine n'était pas très chrétienne pour une femme comme elle, qui assistait chaque jour à la messe et récitait trois fois le rosaire ; elle, qui avait rêvé dans sa jeunesse de devenir bonne sœur, avant d'imposer, avec amour et respect, et l'assentiment de son mari, le national-catholicisme à toute l'Espagne. C'était, hormis sa collection de bijoux et d'antiquités, l'œuvre de sa vie qui la rendait le plus fière.

L'invincible et invaincu Caudillo ne parvenait pas à dormir. L'homme qui terrorisait l'Espagne était incapable de contrôler les battements de son poulx. Sous le matelas se cachait pourtant l'amulette de la sorcière. Quant à Doña Carmen, elle ronflait sur le lit d'à côté.

En fait, le « Timonier au doux sourire » avait peur de s'endormir. La nuit précédente, il avait senti une main lui serrer le cou. Il essayait de ne pas y penser. Il avait encore tant à faire à la tête de l'Espagne. La Providence avait voulu qu'il incarne l'autorité absolue, et il était prêt à répondre de ses actes devant Dieu et l'Histoire.

C'est en se rappelant avec délices de ses faits d'armes marocains, qu'il sombra enfin dans le sommeil. Et la chance

voulut que ce fût un sommeil profond.

Quand Doña Carmen se réveilla, elle saisit aussitôt son chapelet et commença à prier. Avant même le troisième mystère, elle constata que son époux continuait à dormir. Elle reprit le rosaire. Arrivée au bout de tous les *Pater Noster*, *Ave Maria* et *Gloria Dei*, que contenait chaque grain du chapelet, elle se leva. Le Caudillo ne bougea pas. Elle songea à le réveiller, mais préféra le laisser se reposer. Pauvre Paco, ça faisait des années qu'il n'avait pas connu un moment de tranquillité. Pas même durant les jours de repos qu'ils prenaient au Pazo de Meirás.

Madame de Meirás s'était entichée du sanctuaire littéraire d'Emilia Pardo Bazán. En juin 1938, elle y effectua une visite. Mais après avoir fouillé dans tous les tiroirs, coins et recoins de la demeure, elle ordonna qu'on mette le feu à toutes les lettres de la défunte. Qui pourrait bien s'intéresser, dit-elle, à ces lettres obscènes qu'elle échangeait avec Galdós ?

La même année, les autorités locales cédaient le lieu à la famille Franco pour que le glorieux Caudillo pût venir s'y reposer de sa lourde charge. Ce que la Première dame ignorait, c'est que plus de huit cents familles avaient été obligées de mettre la main à la poche pour acheter et reconstruire la propriété Torres de Meirás.

Elle chassa ces pensées, se retourna vers le lit matrimonial. Elle se dit qu'à son réveil, elle lui proposerait d'aller passer quelques jours au Pazo. Le printemps était proche et c'était la meilleure saison pour en apprécier la beauté.

Francisco Franco, allongé sur le lit, recouvert d'un drap et d'un grossier édredon damassé, semblait endormi, mais il ne l'était pas. La main intacte de sainte Thérèse s'accrochait à son cou, d'où coulaient de menus filets de sang.

Avant qu'une des servantes n'entrât dans la pièce avec le

déjeuner de Son Excellence et ne découvrit le corps inerte de celui qui avait gouverné l'Espagne à feu et à sang, la main de la sainte, satisfaite du devoir accompli, reprit sa place dans la petite urne de cristal.

Traduit par Ricardo Montserrat.

Dernières parutions :

<http://www.buscameenelciclodelavida.com>.

(espace de résistance contre l'oubli).

TABLE DES MATIÈRES

Moi et Franco	
Patrick Amand	5
Le banquet du bas monde	
Alain Bellet	19
Mon village fantôme	
Antoine Blocier	27
Mauricio Lopez est communiste !	
Frédéric Bertin-Denis	43
Le raid du F-BEQB	
Didier Daeninckx	61
Porque te vas	
Jeanne Desaubry	81
Le cimetière des deux mères	
Pierre Domenges	93
L'ombre de la Santa Cruz	
Maurice Gouiran	103
El Ogro (L'Ogre)	
Gildas Girodeau	117
À quelques minutes près...	
Patrick Fort	133
Franco : la muerte	
Hervé Le Corre	147
Gratia plena	
Sophie Loubière	165
GAL-OAS	
Roger Martin	173

Les couacs Franco	
Jacques Mondoloni.....	187
Decimas	
Ricardo Montserrat.....	193
Garrots-gorille	
Chantal Montellier.....	205
Los Caídos	
Max Obione.....	217
Je ne suis pas franco	
Jean-Hugues Oppel.....	233
La faute du toubib	
Gérard Streiff.....	243
Les vivants et les morts	
María Torres Celada.....	257

DÉJÀ PARUS

LITTÉRATURE

Pierre Domengès

RACOURCIS

Marwan Barghouti

LA PROMESSE - ÉCRITS DE PRISON

Pierre Dharréville

QUELQUE CHOSE DANS LE VENTRE

Géraldine Loubriat

À MOTS PERDUS

Marc Tison

MANUTENTIONS D'HUMANITÉS

Majid Bâ

LA SARDINE DU CANNIBALE

Pierre Dharréville

LE VOL D'ÉPISTOLES

(Recueil de nouvelles et de chansons, avec Christian Vaquette)

Pierre Domengès

POISON HEART

Thierry Cazedebat

PETITS VERS DE TERRE

Sonja Rivière

LES AVENTURES DE NYSE

UN CANDIDE DANS LA MONDIALISATION

Philippe Pourtalet

UN BATTEMENT D'ELLE

Pierre Domengès

TERRITOIRE ENNEMI

Maxime Vivas

ROUGE LES COLLINES DE CARACAS

DÉJÀ PARUS

MÉMOIRES

Eric Cabanis

PORTRAITS D'UNE LUTTE, LES MOLEX POUR MÉMOIRE

Paul Ardouin

CARNET DE MÉMOIRE ET DE LUTTES

Pierre Laurent, Jack Ralite, Olivier Barbarant

ARAGON D'HIER À AUJOUR'HUI

Adishat

L'ARSENAL DE TARBES

COLLECTION ÉCRITS POLITIQUES

André Chassaingne

POUR UNE TERRE COMMUNE

Olivier Dartigolles

BLOG À PART

Christian Picquet et Marie-Pierre Vieu

LE TROTSKO ET LA COCO

Série « Reconstruisons la gauche » - Volume 1

Entretiens par Sylvia Zappi

Maryse Dumas et Robert Guédiguian

PARLONS POLITIQUE

Série « Reconstruisons la gauche » - Volume 2

Entretiens par Stéphane Sahuc

Pierre Dharréville

MICHEL VAXÈS, PORTRAIT D'UN CITOYEN

EN DÉPUTÉ DU PEUPLE

Éric Coquerel

AU CŒUR DU FRONT DE GAUCHE

COLLECTION ÉCRITS POLITIQUES

Isabelle Lorand

DU FRONT DE GAUCHE À L'ÉLYSÉE

DÉJÀ PARUS

Nicole Borvo Cohen-Séat
GÉNÉRATION VIE RÉPUBLIQUE

« **IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES** »
Humanifeste du Parti communiste français

Jacques Fath
PENSER L'APRÈS
Essai sur la guerre, la sécurité internationale, la puissance
et la paix dans le nouvel état du monde

José Fort
30 ANS D'HUMANITÉ
Ce que je n'ai pas eu le temps de vous dire

THÉÂTRE

Richard Dethyre
LES Z'ENTROP

COLLECTION FRANC-TIREUR

Vincent Michel
UN AVEUGLE À L'ÉLYSÉE

Christian Picquet
FRANÇOIS, JEAN-MARC, MARTINE
QU'ALLONS-NOUS FAIRE DE NOTRE VICTOIRE ?

Marie-Pierre Vieu
POUR UNE GAUCHE DÉCOMPLEXÉE

Ian Brossat, Jacques Baudrier
PARIS N'EST PAS À VENDRE

Maxime vivas
L'IRRÉSISTIBLE DÉCHÉANCE DE ROBERT MÉNARD

Alain Hayot
FACE AU FN : LA CONTRE-OFFENSIVE

Nicolas Sansu
AU NOM DE LA DETTE

www.editions-arcane17.net

ISBN : 978-2-918721-43-7

1^{ère} édition - Achevé d'imprimé sur les presses
de Public-Imprim en 2015 - Dépôt légal : juin 2015
Contact : info.arcane17@orange.fr